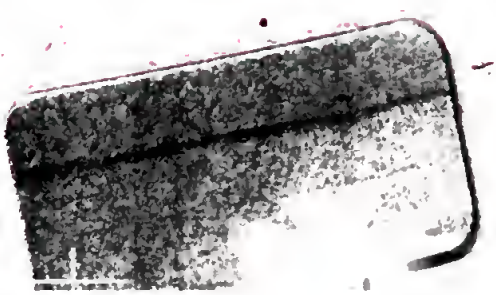
BIBLIOTECA NAZ
142
B
36
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
142
B
36
NAPOLI



42.B.56

HISTOIRE
DE
RUSSIE.
TOME SECOND.

HISTOIRE

DE

RUSSIE,

Tirée des chroniques originales, de pièces authentiques, & des meilleurs hiſtoriens de la Nation.

PAR M. LEVESQUE.

TOME SECOND.

YVERDON,

M. DCC. LXXXIII.

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IOURY, OU GEORGES II, VSÉVOLODOVITCH.

A la mort de Vſévolod, chacun de ſes fils prit poſſeſſion des apanages qu'il leur avoit marqués: Conſtantin de Roſtof, Vladimir de Moskou, Sviatoslaf d'Iourief, Ivan de Starodoub, & Georges de Volodimer. Mais preſque tous étoient mécontens de leur partage, & la guerre s'alluma bientôt entr'eux. Sviatoslaf ſouffle le premier le feu de la diſcorde civile: il ſe rend à Roſtof auprès de Conſtantin, excite ſon ambition, l'exhorte à ne ſe 1212. Nicon. Stcherbatof.

point contenter d'un apanage ſubalterne,
1212. tandis que le droit de ſa naiſſance l'appelle au premier trône de la Ruſſie. Ces diſcours flattent les deſirs de Conſtantin. Mais Georges découvre les projets de ſon frère, s'arme pour le prévenir, l'épouvante, le force à demander la paix & la lui accorde. Sviatoslaf, dont les conſeils viennent d'être ſi funeſtes à ſon aîné, l'abandonne, ſe rend auprès du prince de Volodimer; &, par une autre ſorte de perfidie, lui découvre les meſures que prend Conſtantin pour recommencer la guerre. Une bataille peu meurtrière la termina, mais la paix ne put rétablir une entière confiance entre des frères, qui avoient appris mutuellement à ſe craindre. Cependant ils ne feront que s'obſerver, juſqu'à ce que des diſſentions, qui paroîtront d'abord leur être étrangères leur faſſent prendre encore les armes les uns contre les autres. C'eſt dans la principauté de Galitch que s'allumera la première étincelle qui doit cauſer ce grand incendie.

L'épouſe d'André, Roi de Hongrie, ſœur du Roi de Pologne, avoit apporté la principauté de Galitch en dot à ſon époux: c'eſt-à-dire qu'elle lui avoit apporté des prétentions auxquelles la force pouvoit ſeule donner quelque valeur. André deſiroit y établir ſon fils Koloman. Il craignoit en même tems, s'il ſe ren-

doit maître de cette souveraineté, d'attirer contre lui les forces de toute la Russie, & d'exciter l'envie & la haine de la Pologne. Il se contenta donc de nommer des princes Russes à cette principauté, & de tirer d'eux quelques tributs, quand ils en prenoient possession. Ce profit qu'il tiroit des mutations de souverains, l'engageoit à les rendre fréquentes, & un prince n'étoit pas plutôt établi dans cette domination, qu'un autre venoit le remplacer. Enfin le peuple, mécontent de trois frères qui règnoient ensemble, envoya demander contr'eux du secours au Roi, & lui offrit le trône pour son fils. C'étoit ce qu'André desiroit: il fait partir aussi tôt une armée, qui, secondée par les habitans, n'a pas de peine à s'emparer de la ville. Les trois princes sont arrêtés, chargés d'outrages par la populace, accablés d'avanies, traînés & fustigés par les rues, & pendus enfin avec leurs femmes & leurs enfans. 1212.

Maître de Galitch par la perfidie des habitans, Koloman ne rendit point heureux ses sujets. Ses soins ne tendoient qu'à faire triompher l'église Romaine dans sa domination, & à proscrire le rit grec. Il chassa le clergé de ce rit, fit venir des ecclésiastiques latins, opprima ceux qui refusoient d'abandonner la croyance de leurs pères. Ses sujets, aussi malheureux qu'ils avoient été cou-

pables, n'oſoient implorer ni le ſecours
1212. des Ruſſes, irrités de leur attentat, ni celui des Polonois, alliés d'André. Celui-ci, de ſon côté, avoit une double inquiétude : il connoiſſoit le mécontentement des ſujets de ſon fils, & craignoit une révolte de leur part ; il craignoit auſſi que les Ruſſes ne réuniſſent leurs efforts pour rentrer en poſſeſſion d'une contrée, qu'ils ne voyoient pas ſans chagrin détachée de leur empire.

Cependant, Miſtislaf que nous avons vu s'élever à la ſouveraineté de Novgorod ; ce Miſtislaf qui s'étoit rendu ſi redoutable au grand prince de Volodimer ; qui depuis s'étoit illuſtré par d'heureuſes expéditions contre la Tchoude ; qui venoit de chaſſer de Kief le prince de Tchernigof, Tchermnoi, qui s'y étoit maintenu depuis la mort de Rurik : Miſtislaf enfin, crut pouvoir mettre à profit la perplexité du Roi de Hongrie. Il étoit aſſez puiſſant pour arracher par la force quelques dépendances du domaine de Galitch ; mais il ſe flatta d'obtenir, par la négociation, ce dont il n'acquerroit peut-être qu'une partie par le
1214. ſort des armes. Il part pour la Hongrie : on ignore quel échange il put propoſer au Roi ; mais on ſait qu'il ne réuſſit pas. C'eſt à ſon courage qu'un jour il devra ce qu'il vouloit obtenir par des moyens plus doux.

Sa valeur, ſa fermeté, avoient heu-
reuſement contenu les turbulens citoyens 1215.
de Novgorod. Cependant, s'il avoit quitté cette ville, s'il étoit allé chercher une domination nouvelle; c'eſt qu'il ſavoit que les diſpoſitions de ſes ſujets lui étoient peu favorables. Auſſi, dans ſon abſence, appelèrent-ils Iaroslaf, l'un des frères du 1214.
prince de Volodimer. On vit en cette occaſion un exemple des maux que cauſoient à Novgorod les fréquentes mutations des princes. A peine Iaroslaf eſt il arrivé, que ſon premier ſoin eſt de perdre les partiſans de ſon prédéceſſeur, qui étoit ſon beau-père. Des citoyens conſidérables par leurs places & par leurs richeſſes, ſe voient accuſés, & ſuccombent ſous la calomnie. Le peuple pille & livre aux flammes les maiſons de ces infortunés; leurs femmes, leurs enfans ſont arrêtés comme des criminels. Le trouble s'accroît: des citoyens ſont aſſaſſinés; & le prince, qui a eu le pouvoir de faire condamner des innocens, n'a pas celui de faire punir les coupables, & de rétablir le bon ordre. Sans ceſſe il riſque de voir attenter à ſa dignité, il craint même pour ſes jours; &, n'oſant plus reſter dans une ville où règne le tumulte & les factions, il ſe retire à Torjok.

L'abſence du prince augmente encore les diſſentions; mais c'eſt le moindre des

maux qui affligent Novgorod. De fortes
1215. gelées, au milieu de l'été, enlèvent l'eſpérance des moiſſons: tous les grains ont péri, & bientôt les malheureux habitans ſont livrés aux horreurs de la famine. On a recours, pour ſe nourrir, aux plus tendres écorces du ſapin, & aux feuilles du tilleul. Les pères échangent leurs enfans contre quelque vile nourriture. L'affreuſe diſette amène avec elle les maladies épidémiques: & ceux qui échappent au ſupplice de la faim, tombent victimes de la contagion. Les cadavres abandonnés couvrent les rues & les places, & les vivans, devenus inſenſibles à force de douleur, regardent avec une ſorte d'indifférence tous ces morts qu'ils s'apprêtent à ſuivre.

Les cris des citoyens appellent leur prince, dont la préſence devient chaque jour plus néceſſaire. Il eſt inſenſible à leurs prières & à leurs beſoins. Ils lui envoient pluſieurs députés, parmi leſquels eſt le Poſadnik. Iaroslaf les fait arrêter, & envoie demander à Novgorod ſa femme qui y étoit encore. Cette démarche prouve aux habitans qu'il eſt bien déterminé à ne plus revenir parmi eux: ils lui font annoncer que, s'il refuſe d'habiter la capitale, ils ſeront forcés à ne le plus reconnoître. Le prince renonce aiſément à les gouverner, & borne ſon ambition à conſerver Torjok:

tant le trône de Novgorod lui paroiſſoit alors environné des dangers! Mais il retient tous les députés qu'on lui avoit envoyés, & tous les marchands dont il avoit pu ſe rendre maître. Comme la ville de Torjok, qu'il vouloit ſe réſerver, étoit une dépendance de la république, qui tenteroit peut-être de l'en chaſſer, il pouvoit deſirer avoir en ſon pouvoir des citoyens qui lui ſerviſſent d'ôtages & aſſuraſſent ſa tranquillité. Mais, à la politique, il joignit la barbarie; il les fit charger de chaînes peſantes & les diſperſa dans différentes villes. 1215.

Cependant il reſtoit à Novgorod un grand nombre de partiſans de Mſtislaf, qui l'informèrent de la conduite de ſon gendre & des mécontentemens du peuple. Ce peuple, qu'il avoit dépoſſédé dans ſon abſence, le pleuroit déjà depuis long-tems, & ſe rappeloit avec douleur tant de talens, de courage & de vertus dont ils ne pouvoient plus profiter. Inſtruit des favorables diſpoſitions des citoyens, Mſtislaf paroît au milieu d'eux & jouit de l'alégreſſe qu'il inſpire. Il jure de mourir ou de délivrer les infortunés qu'Iaroslaf retient dans les fers, & de faire rentrer dans le domaine de Novgorod ce que ce prince en avoit uſurpé. Il reçoit en même tems le ſerment de fidélité du peuple.

Iaroslaf n'eut pas plutôt appris que ſon

beau-père étoit à Novgorod, qu'il fit
1215. embarraſſer d'arbres coupés les chemins qui menoient de cette ville à Torjok. Il fit en même tems partir quelques hommes dont il ſe croyoit bien aſſuré, les chargeant d'engager leurs citoyens à chaſſer Mſtislaf. Mais, loin de s'acquitter de cette commiſſion, ils embraſſèrent plus vivement que perſonne le parti de ce prince.

Iaroslaf eut l'imprudence de ſe rendre encore plus odieux : il fit arrêter tous les ſujets de la république qui ſe trouvoient dans les campagnes au delà de Torjok, les fit diſperſer, charger de fers, & s'empara de leurs biens, dont il enrichit ſes partiſans. Quelques-uns de ces malheureux s'échappèrent : beaucoup périrent de faim ſur le chemin de Novgorod, & ceux qui purent s'y rendre, portèrent au comble la haîne qu'on avoit conçue pour le prince.

Alors la guerre fut réſolue contre lui. Mſtislaf partit de Novgorod, accompagné ſeulement de cinq cents hommes de guerre, mais fort de la confiance qu'il inſpiroit & de l'horreur qu'on avoit pour ſon ennemi. Les troupes de différentes villes & pluſieurs princes alliés ſe joignant à lui ſur la route, il ſe vit bientôt à la tête de dix mille hommes. Il reprit quelques-unes des uſurpations d'Iaroslaf : mais on ne ſavoit où trouver ce prince,

& l'on tint conſeil de guerre pour décider où l'on iroit le chercher : ce conſeil ne pouvoit fixer l'irréſolution des chefs, & l'on fut mieux ſervi par le haſard. Un corps de troupes de la république rentra & défit un parti ennemi, & l'on apprit des priſonniers que le prince s'étoit retiré à Tver. A cette nouvelle, on s'avança le long du Volga. 1215.

Mſtiſlaf avoit fait inviter Conſtantin à ſe joindre à lui. Ce prince, dont les vues ambitieuſes ſe tournoient toujours vers la ſouveraineté de Volodimer, avoit intérêt de ſe joindre aux ennemis de ſon frère Iaroſlaf. Celui-ci étant l'allié fidèle de Georges, la défaite de l'un entraînoit l'affoibliſſement de l'autre ; & ſi Georges ſe joignoit avec Iaroſlaf, Conſtantin trouvoit encore ſon avantage à les combattre avec le ſecours des princes de Novgorod, de Pleskof & de Smolensk. Il reçut donc avec joie la propoſition de Mſtiſlaf, lui conduiſit un ſecours de cinq cents hommes, & lui conſeilla d'aſſiéger Pereſlavle, ce qui fut auſſi tôt exécuté. 1217.

Georges, qui avoit à cœur d'abattre, dans la perſonne de ſon frère aîné Conſtantin, un rival, un ennemi, dont il redoutoit les prétentions & les droits, unit ſes forces à celles de ſon jeune frère Iaroſlaf. Il fit aſſembler à la hâte une armée conſidérable, compoſée de tous les peuples de ſa domination ; &, dans plu-

ſieurs villes, il ne reſta pas un ſeul hom-
1217. me capable de porter les armes. Mais cette armée, qui ſembloit formidable par le nombre, étoit compoſée d'hommes mal armés, mal vêtus, & dont la plûpart n'avoient jamais vu la guerre. Georges cependant étoit fier de ſe voir à la tête de ce vain épouvantail, & les chefs, pleins d'une confiance orgueilleuſe & ſtupide, paſſoient le tems dans les feſtins.

Ils trompoient ainſi par les plaiſirs les fatigues de la marche, & doutoient ſi peu de la victoire, qu'ils oſèrent ſe partager la Ruſſie, comme s'ils s'en fuſſent déjà rendus maîtres. Ce traité de partage fut ſcellé par le ſerment des princes alliés. Les ſoldats eurent ordre de ne faire aucun priſonnier & de n'épargner aucun ennemi, de quelque rang qu'il pût être. La peine de mort fut prononcée contre ceux qui contreviendroient à cet ordre barbare, par lequel Iaroslaf & Georges dévouoient à la mort leur frère Conſtantin.

Les deux armées étoient en préſence depuis quelques jours; & Miſtislaf, qui étoit plus modeſte, parce qu'il avoit plus de talens, avoit fait des propoſitions de paix que Georges reçut avec des railleries amères. Après une journée, qui ſe paſſa toute entière en eſcarmouches, Miſtislaf rangea ſon armée en ordre de bataille, & lui fit traverſer un

marais fangeux qui la ſéparoit de l'ennemi. Les Novgorodiens le franchirent 1217.
les premiers, & n'eurent pas de peine à détruire à coups de hache les retranchemens que l'ennemi s'étoit faits avec des pieux entrelacés de branchages. Ils renverſèrent, preſque ſans réſiſtance, tout ce qui s'offrit devant eux: les princes combattirent comme les ſoldats: Mſtislaf, ſur-tout, parcourut trois fois, la hache à la main, toute la profondeur de l'armée ennemie, repouſſant, abattant tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Il y avoit dans l'armée de Conſtantin un homme d'un courage éprouvé, nommé Popovitch. Il ſe jeta de même à travers l'armée de Georges, rencontra Mſtislaf, ſans le reconnoître, &, le prenant pour un ennemi, il avoit déjà l'épée levée ſur la tête de ce prince qui n'eut que le tems de ſe nommer pour éviter le coup. Cet exemple prouve combien les erreurs devoient être alors fréquentes & funeſtes dans les mêlées, combien il tomboit de combattans frappés par des mains amies. La victoire ſe déclara pour Mſtislaf: & ce qui prouve que l'armée oppoſée ne ſavoit pas combattre & qu'elle étoit mal commandée, c'eſt qu'il ne perdit que cinq cent cinquante hommes, tandis que les ennemis en laiſſèrent ſur la place plus de neuf mille, ſans compter ceux qui ſe

noyèrent en prenant la fuite & ceux qui
1217. moururent de leurs bleſſures dans les forêts.

Georges, encore plus abattu qu'il n'avoit été préſomptueux, jette ſes armes, change de cheval, fuit avec précipitation & arrive en chemiſe à Volodimer, ſa capitale. Les habitans, pleins de confiance dans la ſupériorité du nombre, crurent de loin que c'étoit un courier qui venoit leur annoncer la victoire, & rien ne put égaler leur ſurpriſe & conſternation, quand ils reconnurent leur ſouverain. Ils virent ſur le ſoir arriver quelques-uns de leurs ſoldats, mais pluſieurs bleſſés, la plûpart nus, & tous déſarmés.

Les princes vainqueurs ne ſe diſtinguèrent pas moins par leur modération que par leur courage. Au lieu de pourſuivre avec acharnement les vaincus, ils s'avancèrent ſans précipitation vers les murs ds Volodimer, &, malgré les ſollicitations des Novgorodiens, qui vouloient profiter d'un incendie que la ville éprouva pendant la nuit, ils refuſèrent de donner l'aſſaut, perſuadés que Georges ne tarderoit pas à ſe rendre. La nuit ſuivante, il ſurvint un autre incendie du côté de l'armée de Smolensk : elle n'étoit pas moins ardente de profiter de cet évènement, que l'avoit été la veille celle de Novgorod ; mais elle fut arrêtée

par les chefs. On n'eut pas lieu de ſe repentir d'avoir épargné le ſang. Georges ſe remit à la diſcrétion des princes alliés, ne demandant que la vie & la liberté: mais Conſtantin, trop généreux pour abuſer du malheur de ſon frère, lui fit préſent d'un apanage, où ce prince & ſa famille trouvèrent une honnête retraite. 1217.

CONSTANTIN VSÉVOLODOVITCH.

On ne pouvoit regarder la guerre comme entièrement terminée, tant qu'Iaroslaf ne ſeroit pas hors d'état de devenir redoutable.

Ce prince, après la défaite totale de ſon armée, ſe refugia à Péreslavle, où il n'arriva qu'après avoir fait mourir de fatigue quatre chevaux. Aigri par le malheur, il développa ſon caractère porté naturellement à la cruauté. On a déjà vu qu'il s'étoit rendu maître d'un grand nombre des citoyens de Novgorod & d'habitans de Smolensk. Il les fit tous jeter dans des caves, où ils furent entaſſés tellement à l'étroit, que cinquante Novgorodiens & quinze ſujets de Smolensk y furent étouffés, quoique les princes alliés arrivaſſent peu de jours après.

En effet, huit jours après la victoire,

Conſtantin ayant fait prêter le ſerment
1217. ordinaire aux habitans de Volodimer, s'avança vers Péreslavle, avec le ſouverain de Novgorod & ſes autres alliés. Iaroslaf, qui s'étoit promis de réſiſter & qui travailloit à ſe mettre en état de défenſe, ſurpris de la prompte arrivée des ennemis, n'eut d'autre parti à prendre que de demander la paix. Lui-même alla trouver les princes, conclut avec eux le traité & les conduiſit à Péreslavle, où il leur fit de riches préſens.

Quoique Conſtantin fût dans la fleur de l'âge, il étoit atteint d'une maladie qui lui faiſoit regarder ſa fin comme prochaine. Craignant que ſa mort ne précipitât la Ruſſie dans de nouveaux troubles, & que ſes enfans ne fuſſent privés d'apanages, il réſolut de prévenir ces deux malheurs en gagnant l'amitié de Georges en lui donnant lui-même ſes États. Il le fit venir, lui prodigua les marques de la plus vive tendreſſe, & le nomma ſon ſucceſſeur aux principautés de Volodimer & de Souzdal: ſans doute, il lui recommanda ſes enfans, & lui
1218. indiqua les apanages qu'il deſiroit qui leur fuſſent accordés. Il mourut peu de tems après avoir fait ſes diſpoſitions; & ſon épouſe, renonçant au monde, reçut l'habit de Baſile ſur le tombeau de ſon époux. Heureux ce prince, d'avoir fini ſes jours dans le moment qui précé-

da la désolation de sa patrie, & de n'avoir pu la prévoir! La Russie, couverte de sang, va recevoir des fers & ne connoît pas même encore le nom de l'ennemi qui va partir des extrêmités de l'Orient pour lui donner des chaînes. 1218.

IOURY, ou GEORGES II, VSÉVOLODOVITCH.

BIENTÔT la Russie ne va plus offrir qu'une vaste scène d'horreurs. Attaquée par un ennemi que précédoit la terreur de son nom, & que l'effroi qu'il excitoit devoit rendre invincible, elle ne lui opposera que les efforts désunis des différentes dominations qui la composent & qui l'affoiblissent. Assez forte, peut-être, pour ne pas craindre les attaques les plus redoutables, si elle pouvoit y opposer toute sa masse dirigée par un seul chef; à peine retardera-t-elle de quelques instans sa ruine, parce qu'elle n'y opposera à la fois que quelques-unes de ses parties.

Il est certain que depuis Vladimir le grand, la Russie s'étoit toujours affoiblie de plus en plus, parce qu'elle s'étoit toujours de plus en plus subdivisée. Sous le premier de ses princes chrétiens, elle ne formoit qu'une seule domination qui pouvoit agir toute entière à la voix du

maître : mais, ſous ſes ſucceſſeurs, par-
1218. tagée en une foule de petites ſouverainetés rivales, qui ſe ruinoient mutuellement par leurs déſavantages & par leurs ſuccès, il n'exiſtoit aucun pouvoir capable de réunir ſes forces diſperſées, & de faire un tout redoutable de ſes nombreuſes parties, qui ne ſe trouvoient foibles que par leur diviſion.

Accoutumée depuis long-tems à n'avoir que les mêmes ennemis; tantôt vaincue, tantôt victorieuſe, & les combattant toujours avec égalité d'art, de diſcipline & d'armes; quelle ſera ſa foibleſſe contre un peuple vainqueur de l'Aſie preſqu'entière; contre des guerriers, impétueux dans l'attaque, légers dans la fuite, & qui ne fuient que pour vaincre; qu'on perd de vue en un inſtant, & qui, dans l'inſtant même, reviennent attaquer avec plus de fureur; que la cupidité peut appeler dans les contrées les plus riches, mais qui ne peuvent être arrêtés par les plus affreuſes ſolitudes?

C'étoit encore pour la Ruſſie un malheur de plus, que la principale ſouveraineté fût devenue le partage d'un prince qui ne s'étoit fait connoître que par ſa ſtupide & lâche préſomption.

Conſtantin ſembloit digne de lutter contre les déſaſtres, d'oppoſer à une force ſupérieure un courage capable au moins de l'arrêter quelque tems, & de ne

pas ſuccomber ſans vengeance. Mais Georges ne pouvoit éprouver qu'une lâche crainte ou un courage inſenſé. Également imbécille, lorſqu'il mépriſoit un danger qu'il ne ſavoit pas connoître, ou lorſqu'il trembloit d'un péril qu'il s'étoit exagéré. C'eſt un de ces ſouverains qui ſemblent n'avoir règné que pour revêtir de leur nom une époque funeſte : on ne s'apperçoit qu'ils ſe ſont aſſis ſur le trône que lorſqu'ils en tombent & qu'ils en teignent les degrés de leur ſang. 1218.

Preſſés de porter notre attention ſur le plus funeſte & l'un des plus grands évènemens de l'hiſtoire de Ruſſie, ne jetons qu'un coup d'œil rapide ſur les faits qui ont précédé cette ſanglante cataſtrophe, & qui laſſeroient notre impatience, ſi nous y voulions fixer long-tems nos regards. Arrêtons-les un inſtant ſur Novgorod. Nicon. 1219. 1220.

Miſtiſlaſy pouvoit goûter le plus grand bonheur que doive ſouhaiter un ſouverain, l'amour de ſes ſujets ; mais, trop peu ſenſible à cette félicité, il n'avoit pour objet de ſon ambition que cette principauté de Galitch que poſſédoit alors Koloman. En vain les citoyens de Novgorod emploient pour le retenir les plus tendres efforts : sûr d'exercer ailleurs un pouvoir plus abſolu, il ſe montre inflexible & abdique la dignité ſouveraine. Il quitte ſans regret un peuple dont il eſt chéri & qui le prie de le gouverner enco-

re, pour aller chercher les armes à la main
1220. de nouveaux ſujets qu'il ne connoît pas & dont il eſt inconnu. Koloman ſort à ſa rencontre avec les troupes de Galitch, des Bohémiens, des Hongrois, des Lithuaniens, des Moraves. La bataille ſe donne ſous les murs de la ville; Koloman vaincu s'y renferme, mais il ne peut s'y défendre. Elle eſt priſe d'aſſaut, lui même tombe entre les mains du vainqueur qui lui accorde, en même-tems, & la paix, & la liberté. Miſtislaf, qui ſe fait couronner ſolemnellement de la même couronne d'or qu'avoit portée le prince vaincu, eſt vraiſemblablement, le premier prince Ruſſe qui ait été revêtu de cette marque extérieure de la puiſſance ſouveraine. Il rétablit le rit Grec que le prince Hongrois avoit aboli, & chaſſe les éccléſiaſtiques du rit latin, que celui-avoit appelés.

Mais la conſcience des malheureux habitans de Galitch, ſembloit être devenue le jouet du ſort des armes. A peine réunis à l'égliſe grecque par les ordres de Miſtislaf, ils vont être contraints de l'abjurer par les ordres de Koloman. En vain celui-ci avoit conſacré ſa dépoſition par un ſerment authentique; il ſe crut libre d'une parole qu'il avoit donnée dans la captivité & ne fut pas plutôt auprès du Roi ſon père, qu'il employa tous ſes ſoins à raſſembler une armée. Bientôt elle fut miſe en campagne & Miſtislaf, ſurpris & hors

d'état de réſiſter, ne crut pas devoir faire face à l'orage & ſe retira de Galitch ſans attendre l'ennemi. 1220.

Mais Koloman ne conſerva pas longtems le trône qu'il venoit de recouvrer. Il le perdit, parce qu'il manqua de cette modération, la première vertu du foible. Noſant combattre, il haſarda de cabaler, & engagea les Lithuaniens à tomber ſur la principauté de Kief. Ils furent battus & cette entrepriſe mal concertée ne fit de mal qu'à celui qui l'avoit conſeillée. Le prince de Kief ravagea toute la principauté de Galitch, dont le ſouverain, n'oſant ſe montrer en campagne, reſta conſtamment enfermé dans la ville. Les circonſtances n'avoient jamais été plus favorables aux vues de Mſtislaf & il étoit trop actif pour n'en pas profiter. Le prince de Kief eſt à peine ſorti des contrées dépendantes de Galitch, qu'il y entre à ſon tour, diſſipe une armée que Koloman oſe enfin mettre en campagne, entre dans la ville avec les fuyards, fait le prince priſonnier & prend une ſeconde fois, & pour toujours, poſſeſſion de la ſouveraineté.

Que ſe paſſoit-il cependant à Novgorod, que ſon prince avoit abandonnée? Les citoyens, auſſi tôt après le départ de Mſtislaf, avoient appelé Sviatoslaf, fils du prince de Kief, qui ſe rendit à leur invitation. Mais à peine commen-

çoit-il à jouir de sa nouvelle souverai-
1220. neté, qu'il y vit règner le trouble & s'y trouva lui-même enveloppé. Un citoyen, qui s'étoit rendu coupable de quelque violence, avoit été arrêté dans sa fuite & remis au prince. Le bruit courut qu'il lui avoit été livré par le Posadnik, nommé Tverdislaf. Si ce bruit étoit fondé, on avoit attenté aux priviléges du peuple, qui seul avoit le droit de juger les citoyens; & ce droit, qui limitoit la puissance des princes, lui étoit trop cher pour le sacrifier. Il court à différentes églises, sonne les cloches & donne le signal d'une de ces assemblées qu'on nommoit *Vetches*. On y court tumultuairement, on s'échauffe, on s'aigrit, on prend les armes. La ville est divisée en trois partis; l'un tient pour le Posadnik, l'autre lui est contraire, & le troisième reste en paix & garde la neutralité.

Au premier bruit de la sédition, le prince, instruit de ce qui la cause, renvoie au peuple le bourgeois qu'on avoit arrêté & fait assurer les citoyens qu'il ne prétend pas attenter à leurs droits. Mais les cœurs étoient trop ulcérés pour s'appaiser aussi facilement. On continue de s'armer, on combat pour & contre le Posadnik. Des citoyens périssent sous le fer des citoyens, le pont est rompu, & plusieurs se noient en voulant passer le fleuve à la nage. On n'osoit prévoir quelles seroient les suites

de ce trouble. Mais il s'appaiſe, & l'on fait la paix, ſans ſavoir comment on avoit éprouvé tant de fureur, & comment on étoit devenu ſi tranquille. Les plus ardens défenſeurs de leurs droits s'aſſemblent pendant huit jours en forme de *Vetche*, pour examiner la cauſe de Tverdislaf. Il étoit difficile de prévoir s'il ſeroit abſous ou condamné, lorſque le prince, croyant faire ſa cour aux citoyens, leur envoie dire qu'il ne le reconnoît plus pour Poſadnik, qu'il le dépouille de cette dignité. Le peuple, irrité de cette démarche du prince, qui oſoit ſe porter pour juge de l'accuſé, demande aux députés de Sviatoslaf quelle eſt la faute dont il accuſe le Poſadnik. Embaraſſés à cette queſtion, ils héſitent & répondent en balbutiant, que telle eſt la volonté du prince. Tverdislaf, qui ſent combien les penſées du peuple lui ſont tout-à-coup devenues favorables élève la voix, s'adreſſant avec confiance aux citoyens : " c'eſt „ à vous ſeuls, s'écrie-t-il, à diſpoſer „ & de la ſouveraineté, & de la place de „ Poſadnik „. Tous ceux qui auroient, quelques inſtans plutôt, condamné Tverdislaf, embraſſent vivement ſon parti; il n'a plus que des amis parmi tous ſes concitoyens; le prince, qui n'avoit voulu le dépoſſéder que pour plaire au peuple, abandonne facilement un deſſein dont le ſuccès eſt ſi contraire à ſes vues; & la tran- 1220.

quillité eſt généralement rétablie.

1220. Nicon. Pendant que ces évènemens ſe paſſoient à Novgorod & dans la principauté de Galitch, le ſouverain de Volodimer, irrité de l'inſulte des Bulgares, qui s'étoient emparés par ſurpriſe d'une ville de ſa domination, nommée Ouſtioug, voulut en tirer une vengeance éclatante. Une bataille gagnée par les Ruſſes, une ville réduite en cendres, voilà tous les évènemens de cette guerre. Les Bulgares parvinrent, à force d'ambaſſades & de ſupplication, à déſarmer le grand prince. Qu'on ne s'étonne pas ſi ces malheureux employèrent les démarches les plus humiliantes pour obtenir la paix : ils avoient déjà dans leur voiſinage les troupes de Tchinguis-Khan, & l'invaſion dont ils étoient menacés étoit le prélude des déſaſtres qu'éprouvera bientôt la Ruſſie. Abulgaſi.

Les hiſtoriens croient que, juſqu'à cette époque, les Tatars lui avoient été abſolument inconnus. Ils ſe trompent. Dès long-tems il habitoit près d'elles des nations de race Tatare, mais connues ſous d'autres noms.

Ce nom même de Tatars que nous donnons à un peuple immenſe, & à pluſieurs peuples différens, n'appartenoit réellement qu'à une nation, qui, ſouvent vaincue par les Chinois, fut enfin entièrement ſubjuguée par les Mogouls ou Moungals, que nous appelons Mogols.

Ceux-ci étoient de race Turque, auſſi bien que ces peuples répandus dans l'Aſie & dans l'Europe, que nous appelons Tatars. 1220.

Aſſurément les Ruſſes n'avoient que trop connu de tous les tems des peuples ſortis de cette immenſe famille. Ces *Ougri*, ſi célèbres ſous le nom de Huns, qui avoient autrefois chaſſé les Slaves de leur ville de Slavensk, ſur les bords du Volkhof, étoient de race Turque, & les Grecs même ne l'ont pas ignoré. C'étoient auſſi des Turcs, que ces ennemis redoutables de la Ruſſie, qu'elle connoiſſoit ſous le nom de Polovtſi, qu'elle leur avoit donné, mais qui étoient connus des peuples de leur nation, ſous celui de *Kiptchaki*. Ils ont donné leur nom au pays ſitué entre le Volga, l'Iaïk & le Don (*); pays que les Orientaux appellent le Kiptchak, & que nous connoiſſons mieux ſous le nom de Kaptchak.

Tchinguis-Khan étoit fils d'Iſſougi, Khan de la horde des Mogols. Son père

(*) Telles étoient ſouvent les bornes du Dachté Kaptchak, proprement dit: mais on lui a donné quelquefois plus d'étendue, ſur-tout l'orſqu'il devint la réſidence d'une horde conſidérable. C'eſt en parlant de ces tems que M. de Guignes a pu dire qu'il étoit ſitué au Nord & au Nord-Eſt de la mer Caſpienne, & qu'il s'étendoit peut-être même juſqu'à l'ancien Iaxarte, que les Turcs & les Tatars appellent Sir & les Arabes Sihon.

l'appela Tamouzin (*): & le nom de
1220. Tchinguis ne lui fut donné que lorſqu'il fut déclaré Khan. Il ſignifie *océan*, & lui fut attribué pour marquer ſa grandeur. Il perdit ſon père à l'âge de treize ans, & ſe vit ſouverain de trente à quarante mille familles. Pluſieurs hordes voiſines étoient ſes tributaires. Elles crurent pouvoir profiter de la foibleſſe d'un jeune prince, ſe révoltèrent & furent ſoumiſes. Leurs efforts impuiſſans furent peut-être la cauſe des grandes entrepriſes & de toutes les conquêtes de Tchinguis. Comme ces fleuves qui acquièrent plus de force par les digues qu'on leur oppoſe, il renverſa les premiers obſtacles, s'élança dans ſa courſe victorieuſe, ne ſut plus s'arrêter, & une grande partie de la terre fut livrée à la déſolation, parce que quelques barbares inconnus avoient refuſé leurs hommages à un autre barbare. Le Khan Mogol ſe rendit maître, ſoit par lui-même, ſoit par ſes enfans & ſes généraux, de tout ce que nous appelons à préſent la grande Tartarie, d'une partie conſidérable de la Chine, de l'Indoſtan & de la Perſe. Deux de ſes capitaines, Tchena-Noïan & Soudai-Baiadour, qui avoient beaucoup contribué à lui ſou-

(*) Suivant les Chinois, Tchinguis ſe nommoit Témougen, dans ſa jeuneſſe, & le nom de ſon père étoit Iéſoukai.

met-

mettre ce dernier royaume, ayant pris la ville de Chamakhie, ſur les rives occidentales de la mer Caſpienne, choiſirent parmi les priſonniers qu'ils venoient de faire, dix hommes à qui ils ordonnérent de les conduire à Derbent. 1220. 1223.

Si ces généraux euſſent réuſſi dans leur projet, la Ruſſie eût peut-être été ſauvée. Maîtres de Derbent, qu'il leur importoit d'acquérir, ils n'euſſent peut-être pas penſé aux Ruſſes, ou plutôt ils ne les euſſent pas connus. Mais pour le malheur des contrées orientales & ſeptentrionales de l'Europe, les Mogols prirent en vain la cruelle précaution d'égorger un de leurs guides, & de menacer les autres du même ſort, s'ils oſoient être infidèles. Ceux-ci n'eurent pas moins l'audace de les égarer du chemin de Derbent, & de les conduire à une embuſcade dreſſée par les Alains & les Kaptchaks, que nous continuerons d'appeller Polovtſi.

Les généraux Mogols reconnurent avec effroi le piége où ils étoient tombés : le nombre & la poſition des ennemis ne leur laiſſoit guères enviſager, après tant de ſuccès, qu'une honteuſe défaite : il ne reſtoit plus qu'une ſeule reſſource; c'étoit de diviſer les deux nations qui ſe préparoient à leur livrer le combat. Ils crurent qu'il leur ſeroit plus facile de tromper les Polovtſi, parce qu'ils avoient

des moyens plus plauſibles de les ſéduire.
1223. Ils leur envoyèrent un officier chargé de riches préſens. Ce député, après avoir déployé à leurs yeux ces témoignages de bienveillance, leur fit de tendres reproches de ce qu'ils joignoient leurs armes à celles des Alains, d'un peuple étranger contre un peuple ami qui jamais ne leur avoit donné aucun ſujet de ſe plaindre; eux, qui étant de la même race que les Mogols, devoient les chérir comme des frères, & courir avec eux une même fortune, loin de penſer à les attaquer.

Il ſemble que les Polovtſi n'euſſent alors que deux partis à prendre; c'étoit ou de reſter unis aux Alains ou de ſe joindre aux Mogols. Mais ils prirent un parti mitoyen, celui de la neutralité, & ſe perdirent.

Les Mogols, délivrés de leurs craintes de la part des Polovtſi, tomberent avec tant d'impétuoſité ſur les Alains, qu'ils les défirent ſans réſiſtance. La plus grande partie reſta ſur la place, & le reſte reçut des fers. Ainſi fut éteinte une nation qui s'étoit rendue célèbre parmi celles qui contribuèrent à la ruine de l'empire Romain.

Les Polovtſi, tranquilles ſpectateurs de la défaite des Alains, commencèrent à trembler quand ils eurent laiſſé détruire leurs alliés. Pleins d'une téméraire

confiance quand la défiance eût pu les ſauver, ils craignent enfin quand il n'eſt plus poſſible de fuir le péril. Privés d'un allié qu'ils ont trahi; près de ſuccomber ſous les armes d'un peuple qui n'en eſt pas moins leur ennemi pour avoir avec eux une même origine; repouſſés juſqu'aux bords du Dnepre : ils ſe jettent entre les bras d'une nation dont il ont mille fois provoqué la haine, à laquelle il ont cauſé & qui leur a fait éprouver tant de maux. Kotiak, le plus conſidérable de leurs princes, ſuivi d'un nombreux mais triſte cortège, va trouver à Galitch le brave & bouillant Miſtiſlaf, à qui il avoit donné ſa fille : il lui offre des préſens conformes à la vie ſimple & paſtorale de ſa nation; des chevaux, des chameaux, des bêtes à cornes : il lui expoſe ſes malheurs, & ne manque pas de lui faire ſentir que les princes Ruſſes ſont menacés des mêmes maux. Le ſouverain de Galitch comprit aiſément combien il importoit d'arrêter des ennemis auſſi redoutables que les Tatars, avant qu'ils euſſent pénétré dans la Ruſſie: il apperçut que, dans de ſemblables circonſtances, accorder des ſecours aux Polovtſi, c'étoit en effet recevoir les leurs : ou plutôt Miſtiſlaf voit une route ouverte à ſon courage, & s'y précipite par cette ſorte d'inſtinct, cette chaleur du ſang qui fait la valeur. 1223.

A ſon invitation, un grand nombre
1223. de princes s'aſſemblèrent à Kief. Il fut arrêté, dans ce conſeil auguſte, qu'on donneroit de puiſſans ſecours aux Polovtſi, & qu'on n'attendroit pas que les Tatars fuſſent entrés dans l'État, pour s'oppoſer à leurs progrès. On envoie auſſi demander des ſecours au ſouverain de Volodimer contre les ennemis communs, & les princes ſe ſéparent pour raſſembler au plutôt leurs forces. L'un des princes Polovtſi qui étoient venus avec Kotiak implorer le ſecours des Ruſſes, voulant peut-être s'unir à eux par des liens plus étroits que ceux d'une ſimple alliance politique, & croyant les intéreſſer plus vivement à ſon ſort, demande & reçoit le baptême.

Déjà les princes Ruſſes avoient conduit des troupes nombreuſes juſqu'à l'une des isles que forme le Boriſthène, lorſqu'ils reçurent une ambaſſade de la part des Tatars. Les députés, ſans doute peu ſincères, feignirent d'apporter des paroles de paix. Ils proteſtèrent que leur nation n'avoit jamais formé aucun deſſein contre les Ruſſes, & que leurs chefs vouloient ſeulement faire éprouver leur vengeance aux Polovtſi, leurs anciens eſclaves; eſclaves infidèles, voiſins dangereux, dont la Ruſſie n'avoit que trop éprouvé le brigandage & la férocité. C'eût été une rare imprudence de la part

des Ruſſes de ſe fier à ces proteſtations, dont toute la conduite des Tatars prouve la fauſſeté : mais ils eurent la barbarie de maſſacrer les ambaſſadeurs. Politique toujours auſſi dangereuſe que criminelle : pour irriter à ce point un ennemi, il faudroit être ſûr de n'avoir jamais de repréſailles à craindre. 1223.

Les Mogols, inſtruits du ſort de leurs députés, envoyèrent reprocher aux Ruſſes le crime atroce dont ils s'étoient rendus coupables. „ Vous avez ſoif de notre „ ſang, dirent ces nouveaux envoyés ; „ vous avez aſſaſſiné nos Ambaſſadeurs, „ vous qui ne nous connoiſſez pas, vous „ à qui nous n'avons fait aucun mal : „ mais Dieu ſera juge entre nous. ” Nicon.

Le prince de Galitch, qui n'avoit pas encore réuni toutes ſes forces, & qui n'étoit accompagné que d'un petit nombre de combattans, oſa cependant le premier tenter le ſort des armes. Ne prenant que mille hommes avec lui, il paſſe le Dnepre, tombe ſur un corps d'obſervation des Tatars, les bat, les met en fuite, & fait priſonnier leur commandant, à qui les Polovtſi firent ſubir la queſtion avant de lui donner la mort.

Peu de tems après arrivèrent les troupes de Galitch. Elles s'étoient embarquées au nombre de vingt mille hommes, ſur plus de deux mille barques ; avoient deſcendu le Dnepre juſqu'à ſon embou-

chure, étoient entrées dans la mer Noi-
1233. re, d'où elles avoient remonté le Boriſthène. Enſuite, tirant à force de bras leurs barques ſur les écueils qui forment les cataractes, continuant à remonter le fleuve après les avoir franchies, elles s'étoient réunies à l'armée Ruſſe. Le commun danger engagea quelques petites nations à joindre leurs armes à celles de la Ruſſie.

Toutes les forces étoient raſſemblées, toutes avoient paſſé le Dnepre, lorſqu'on apprit qu'un corps de Mogols s'avançoit pour obſerver les mouvemens des Ruſſes. Miſtiſlaf chargea quelques jeunes princes d'aller les attaquer. Ils le firent avec tant de ſuccès, qu'ils les mirent en fuite, & tout le camp des Ruſſes fut long-tems nourri des nombreux troupeaux que les Tatars avoient été contraints d'abandonner.

Après cette victoire, les Ruſſes continuèrent leur marche pendant huit ou dix jours, ſans rencontrer d'ennemis. Ils crurent avoir tellement effrayé les Mogols, que ceux-ci n'oſoient plus ſe préſenter, & ne ſoupçonnèrent pas même que cette retraite pût être un piége dan-
Abulgaſi. gereux. Mais en effet, l'ennemi ne paroiſſoit les fuir que pour les attirer dans un lieu qu'il connoiſſoit, où il ſeroit maître de prendre tous les avantages du terrein, de les en priver, & de leur ôter

preſque tous les moyens de vaincre.

Arrivés près des bords de la Kalka, 1223.
petite rivière qui ſe jette dans le Pont-Euxin, non loin de l'embouchure du Tanaïs, ils apperçurent enfin un corps avancé des Mogols : il fallut combattre ; mais les Mogols ſe laiſſèrent aiſément repouſſer, & les Ruſſes ne trouvèrent aucun obſtacle à traverſer la Kalka.

Par un malheur trop ordinaire, & même preſque inévitable quand il ſe trouve plus d'un chef dans une armée, la diſcorde ſe mit entre les princes de Kief & celui de Galitch. Celui-ci, qui étoit arrivé le premier, ne fit part à l'autre, ni de la rencontre qu'il avoit eue avec les ennemis, ni des meſures qu'il vouloit prendre. Jaloux de réunir ſous lui ſeul toute la gloire des ſuccès, & craignant moins de braver les dangers, que de partager l'honneur de la victoire, il fit ſes diſpoſitions avec les princes inférieurs, ſans que le ſouverain de Kief fît aucun mouvement, ni ſoupçonnât qu'il en dût faire.

Les Ruſſes combattirent avec courage, & les princes qui les commandoient ſe ménagèrent encore moins que les ſimples ſoldats. La victoire ne paroiſſoit encore pencher pour aucun parti, lorſque les Polovtſi commencèrent à combattre ; fiers de leur courage, ils s'avancèrent aux premiers rangs : mais bientôt repouſ-

sés, & précipités sur l'armée Russe, ils
1223. la mirent en désordre. Les ennemis ne lui laissèrent pas le tems de se rétablir, &, profitant des circonstances, ils augmentèrent, par une attaque impétueuse, le trouble où elle venoit d'être jetée. Elle fuit : le souverain de Galitch, le plus courageux des princes Russes, oubliant alors sa valeur accoutumée, gagne le premier les bords du fleuve avec peu de soldats; il prend le nombre de barques qui lui est nécessaire, & fait mettre le feu au reste. Ceux qui prirent la fuite après lui, purent à peine en sauver quelques-unes. Il dut son salut à cette précaution : mais il causa la perte d'un grand nombre des Russes, à qui lui-même coupa la retraite, & qui périrent sous le fer du vainqueur, ou dans les eaux. Il ne se sauva que la dixième partie de l'armée, qu'on croit avoir été composée de plus de cent mille hommes, sans compter les Polovtsi. Peut-être le prince de Kief, qui, pendant l'action, étoit avec des troupes fraîches sur une montagne, aux bords de la Kalka, auroit-il pu rétablir la bataille, s'il fût venu soutenir à propos ses concitoyens. Mais il ne pensa qu'à se fortifier par des retranchemens de fascines & de terre : foible précaution, lorsque la seule espérance d'éviter la mort étoit peut-être de la braver !

Les vainqueurs se divisèrent en deux

corps d'armée : l'un ſe mit à la pourſuite des fuyards, & l'autre aſſiégea le prince de Kief dans ſes retranchemens. Il ſe défendit long-tems avec un courage opiniâtre : mais quand il vit les forces des aſſiégeans augmentées de toutes les troupes qui avoient pourſuivi ſes concitoyens, & qui, plus animées par le ſang ennemi dont elles étoient couvertes, brûloient de s'y baigner encore ; il ſentit combien ſeroit vaine une plus longue réſiſtance. Il offrit de ſe rendre, & le général Tatar jura ſolemnellement de laiſſer la vie à lui & à ſes compagnons, & de leur rendre la liberté, moyennant une rançon convenue. Sermens trompeurs & reçus avec trop de confiance ! A peine le prince de Kief s'eſt-il rendu avec ſon gendre & un autre prince, nommé Doubrovski, que les Mogols furieux maſſacrent les ſoldats, ſe jettent ſur les princes, les couvrent de planches ſur leſquelles ils s'aſſeyent pour célébrer le feſtin triomphal, & étouffent ainſi ces malheureuſes victimes qui ſe ſont remiſes à leur foi. 1223.

Les Mogols, après leur victoire, entrent dans la Ruſſie ſans aucune réſiſtance. Le peuple, accoutumé à ſortir des villes au devant de ſes princes, avec la croix & les images, a la ſimplicité de rendre les mêmes honneurs aux Tatars : mais ces marques naïves de ſoumiſſion

& de reſpect ne déſarment point la féro-
1223. cité des vainqueurs; ils tombent ſur cette multitude déſarmée, qui ne ſe défend que par ſes larmes. Tout le pays qu'ils traverſent eſt ravagé, toutes les villes ſont pillées: qu'on juge du déſaſtre de la Ruſſie, par le malheur de la principauté de Kief, qui ſeule perdit ſoixante mille de ſes ſujets. Les Mogols parvinrent juſqu'à Novgorod-Severski, dans la petite Ruſſie, au Nord-Eſt de Tchernigof: & là, tournant vers le ſud, & las enfin de ſuccès & de carnage, ils retournèrent auprès de Tchinguis-Khan, qui
Abulgaſi. étoit alors dans la Boukharie. Ce prince, étonné du nombre prodigieux de priſonniers que lui préſentèrent ſes généraux, ne ſe contenta pas de leur prodiguer publiquement les éloges les plus flatteurs; il crut ne pouvoir les payer dignement de leurs ſervices, qu'en les comblant d'honneurs & de bienfaits.

Le prince de Volodimer, le premier ſouverain de la Ruſſie, lui qui devoit donner aux autres l'exemple de la défendre, n'avoit pas même daigné ſe mettre à la tête des troupes qu'il avoit promiſes; &, joignant la lenteur à cette lâche indifférence, il les avoit fait partir trop tard. Elles apprirent en chemin la défaite de leurs concitoyens, & revinrent ſur leurs pas.

Quand les Mogols ſe furent retirés,

les Ruſſes comparèrent ſans doute cette incurſion à ces torrens, qui, cauſant encore plus de terreur que de déſaſtres, creuſent dans leur courſe des ravins, que l'induſtrie humaine a bientôt comblés. Ils ne s'occupèrent plus que de leurs propres diſſentions, & ſe livrèrent à des quérelles que rendoient plus inſenſées les maux qu'ils venoient d'éprouver, & qui leur en promettoient de plus cuiſans encore. 1223.

Mais dans la folie commune, admirons un inſtant la ſageſſe des citoyens de Pleskof. Iaroſlaf, prince de Novgorod, demandoit leurs ſecours, contre la ville de Riga, nouvellement bâtie alors, & qu'il vouloit attaquer & détruire. Les habitans de Pleskof, qui avoient quelque alliance avec le peuple qu'on menaçoit, firent au prince cette réponſe digne d'être conſervée : „ Tu ès prudent: „ tu ſais que tous les hommes ſont frères; chrétiens & infidèles, nous ne „ ſommes tous qu'une même famille, il „ ne faut pas faire la guerre à ceux qui „ n'ont pas la même croyance que nous, „ ni nous mêler de les punir de leurs erreurs. Il eſt bien ſage de vivre en paix „ avec eux. Alors ils chériront notre „ douceur & nos vertus, ils en ſeront „ touchés, & de l'amitié qu'ils concevront pour nous, ils paſſeront à l'amour de notre croyance ". Nous pou- 1228. Nicon.

vons être étonnés que des Ruſſes du trei-
1228. zième ſiècle aient parlé avec tant de ſageſſe, que des Moines du même ſiècle & du même pays aient conſervé leur diſcours, & qu'un patriarche nous l'ait tranſmis. Il fit impreſſion ſur les citoyens de Novgorod, qui refuſèrent auſſi de ſe prêter aux vues ambitieuſes de leur prince. Mais combien eſt foible la barrière qui ſépare la ſageſſe de la folie! Ces mêmes Novgorodiens, qui ſentirent toute la juſteſſe des conſeils que leur firent donner les habitans de Pleskof, avoient fait brûler l'année précédente pluſieurs ſorciers en grande cérémonie.

1230. La nature, peu de tems après, raſſembla ſes plus terribles fléaux ſur cette malheureuſe république. Des pluies arrivées hors de ſaiſon, des gelées exceſſives détruiſirent toutes les productions de la terre. Les citoyens affamés, pères, mères, enfans, oubliant les noms les plus chéris, les affections les plus tendres, ſe diſputoient, s'arrachoient dans leur ſombre fureur, les plus vils alimens, les plus dégoûtans reptiles. La mortalité ſuivit: les mourans & les morts étoient également négligés, & les malades étoient entourés de cadavres pourriſſans. Cependant, qui le croiroit? la paix même ne règnoit point ſur ce vaſte tombeau: une quérelle de deux particuliers fit paſſer la rage dans tous les cœurs; & les ci-

toyens, près de périr de leurs maux, se massacroient sur les hideuses victimes de la faim & de la contagion. Les loix étoient muettes, l'autorité inactive. Les brigands, les incendiaires étoient sûrs de l'impunité. Les flammes allumées par des scélérats étoient à peine éteintes; des édifices furent renversés par un tremblement de terre qui se fit sentir dans les principales villes de la Russie. En même tems plusieurs princes se disputoient le triste honneur de gouverner cette malheureuse république; & se préparoient à prendre les armes les uns contre les autres. On parvint à suspendre quelque tems leur quérelle, & Novgorod éprouva un fléau de moins à la fois. Si les autres principautés ne furent pas exposées à tant de maux, elles ne goûtèrent pas cependant les douceurs de la paix: ainsi, lorsqu'arriva pour la Russie le moment de la plus violente, de la plus redoutable des crises, elle étoit réduite à une foiblesse mortelle. 1230. 1232. 1236.

Nous avons vu les généraux de Tchinguis-Khan retourner auprès de leur maître avec leurs armées victorieuses des Russes. Cependant les Tatars n'avoient point évacué le Kaptchak, que le Khan donna peu après en apanage à Touchi, l'aîné de ses fils. Celui-ci n'en jouit pas long-tems & eut pour successeur son fils, que l'historien des Tatars nomme Batou-Saghin & que nous connoissons mieux

ſous celui de Bati: Tchinguis, qui venoit de détruire la puiſſance des rois du
1236. Tangout, termina ſa ſanglante carrière.

Il avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur ſon fils Ougadai, que nous nommons Oktaï, prince auſſi valeureux que ſon père, mais plus humain, plus éclairé, plus vertueux. Il acheva la conquête de la Chine; &, trainant après lui les richeſſes de la Perſe, & du Katai, il retourna dans le pays de Karakoum. Il s'y fit bâtir un ſuperbe palais, appela de la Chine des artiſtes capables d'en travailler les ornemens & engagea les grands de ſa ſuite à faire conſtruire de belles maiſons.

Mais au lieu de goûter le repos dans ſa réſidence qu'il venoit d'embellir, il courut à de nouveaux exploits, & envoya en même tems, ſous la conduite de ſon fils, des forces conſidérables à Bati-Khan, pour conquérir les pays des Bachkirs, des Bulgares, des Tcherkaſſes & des Ruſſes. Bati, ayant donné aux compagnons des fatigues qu'il alloit braver un ſuperbe repas qui dura quarante jours, ordonna le départ, & s'avança vers l'occident.

Rien n'arrête leur marche: déjà ils ont traverſé la Kama; déjà la capitale des Bulgares eſt en leur pouvoir, & tout le pays de ce peuple autrefois redoutable, a reconnu de nouveaux maîtres. Cependant les Ruſſes n'ouvroient point enco-

re les yeux sur un danger qui devenoit inévitable, & le prince de Volodimer célébroit avec pompe, sur le bord du précipice, les noces de deux de ses fils. 1236.

Les Tatars s'avancent vers le Don au nombre de six cent mille hommes. Ils montent sans résistance le long de ses rivages. Deux frères règnoient à Rézan: ils leur envoient une femme & deux députés, avec ordre de payer la dixme de tout ce qu'ils possédent, à commencer par les premiers membres de l'État & à finir par les troupeaux. 1237. Nicon. Liziof. Stchenbatof.

Les souverains de Rézan firent part aux princes leurs voisins de cette bizarre embassade; tous répondent avec indignation qu'ils se défendront jusqu'au dernier soupir. Ils rassemblent à la hâte, ils réunissent leurs forces, ils s'avancent vers le Voronèje à la rencontre des ennemis, & envoient en même tems demander des secours au prince de Volodimer. Cet aveugle souverain les refuse; il ne s'apperçoit pas qu'on le prie d'aider à défendre sa propre domination; il répond, avec une vanité stupide, qu'il saura bien, par ses propres forces, repousser les téméraires qui oseront l'attaquer. Les divers souverains de la Russie suivent ce funeste exemple, abandonnent aux barbares ceux d'entr'eux qui sont attaqués les premiers, & laissent périr ainsi des portions séparées de leurs appuis.

1237. Les princes de Rézan, abandonnés des autres ſouverains, reconnoiſſent qu'ils ne peuvent ſe défendre en plaine contre leurs nombreux ennemis; ils ſe ſéparent & entrent dans différentes places. L'aîné entreprend de défendre Rézan: bientôt il y eſt aſſiégé, la ville eſt inveſtie, il ſe défend pendant ſeize jours avec le courage du déſeſpoir, & reçoit le coup mortel ſur les remparts. Rézan eſt priſe d'aſſaut. Furieux de la réſiſtance qu'ils ont éprouvée, les Tatars ne ſe contentent pas de faire mourir la veuve du prince, les autres princeſſes & tous les habitans; ils étudient les moyens de rendre la mort plus douloureuſe, & font une lente & curieuſe recherche de tortures. Les femmes les plus diſtinguées par leur beauté, ſont violées avant de recevoir la mort; &, quand les barbares ont ſatisfait leur fureur & toutes leurs paſſions, ils brûlent la ville & vont chercher d'autres victimes.

Georges cependant avoit compris enfin que la ruine des princes de Rézan le menaçoit de la ſienne: il leur envoya une armée ſous la conduite de ſon fils Vſévolod, & lui donna pour conſeil un Voevode nommé Glébovitch. Ils ne peuvent arriver qu'après la priſe de Rézan, & vont ſe joindre à Roman, frère du prince, qui étoit mort en défendant cette ville. Roman reçoit ce ſecours lorſqu'il ſe

préparoit à protéger Kolomna, ou plutôt à donner ſon ſang en tribut à la patrie. Les Tatars ſe préſentent: que peuvent les Ruſſes contre les forces accablantes de leurs ennemis? Ils cédent, &, toujours pourſuivis, ils ſe précipitent dans la ville. Roman, le Voevode Glébovitch ſont tués dans cette fuite avec un grand nombre des leurs. Vſévolod ſe ſauve à Volodimer avec quelques compagnons de ſon déſaître, & les vainqueurs ſe trouvent maîtres de Kolomna. Ils continuent leur marche vers Moskou: & cette ville, déjà très-peuplée, mais abattue d'avance par la terreur, oppoſe à peine aux aſſiégeans quelque réſiſtance; elle eſt priſe, & les habitans ſont maſſacrés, ou chargés de fers. Le jeune Vladimir, fils de Georges, a le malheur de voir reſpecter ſes jours, & d'être eſclave du Mogol. 1237.

Son malheureux père apprend que Rézan, que Moskou, ſe ſont rendus aux vainqueurs: il ne pouvoit guères ſe promettre de défendre contre eux la ville de Volodimer, mais il pouvoit du moins y périr avec courage. Cependant, au lieu de partager les périls auxquels il laiſſe ſa famille expoſée, il remit ſes deux fils Vſévolod & Miſtiſlaf ſous la conduite d'un Voevode nommé Pètre Oſliadiakovitch, & lui-même part, paſſe le Volga, ſe joint à ſes neveux, les fils de Conſtan-

tin, & attend encore dans l'inaction les
1237. ſecours de ſes frères.

Bati paroît ſous les murs de la capitale abandonnée par ſon ſouverain. Arrivés près d'une des portes, les Mogols y conduiſent Vladimir leur captif, & demandent aux habitans s'ils reconnoiſſent ce jeune homme? L'extrême abattement qui paroiſſoit ſur ſon viſage, témoignoit aſſez toute la rigueur de ſa captivité. Ses frères indignés, veulent auſſi-tôt faire une ſortie: le Voevode les retient. La première fureur des jeunes princes eût peut-être été funeſte aux ennemis victorieux.

Bati avoit eſpéré, ſans doute, que les habitans ſe rendroient à la vue de ſon illuſtre priſonnier: quand il les vit réſolus à ſe défendte, il fit ſes diſpoſitions pour le ſiége.

On voit que Georges ne ſe connoiſſoit point en hommes: dépourvu de talens lui-même, il ne ſavoit pas les diſcerner dans les autres, & ſon ame reſſerrée n'étoit ſenſible qu'aux vertus meſquines dont elle-même étoit capable. Le Vœvode qu'il avoit laiſſé auprès de ſes fils, & de qui devoit dépendre la défenſe de Volodimer, étoit un homme en qui la ſuperſtition avoit étouffé le courage. C'étoit bien plus par lâcheté que par prudence, qu'il avoit retenu l'impétuoſité des jeunes princes, & il avoit eu l'indiſ-

crétion de dire tout haut, que l'invaſion des Tatars étoit une punition de Dieu, à laquelle on ne pouvoit réſiſter. Après ces paroles, il ne reſtoit plus qu'à tendre humblement la gorge au fer ennemi: auſſi répandirent-elles une lâche terreur parmi le peuple, & quand enfin ce chef imprudent conſeilla de ſe défendre, il ne fut plus écouté. Les Tatars préparoient tranquillement leurs machines, & faiſoient à loiſir toutes leurs diſpoſitions, tandis que les habitans, au lieu de les incommoder du haut des murailles, paſſoient les jours & les nuits dans les égliſes dont ils faiſoient retentir les voûtes de cris impuiſſans. 1237.

Cependant Bati avoit détaché de ſa nombreuſe armée un parti conſidérable, pour aller prendre Souzdal, qui fut réduit en cendres. Quand les habitans de Volodimer virent revenir les vainqueurs de cette malheureuſe ville; quand ils reconnurent le petit nombre de priſonniers dont l'ennemi fatigué de courage avoit épargné le ſang; ils n'eurent plus qu'une penſée; celle de ſe préparer à la mort.

Les aſſiégeans ont fini leurs diſpoſitions, ils ordonnent l'attaque. On en voit les apprêts du haut des murs, ſans ſonger à la repouſſer. Les princes, les princeſſes les hommes diſtingués par les charges les plus éminentes, certains que leur dernier inſtant approche, ſe retirent dans

l'égliſe & y reçoivent des mains de l'Ar-
1237. chevêque la couronne monacale. La timidité des Chefs augmente le découragement de la multitude. Enfin les Tatars donnent un aſſaut général, & entrent à la fois dans la nouvelle ville & par deſſus les murailles & par les portes qu'ils ont briſées. C'eſt alors qu'on tente de faire quelque réſiſtance; mais elle étoit trop tardive, elle n'étoit pas animée par l'eſpérance : elle fut inutile. Les Tatars mirent tout à feu & à ſang. Les habitans, échappés au fer, tomboient dans les flammes, & pluſieurs, pour ſe délivrer des tourmens de la crainte, ſe précipitoient ſur l'épée de l'ennemi. Une foule conduite par les princes Vſévolod & Mſtislaf, ſe réfugie dans la ville du milieu, mais en ſi grand déſordre, que les Mogols confondus avec ces malheureux citoyens, entrent avec eux dans ce dernier aſyle : ils s'en rendent maîtres & maſſacrent les deux princes.

Ils briſent les portes de la cathédrale, où les princeſſes étoient renfermées avec l'Archevêque & les grands. Ils entrent dans l'égliſe ſans y trouver leur victimes, apprennent que les princeſſes étoient dans des appartemens particuliers, leur font dire de ſortir hardiment, & proteſtent qu'elles n'eſſuyeront aucun outrage. Mais voyant qu'on ne ſe fioit point à leurs promeſſes, ils rempliſſent, ils entou-

rent l'égliſe de bois ſec & y mettent le feu. Ainſi périt ce que la capitale renfermoit de plus illuſtre. 1237.

La ville, après le pillage & le maſſacre, fut livrée en proie aux flammes. Ainſi les Mogols, au lieu d'élever des monumens durables de leurs exploits, ſembloient vouloir ſeulement que l'affreuſe ſolitude & le ſilence de la mort témoignaſſent leur paſſage. Lorſqu'ils abandonnèrent les cendres de Volodimer, ils ſe partagèrent en pluſieurs corps, pour frapper à la fois des coups multipliés.

Georges qui, avec ſon frère Sviatoslaf, s'occupoit à faire des diſpoſitions, & ne ſavoit pas même apparemment où étoit l'ennemi, apprend à la fois la ruine de ſa capitale & la triſte fin de ſon épouſe & de ſes fils. Le malheur ſemble élever ſon foible courage : réſolu de défendre ſa patrie ou de périr en la vengeant, il fait paſſer dans le cœur des chefs les ſentimens qui l'animent. Il eſpéroit, mais en vain recevoir les ſecours de ſon frère Iaroslaf, prince de Novgorod. Pendant qu'il les attend, les Tatars paroiſſent, la bataille eſt engagée; les Ruſſes, animés par l'exemple de leur prince, font balancer la victoire. Georges ſe précipite à travers les dangers, ſes ſoldats le ſuivent, & la vue de leur ſouverain ſemble les rendre invincibles : mais il tombe ſous les coups des ennemis : dès lors rien ne réſiſte aux

Mogols. Les Ruſſes ne penſent plus à dé-
1238. fendre leur vie : la plûpart cherchent à la ſauver par la fuite ; mais ils ne la perdent pas moins ſans honneur.

Les Tatars n'avoient ſans doute aucun deſſein de conſerver le pays dont ils venoient de ſe rendre maîtres ; ils y portèrent par tout le fer & le feu, & ne parurent ſonger qu'à dévaſter. Les peuples des différentes ſouverainetés de la Ruſſie, ſans liaiſon entr'eux, n'étoient pas même capables de ſentir combien un concert mutuel leur étoit avantageux, & que, de lui ſeul pouvoit naître leur ſalut. Les uns fuyoient loin de leur patrie, les autres reſtoient dans une ſtupide inaction, le petit nombre vouloient faire acheter leur ſang au prix du ſang des ennemis.

Peut-être ſans aucun deſſein arrêté, & ſuivant ſeulement un caprice ſanguinaire ; peut-être auſſi dans la vue d'ôter aux vaincus leurs derniers aſyles, & de s'emparer enſuite de Novgorod, Bati tourna ſes armes contre Torjok, ville dépendante de cette République. Malgré la terreur générale, les habitans ſe défendirent avec courage, ſoit qu'ils eſpéraſſent recevoir des ſecours de Novgorod, ſoit qu'il vouluſſent venger d'avance leur perte prochaine, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de prévoir. Toutes les forces de Bati étoient réunies contre eux : les murailles étoient battues par de nom-

breuſes machines de guerre, d'autant plus terribles pour eux, qu'elles leur étoient inconnues; cependant ils ne penſoient point à ſe rendre. Enfin, après quinze jours de ſiége, les murs ouverts de tous côtés laiſſèrent une libre entrée aux Tatars, qui maſſacrèrent tous les habitans. 1238.

Les vainqueurs ne ſe laiſſoient pas plus déſarmer par la ſoumiſſion que par le courage. En continuant leur marche du côté de Novgorod, ils égorgèrent tous les infortunés qui ſe trouvèrent ſur leur paſſage; innocentes victimes, qui n'avoient ni les moyens ni l'intention de ſe défendre, & qui recevoient le coup mortel, en tendant vers leurs aſſaſſins des mains ſuppliantes & déſarmées.

Déjà les Barbares n'étoient plus qu'à cent verſtes (vingt lieues) de Novgorod, lorſque tout à coup ils retournèrent ſur leurs pas du côté de Rézan, ſans qu'on sût ce qui pouvoit les déterminer à ne pas pouſſer alors plus loin leurs conquêtes. Les auteurs des chroniques Ruſſes, qui cherchent rarement les cauſes des évènemens, en veulent trouver une à celui-ci, & cette cauſe eſt un miracle.

La peine que les vainqueurs eurent à réduire une petite ville, fait préſumer que le ſalut de la Ruſſie n'eût pas été déſeſpéré, ſi, dès le commencement, on avoit voulu ſe défendre, & ſi l'on avoit réſiſté d'un commun accord. Cette ville

ſe nommoit Kozelsk. On ignore quelle
1238. étoit ſa ſituation ; l'on ſait ſeulement qu'elle ſe trouvoit ſur le chemin que les Tatars prirent à leur retour. Elle étoit gouvernée par un jeune prince : mais tous ſes ſujets ne virent, dans le péril dont ils étoient menacés, que la néceſſité de lui conſerver ſon héritage ou de périr avec lui. Bati employa toutes ſes forces, tout ſon art, toutes ſes chaînes, & la ville réſiſtoit encore. Après ſept ſemaines d'un ſiége pouſſé avec la plus grande vigueur, les murs s'écrouloient de tous côtés & offroient une entrée libre aux Tatars. Alors, animés par le ſeul déſeſpoir, les aſſiégés jurent de faire pleurer leur mort aux ennemis, s'élancent hors de la ville, briſent la plûpart des machines des aſſiégeans, ſe mêlent avec eux, s'enfoncent dans leurs rangs, &, couverts de leur propre ſang & du ſang ennemi, ils ne ceſſent de combattre qu'en ceſſant de vivre. Tous reſtent ſur la place, tous expirent avec la joie de s'être vengés. Comment M. de Voltaire a-t-il pu dire de l'expédition des Tatars, que c'étoit prendre ou tuer des beſtiaux & des eſclaves ? Il eſt vrai qu'ils ſe rendirent maîtres de Kozelsk, mais après avoir perdu quatre mille hommes & pluſieurs de leurs princes : ils maſſacrèrent les femmes, les enfans, les vieillards, que l'impuiſſance de porter les armes avoit retenus dans les

les murs, & retournèrent enſuite ſur les bords du Volga, dans le pays des anciens Bulgares, ſéjour qu'ils s'étoient choiſi. 1173.

IAROSLAF II, VSÉVOLODOVITCH.

Les malheurs que venoit d'éprouver la Ruſſie ne ſemblèrent pas inſpirer aſſez de crainte pour des malheurs à venir. A peine Iaroslaf, prince de Novgorod, eſt-il informé de la retraite des Tatars, qu'impatient de ſuccéder à ſon malheureux frère, il plaça ſur le trône de Novgorod ſon fils Alexandre, qui bientôt deviendra célèbre, & court lui-même prendre poſſeſſion des cendres & décombres de Volodimer: il nettoie la place où fut cette ville, des cadavres dont elle eſt couverte, la relève, rappelle les habitans diſperſés; &, comme ſi l'État qu'il s'efforçoit de rétablir eût eu déjà trop de forces, il diſtribue des apanages à pluſieurs princes de ſon ſang. Plus imprudent encore, il ſe livre aux caprices de la haine, il prend les armes contre un prince qui lui a donné, ſans doute, quelque ſujet de plainte, le pourſuit juſques dans la principauté de Galitch, où cet infortuné s'étoit choiſi un aſyle contre la férocité des Stcherbatof. 1238. 1239.

Tatars, & le fait prisonnier lui & son
1239. épouse.

Cependant les Tatars n'avoient pas abandonné la Russie sans retour. Bati envoie une armée au Sud-Est de cette malheureuse contrée. Péreiaslasle est prise sans effort. Tchernigof, emportée après une plus vigoureuse résistance, est livrée au fer & au feu. L'évêque de cette ville tombe entre les mains des Tatars: mais ces vainqueurs, ordinairement si féroces, traitent avec honneur ce prélat, & même, avant de retourner dans leur pays, ils lui rendent la liberté. On remarquera toujours chez les Mogols cette même attention à ménager le sacerdoce; soit qu'ils sentissent que, par les prêtres, ils tiendroient plus aisément le peuple dans la soumission; soit qu'adorateurs d'un seul Dieu, ils révéraſſent par tout, malgré les différences des dogmes; les ministres de la divinité.

1240. Peu après cette expédition, Mangoukhan est envoyé par Bati pour faire une tentative contre Kief, où règnoit alors Mikhaïl. Il n'avoit pas assez de troupes pour forcer cette ville, & d'ailleurs voulant en rendre son maître possesseur & non pas la détruire, il fit inviter Mikhaïl à la soumission. Ce prince eût été lâche si, sans se défendre, il eût cédé aux ordres d'un ennemi; mais il se rendit coupable d'une lâcheté bien plus condam-

nable, en faiſant aſſaſſiner les députés de Mangou. Couvert de leur ſang, il s'apperçoit de ſa foibleſſe, redoute la vengeance des Tatars, dont il n'a pas craint d'allumer le courroux, abandonne ſa ville, qu'il eût mieux fait de quitter avant de s'être ſouillé d'un crime, & court chercher un aſyle en Hongrie. Sans doute ſi les Ruſſes eurent à ſe plaindre de la férocité des Mogols, ils ne les engagèrent pas toujours à ſe comporter en vainqueurs généreux. Enfin les Tatars, n'ayant pu joindre Mikhaïl, ſe contentèrent de ravager les campagnes & de ſe charger d'un riche butin. 1240.

C'eſt un ſpectacle ſinguiier de voir les princes Ruſſes, dès que leurs vainqueurs ſemblent s'éloigner, rendre un libre cours à leurs ambition & à leur fureur de ſe nuire; ſemblables à des enfans qui mettent à profit, pour reprendre leurs vaines quérelles, tous les inſtans où ils peuvent ſe ſouſtraire à l'œil du ſévère pédagogue, A peine Mikhaïl a-t-il pris la fuite, qu'un Roſtislaf vient s'emparer du trône de Kief, comme s'il pouvoit s'y aſſeoir tranquillement: il en eſt preſque auſſi tôt renverſé par un rival, qui, plus prudent n'oſe ſe repoſer ſur ce trône chancelant, ſort de la ville, & en confie le gouvernement & la défenſe à un Nameſtnik. C'eſt ainſi qu'on nommoit les lieutenans des ſouverains.

Dmitri, c'étoit le nom de ce Nameſt-
1240. nik, eut bientôt occaſion d'exercer ſa valeur & de ſe faire admirer même des ennemis, ſans pouvoir ſauver la malheureuſe ville qui lui étoit confiée. Bati, enflammé par le récit de Mangou, vint lui-même faire le ſiége de Kief. Il conduiſoit une armée formidable, & amenoit avec lui ſes plus habiles généraux. Il ne commença les opérations du ſiége, qu'après avoir fait propoſer aux habitans de ſe rendre à des conditions favorables. Sur leur refus, il forma le blocus & fit battre les murailles de tous les côtés à la fois. Enfin, les Tatars ayant fait une brèche, montèrent impétueuſement à l'aſſaut. Les aſſiégés ſe défendirent ſur la brèche pendant tout le jour, & profitèrent de la nuit pour conſtruire une muraille autour de l'égliſe de Sainte Sophie. On vit, pour ainſi dire, une nouvelle ville élevée dans la ville même. Encouragés encore le lendemain par cè nouvel aſyle qu'ils ſe ſont ménagé, ils recommencent avec plus de fureur le combat ſur la brèche. Dmitri ſoutient la fortune expirante de ſes compatriotes par ſes talens & par ſon courage; il en impoſe aux Tatars étonnés de n'être pas encore vainqueurs. Les bleſſures enfin l'obligent à ſe retirer. On vit alors ce que peut un ſeul homme, dont la grande ame ſemble ſe multiplier & ſuppléer aux ames foibles de la multitu-

de. Les citoyens abandonnent la brê- 1240.
che & ſe réfugient dans le retranche-
ment qu'ils viennent de conſtruire. Dans le déſordre où les plonge la frayeur, ils ſe rendent en foule ſur les voûtes de Sainte Sophie; elles ne peuvent réſiſter à ce poids énorme, s'écroulent, écraſent ceux qui en attendent leur ſalut, & entraînent dans leurs ruines une partie de la nouvelle muraille. Ainſi, les Tatars ſe trouvèrent maîtres de toute la ville : ils y exercèrent de grandes cruautés; mais du moins Bati permit aux habitans de reſter dans les murs où ils avoient reçu la naiſſance, & il y laiſſa ſes propres lieutenans. Après cette conquête, il aſſiégea & prit différentes villes Ruſſes; telles que Galitch & Volodimer de Volynie, qui paſſerent depuis ſous la domination de la Pologne, & qui ont été compriſes, en 1773, dans le partage de la maiſon d'Autriche.

Il ſut reſpecter le courage du généreux défenſeur de Kief, & le traita, moins comme un captif que comme ſon ami. C'eſt, dit-on, par les conſeils de ce vertueux citoyen, qui vouloit éloigner de ſa patrie les féroces Mogols, que Bati porta ſes armes victorieuſes dans la Hongrie & dans la Pologne. Ce récit paroîtroit copié d'après ce qu'Hérodote rapporte de Créſus, ſi l'on pouvoit ſoupçonner les

vieux hiſtoriens Ruſſes d'avoir connu le
1240. père de l'hiſtoire Grecque.

Il en eſt des États comme des particuliers ; dès qu'ils tombent dans le malheur, ils ſe voient environnés d'avides ennemis, ardens à partager leurs dépouilles. C'eſt ce qu'éprouva la Ruſſie, affoiblie par les coups que lui avoient portés les Mogols. Tous ſes voiſins ſe hâtèrent de profiter de
1239. ſes déſaſtres. Les Lithuaniens tombèrent ſur Smolensk : mais ils eurent l'imprudence de faire leur incurſion dans un moment où les Tatars venoient de ſe retirer, & furent repouſſés par Iaroslaf. Leur défaite n'empêcha pas d'autres nations, également ambitieuſes, mais plus redoutables, de ſuivre leur exemple. Mais leur audace, qui leur devint funeſte, ne ſervit qu'à couvrir de gloire Alexandre, prince de Novgorod & fils du ſouverain de Volodimer.

Nous avons eu ſouvent occaſion de parler de la Tchoude, qui comprenoit les deux provinces connues aujourd'hui ſous le nom de Livonie & d'Eſtonie. Vers le milieu du douzième ſiècle, quelques marchands de Bremen y furent portés par la tempête & vinrent échouer à l'embouchure de la Dvina. Reçus d'abord en ennemis, ils parvinrent à déſarmer les habitans, & commercèrent avec eux. Le profit qu'ils retirèrent de ce négoce attira d'autres marchands de la même nation, qui firent

sur les bords de la Dvina quelques foibles établissemens : leur exemple fut suivi par un grand nombre de familles Allemandes. Un moine de St. Augustin opéra quelques conversions, & fonda une maison de son ordre. L'usage étoit alors d'étendre & d'affermir le Christianisme par la force des armes. Une milice de chevaliers fut instituée pour la propagation de la foi dans ces provinces ; & dans la suite, réunie à l'ordre Teutonique. La croix & l'épée étoient le signe distinctif de cet ordre, & firent donner aux chevaliers le nom de *Porte-glaives*. Ces apôtres armés, dévots à la fois & sanguinaires, devinrent avec le tems les maîtres du pays, & les anciens habitans, rendus chrétiens, mais privés de leurs terres & chargés de chaînes, ne furent plus que les esclaves de ces tyrans croisés. 1239.

Cette ambitieuse milice vit le triste état de la Russie ; elle conçut le desir de déchirer ses plaies & d'arracher quelques membres de ce corps qui sembloit expirant. Elle demanda du secours au Roi de Dannemark, & le Roi de Suède amena lui-même une armée considérable. Il la conduisit sur les frontières de la Russie, & envoya proposer au prince & aux citoyens de Novgorod de se soumettre à sa domination. 1240.

Alexandre n'apprit cette incursion, que de la bouche même des envoyés Sué-

dois. Sa réponſe fut digne de ſon cou-
1240. rage, &, quoiqu'il ne pût oppoſer des forces égales à celles de ſes ennemis, il s'avança contre eux à la tête de ſes ſeuls Novgorodiens.

Les deux armées ſe trouvèrent en préſence ſur la rive gauche de la Néva, près de l'endroit où elle verſe ſes eaux dans le golfe de Finlande. Alexandre, après avoir diſpoſé ſes troupes, commence lui-même l'attaque, ſe précipite au milieu du danger, porte la terreur, le déſordre & la mort dans les rangs ennemis, rencontre le Roi de Suède dans la mêlée, l'aſſaillit, le preſſe, le bleſſe de ſa main. Six des principaux guerriers de Novgorod, prompts à imiter la valeur du prince, la font paſſer dans le cœur des moindres ſoldats. L'un de ces fier combattans pénètre juſqu'à la tente royale, l'abat, la déchire: un autre, avec ſes compagnons, briſe trois vaiſſeaux: un troiſième, mépriſant le nombre & le danger, repouſſe juſqu'à la flotte ceux qui ſe préſentent devant lui, les pourſuit encore à la nage, tue l'un des généraux ennemis, & trempe ſes mains dans le ſang d'un évêque Livonien, qui n'auroit pas dû riſquer dans les combats une vie conſacrée à la paix & à la prière. La victoire d'Alexandre fut complète; &, comme elle fut remportée ſur les bords de la Néva, il en reçut le ſurnom de Nevski. Ainſi, les héros de

l'ancienne Rome prenoient le nom du théatre de leur victoire, & l'on ne pouvoit les nommer ſans rappeler leurs explois. Cet uſage a été renouvellé en Ruſſie dans ces derniers tems. 1240.

On croira peut-être qu'après un tel ſervice, Alexandre fut adoré dans Novgorod. Mais le ſouverain qui a défendu ſes peuples, n'a rien fait encore pour obtenir leur amour, s'il ne fait pas leur bonheur. En repouſſant l'ennemi de l'État, il ſemble n'avoir travaillé que pour lui-même. Fier de ſa victoire, Alexandre crut pouvoir abuſer de la puiſſance, & ne pas reſpecter les priviléges que ſon père lui-même avoit confirmés aux citoyens. Il vit bientôt la froideur, & enſuite la haine, ſuccéder à cet amour dont il avoit reçu des marques flatteuſes après ſa victoire. Le mécontentement du peuple ſe manifeſta chaque jour d'avantage, & le prince eut à ſupporer tant de dégoûts, qu'il ſe retira auprès de ſon père à Volodimer.

Sa retraite devint funeſte à la république. Le petit fils d'un Iaroslaf Vladimirovitch, crut, parce que ſon ayeul y avoit commandé quelques tems, que lui-même avoit le droit d'y commander à ſon tour, & de faire déchirer par les Allemands le pays qu'il vouloit gouverner. Il les appelle, il porte avec eux la déſolation dans le domaine de Novgorod, il ſe rend

maître de Pleskof par la trahiſon d'un ſcé-
1241. lérat, & les Novgorodiens, humiliés par le danger, rappellent en ſuppliant le vaillant
1241. Alexandre. Par ordre de ſon père, ce prince reparoit à Novgorod, & la fortune change à ſon aſpect : il bat les Allemands, raſe une ville qu'ils venoient de bâtir & d'où ils tenoient en bride la république, reprend Pleskof & la remet ſous la puiſſance de Novgorod. Clément & généreux, peut-être par politique, il traite avec douceur les priſonniers Allemands ; mais il fait pendre tous les Tchoudes qui lui ſont tombés entre les mains. Il eſt vrai que ces anciens habitans de la Livonie avoient fait de tout tems des courſes fréquentes contre Novgorod, & n'avoient pu être réduits par les défaites, ni liés par les traités : mais la valeur inquiète & ſauvage des vaincus n'excuſe pas la cruauté du vainqueur. De nouveaux efforts de
1242. la part des chevaliers Livoniens, & la ſupériorité de leurs forces apparentes, ne firent que rendre ſa gloire plus éclatante & lui procurer de nouvelles victoires. Ils demandèrent la paix & reſtituèrent tout le pays dont ils s'étoient rendus maîtres. Les Lithuaniens, qui attaquèrent enſuite à pluſieurs repriſes la république, fournirent au prince des triomphes plus faciles. Mais on peut remarquer ici que Novgorod dut ſon ſalut à l'imprudence de ſes ennemis occidentaux, qui l'attaquèrent

toujours ſéparément. S'ils ſe fuſſent liés par une ligue conſtante, & que, ſans ſe rebuter, ils euſſent porté à la fois contre 1242.
la république leurs communs efforts, elle n'auroit pu leur réſiſter long-tems.

Pendant que les Allemands & les Lithuaniens faiſoient de vaines entrepriſes contre Novgorod, & que Kief étoit entre les mains des lieutenans de Bati, la principauté de Volodimer jouiſſoit de la paix, & paroiſſoit oublier ſes malheurs. L'État ſe reſſentoit encore des profondes bleſſures qu'il avoit reçues des Mogols; mais ces vainqueurs vagabonds, après l'avoir abattu, ſembloient négliger de lui donner des fers, & la Ruſſie déchirée, ſanglante, & reſpirant à peine, mais ne voyant plus la main qui l'avoit frappée, ſe livroit, dans ſa douleur, aux illuſions de l'eſpérance. Elle la perdit bientôt: Bati, retourné dans le Kaptchak, après trois ans de courſes dans la Hongrie & dans la Pologne, voulut 1243.
qu'Iaroslaf vînt lui-même, en qualité de vaſſal, lui rendre hommage à la horde. Il ordonnoit, & le foible ſouverain de Volodimer ne put réſiſter aux volontés d'un maître dont la colère s'annonceroit par les plus cruelles vengeances: il partit avec Conſtantin, l'un de ſes fils.

Le Khan du Kaptchak, ſatisfait de la ſoumiſſion de ce prince, le reçut avec les honneurs dus à ſon rang, le recon-

nut pour le principal ſouverain de la Ruſ-
1243 ſie, & content des préſens qu'il venoit d'en recevoir, il le renvoya dans ſes États ſans en exiger aucun tribut. Mais, quoique Bati eût un empire ſouverain ſur les pays de ſa domination, il reconnoiſſoit la ſupériorité d'Oktaï, fils & principal héritier de Tchinguis, & qui commandoit aux Mogols de la graude horde. Il exigea donc qu'Iaroslaf envoyât auprès de ce prince, ſon fils Conſtantin. Ce jeune homme alla préſenter à Oktaï les hommages de ſon père, & ne fut, qu'après un an, de retour dans ſa partie.

1244. Le maître du Kaptchack, qui venoit d'exiger l'hommage d'Iaroslaf, eut bientôt après le plaiſir de voir des princes Ruſſes ſe courber d'eux-mêmes ſous ſon joug, & s'empreſſer à reconnoître ſa puiſſance ſuprême. Le prince de Galitch (Vladimir) & ſes neveux, eurent enſemble quelques différends au ſujet de leurs domaines. Au lieu de ſe concilier, comme la politique l'exigeoit, ils eurent l'imprudence d'aller prendre le Tatar pour juge, & de le rendre ainſi témoin du peu d'union qui règnoit entre les ſouverains de la Ruſſie : c'étoit lui découvrir en même tems le ſecret de ſes forces. Il leur fit l'accueil le plus careſſant, & n'héſita point à les flatter par des honneurs; mais habile à tirer avantage de leur fauſſe démarche, il règla entre eux des parta-

ges qui les rendoient tous également foibles. 1245.

Peu de tems après, mourut Oktaï, âgé de cinquante-ſix ans. Outre ſoixante concubines, il avoit quatre épouſes légitimes, toutes filles de ſouverains. Celle qu'il chériſſoit le plus étoit Touragana, quoique ſes attraits fuſſent médiocres & qu'elle eût été auparavant l'épouſe d'un chef ennemi. Des femmes légitimes d'Oktaï, elle ſeule fut féconde, & ce prince, en mourant, nomma pour ſon ſucceſſeur Kaïouk, l'aîné des fils qu'il avoit eus de cette princeſſe (*). Il étoit d'uſage que le Khan de la grande horde, après la cérémonie de ſon inſtallation, reçût les hommages des princes ſes vaſſaux, qui s'empreſſoient à venir, des contrées les plus éloignées, lui marquer leur ſoumiſſion. Iaroslaf eut ordre de Bati d'aller remplir ce devoir : il obéit, & ne revit plus ſes États. Il mourut lorſqu'il revenoit dans ſa patrie après avoir rendu ſes reſpects au nouveau Khan. On ne manqua pas de dire qu'il avoit déplu à Touragana, & que, dans un repas que lui avoit donné cette princeſſe perfide, elle

Abulgaſi.

Kniaz, Stcherbatof.

(*) Tout cela eſt raconté ailleurs d'une manière fort différente. Mais j'ai mieux aimé ſuivre le récit d'Abulgaſi, prince & hiſtorien Tatar, & deſcendant de Tchinguis, que des relations de moines Européens.

lui avoit fait prendre un poiſon dont il
1245. étoit mort après ſix jours. C'eſt oublier que le poiſon eſt l'arme du foible, & que les Tatars n'en avoient pas beſoin. Auſſi ne l'employèrent-ils pas pour ſe venger de Mikhaïl.

Nous avons vu que ce prince avoit fui de Kief, après avoir fait aſſaſſiner les envoyés de Bati-Khan, & qu'il s'étoit retiré en Hongrie. Ayant appris que les Tatars étoient retournés dans le Kaptchak, & qu'ils laiſſoient les Ruſſes jouïr de quelque tranquillité, il revint dans ſa patrie. Il trouva Kief ſoumiſe aux Tatars; & ſe retira dans ſa principauté de Tchernigof, qui avoit été ſon apanage. Il y étoit à peine rentré, qu'on vint lui ſignifier qu'aucun prince Ruſſe n'oſoit ſe mettre en poſſeſſion d'une ſouveraineté, ſans s'être d'abord préſenté au Khan, en qualité de vaſſal, & ſans avoir reçu de lui la permiſſion de règner.

Il étoit raſſuré par les égards qu'avoit témoignés Bati aux autres princes: mais la cauſe de Mikhaïl étoit bien différente: tous les princes Ruſſes n'avoient pas aſſaſſiné, comme lui, des ambaſſadeurs. Enfin, ſoit qu'il aimât mieux riſquer ſa vie que de renoncer à ſa foible ſouveraineté; ſoit qu'après avoir répandu le ſang comme un barbare, il voulût acheter, par le ſien propre, la couronne du martyre; il ſe rendit à la horde.

C'étoit alors un uſage ſacré chez les Tatars, que les étrangers qui devoient être préſentés à leurs Khans paſſaſſent entre deux feux, & que leurs préſens mêmes fuſſent purifiés par cet élément: il falloit enſuite qu'ils ſe proſternaſſent devant une tente de ſoie, & l'on prétend que cette tente renfermoit des idoles. 1245.

Mais il paroît que les Mogols n'étoient pas idolâtres; ils adoroient un ſeul Dieu, & étoient vraiſemblablement de la religion du Tibet ou de celle des *Chamans*, que les anciens appeloient Samanées. S'ils faiſoient ſubir aux étrangers quelques purifications, c'étoit par une ſuite de ce préjugé funeſte, qui fait regarder les étrangers comme des profanes: préjugé qui règnoit chez les Égyptiens, chez les Juifs, & qu'on retrouve encore chez les Indiens.

L'action de ſaluer une tente, en ſe proſternant à la manière des Orientaux, ne ſuppoſoit non plus aucun acte d'idolâtrie. Ce pouvoit être ſeulement un témoignage de reſpect relatif au Khan à qui cette tente appartenoit. Il pouvoit y avoir dans cette tente quelques figures ou quelques ſymboles inconnus des attributs de la divinité, que les étrangers auront pris pour des idoles. Si l'on exigeoit à préſent des Tatars, qu'avant d'être préſentés à la cour de Ruſſie, ils ſaluaſſent le trône impérial qui pourroit être orné

de quelques figures; on ne prétendroit
1245. pas leur faire commettre un acte d'idolâtrie: mais par ignorance, ils y seroient peut-être trompés.

Quoi qu'il en soit, Mikhaïl eut cru faire un crime, en se soumettant au cérémonial qu'on lui prescrivoit; ni les menaces des Tatars, ni leurs promesses, ni les prières & les larmes de son petit fils Boris qu'il avoit amené, ne purent vaincre son obstination & lui persuader de suivre l'usage. Bati, qui peut-être se crut insulté, & qui n'avoit pas oublié sans doute les anciennes offenses du prince, ordonna qu'on le fît mourir. On le soumit à diverses tortures sans ébranler son courage; enfin, un renégat, sensible peut-être aux tourmens de Mikhaïl, & voulant les terminer, lui trancha la tête.

On n'imputa pas au jeune Boris la faute de son aïeul, & il fut renvoyé avec honneur. Le Khan avoit donné à son fils Sartak le gouvernement ou la lieutenance générale de la Russie, & l'avoit établi sur les frontières. Boris, avant de rentrer dans sa patrie, fut obligé de se présenter à ce Prince; & il faudra désormais que les Russes qui voudront se présenter à la horde, s'adressent d'abord au gouverneur de la frontière.

1245.

SVIATOSLAF III, VSÉVOLODOVITCH.

Dès qu'on eut appris en Ruſſie la mort d'Iaroslaf, qui finit ſa carrière à l'âge de cinquante-ſept ans, Sviatoslaf, ſon frère, crut avoir le droit de lui ſuccèder, & vint 1247.
prendre poſſeſſion de la principauté de Volodimer. Alexandre ſe rendit auprès de ſon oncle; non dans le deſſein de lui diſputer le trône, mais pour obtenir de lui que les enfans d'Iaroslaf conſervaſſent les apanages qu'ils avoient reçus de leur père.

Mikhaïl, le cinquième fils du dernier prince, moins juſte & plus ambitieux qu'Alexandre, vint ſurprendre ſon oncle 1248.
qui étoit loin de craindre un tel attentat, le renverſa du trône & s'y mit à ſa place.

MIKHAÏL I, IAROSLAVITCH.

Mais, à peine jouiſſoit-il de cette puiſſance uſurpée, qu'il reçut la nouvelle d'une incurſion que les Lithuaniens faiſoient en Ruſſie: il marcha contre eux, & fut même, dit-on, vainqueur. Sa victoire eſt douteuſe; mais il eſt certain qu'il perdit la vie dans cette campagne, après quelque mois de règne.

1248.

SVIATOSLAF,

pour la ſeconde fois, & enſuite

ANDRÉ II, IAROSLAVITCH.

Sa mort ne reſta pas ſans vengeance. Ceux de ſes frères qui poſſédoient des apanages dans la principauté de Souzdal, défirent entièrement les Lithuaniens & les chaſſèrent de la Ruſſie. Sviatoslaf reprit poſſeſſion des États dont il avoit été chaſſé par ſon turbulent neveu : mais il jouit peu de ſon rétabliſſement. Nous allons voir comment il fut forcé d'abandonner une ſeconde fois, & pour toujours, la principauté de Volodimer.

Alexandre ne s'étoit pas hâté de ſe rendre à la horde. Il continuoit de gouverner Novgorod, & comme cette république n'avoit pas été ſoumiſe par les armes des Tatars, Bati penſa que le prince ne vouloit pas reconnoître ſa domination. Il lui fit ſignifier de ſe rendre à la horde. Alexandre ne crut pas devoir attendre, pour obéir, qu'il y fût contraint par la force des armes; &, malgré les plus juſtes ſujets de crainte, il ſe ſacrifia au bonheur de ſa patrie, que ſes refus euſſent expoſée peut-être à la plus cruelle vengeance.

Sa phyſionomie douce & noble à la fois, la beauté de ſes traits & la majeſté de ſa taille, firent ſur le ſouverain du Kaptchak la plus forte impreſſion. Il combla le prince Ruſſe & ſon frère André de careſſes, & les envoya à la grande horde. 1248.

Ces deux princes furent dédommagés des fatigues du voyage. Les Tatars non contens de confirmer la domination d'Alexandre ſur le nord de la Ruſſie, y joignirent la Ruſſie méridionale. Ils ne donnoient en effet qu'un droit litigieux, que le prince de Kief refuſeroit ſans doute de reconnoître & qu'on ne pouvoit faire valoir que par la force. Leur deſſein n'étoit peut-être que d'armer l'un contre l'autre & d'affoiblir mutuellement le ſouverain de Novgorod & celui de Kief. C'eſt une politique que nous aurons ſouvent occaſion de reconnoître dans leur conduite. Ils donnèrent en même tems au prince André la ſouveraineté de Volodimer, & ç'auroit été de même le décorer d'un vain titre, s'ils ne lui avoient pas en même tems fourni des troupes. Ce fut par les armes des Tatars qu'André renverſa du trône ſon oncle Sviatoslaf. Mais ces mêmes Tatars, auxquels il devoit ſa puiſſance, ne tardèrent pas long-tems à le dépouiller. On ne ſait pas comment il eut le malheur de leur déplaire, & la conjecture la plus vraſemblable qu'on puiſſe faire ſur cet événement, eſt celle du 1249.

prince Stcherbatof que nous allons rap-
1249. porter.

Nous avons déjà vu que les Tatars s'étant rendus maîtres de Kief, conservèrent cette conquête & y placèrent des gouverneurs de leur nation. Cependant on voit, quelques années après, un Danilo, ou Daniel, fils de Roman, en poſſeſſion de cette principauté, ſoit qu'il l'eût reçue des Tatars, ſoit qu'il l'eût conquiſe
Synopſis. ſur eux. Son fils Léon avoit épouſé la fille de Béla, roi de Hongrie. Cette alliance, qui le rapprochoit d'un prince catholique, lui fit peut-être eſpérer d'obtenir des autres ſouverains de l'Europe des ſecours utiles à ſon ambition, s'il embraſſoit la religion Romaine. Il abandonna
Kn. Stcherb. le Rit Grec; &, pour prix de ſa converſion politique, il reçut du pape le titre de roi de Ruſſie. Mais il n'en reçut point de ſecours pour la conquérir & s'attira en même tems la haine des Ruſſes & celle des Tatars. Ceux-ci n'avoient pas une idée fort claire de la puiſſance du pontife Romain: ils le regardoient comme le chef temporel des ſouverains de l'Europe, & ne pouvoient pardonner à Daniel d'avoir paru le reconnoître; il leur ſembloit, par cette démarche, s'être ſouſtrait à leur domination, & c'étoit, peut-être, pour tirer vengeance de cette infidélité, qu'ils avoient donné au prince Alexandre la Ruſſie méridionale, qu'il ne fit d'ailleurs

aucune démarche pour acquérir.

Ce fut préciſément dans cette circonſ- 1249.
tance où Daniel, ſuſpect aux Tatars, étoit l'objet de leur haine, qu'André, qui ne devoit ſa puiſſance qu'à leur protection, épouſa la fille de ce Prince & ſe 1250.
lia infiniment avec lui. Il ne tarda point à porter la peine de cette imprudence. Une armée Tatare, conduite par trois princes de cette nation, vient attaquer les principautés de Souzdal & de Volodimer. André ſurpris, mais non pas abattu, voulut tenter le ſort des armes, &, raſſemblant à la hâte ce qu'il put réunir de troupes, il s'avança contre l'ennemi avec moins de forces que de courage : la partie étoit trop inégale & le nom ſeul des Tatars répandoit trop de terreur. Il fut vaincu, &, n'eſpérant trouver chez les princes Ruſſes aucun aſyle contre un ennemi qui les faiſoit tous trembler, il ſe retira avec ſa femme & ſes principaux boïars en Livonie, où il fut bien reçu du grand maître des chevaliers Porte-glaive. On ignore comment il ſe réconcilia dans la ſuite avec les vainqueurs : mais on ſait qu'au bout de quelques années il reprit poſſeſſion des principautés de Souzdal & de Volodimer, qui avoient formé ſon ancien apanage, & qu'il fit le voyage de la horde, où il fut reçu favorablement.

Quant au prince de Kief, voyant enfin

qu'il ne retiroit aucun des avantages qu'il
1250. avoit eſpérés de ſon union avec le pape, & qu'elle lui faiſoit au contraire le plus grand tort dans la Ruſſie, il y renonça. Alexandre IV, irrité de cette défection, lança l'anathème contre lui, & ordonna aux évêques de Breslau & d'Olmutz de prêcher une croiſade contre ce prince infidèle.

ALEXANDRE I, IAROSLAVITCH NEVSKI.

Drevnei Letopiſ-ſets. Kn. Stcherb.

Pendant que les Tatars portoient leurs armes toujours victorieuſes dans les principautés de Souzdal & de Volodimer, & que le malheureux André fuyant devant eux, alloit mendier une retraite chez un peuple également ennemi ; Alexandre étoit à la horde, &, par ſa ſoumiſſion il continuoit de plaire aux vainqueurs : il reçut d'eux la dépouille de ſon frère, & fut nommé prince de Volodimer. De retour dans la Ruſſie, il établit ſa réſidence dans ſa nouvelle capitale, y raſſembla les familles diſperſées par la crainte des Tatars, & releva les ruines des villes & les temples abattus.

1255. L'un de ſes frères, Iaroslaf, prince de Tver, le força de prendre les armes &

d'abandonner ces ſoins paiſibles & glo-
rieux. Alexandre avoit laiſſé la princi- 1255.
pauté de Novgorod à ſon fils Vaſſili, qui, peu après, avoit courageuſement défendu la république contre les Lithuaniens & contre les Allemands de Livonie. Iaroſlaf voyoit d'un œil d'envie ſon neveu commander à Novgorod. Pour être plus à portée d'entretenir contre lui des intelligences dans la république, il vint à Pleſkof, ſut engager les habitans à le reconnoître, y fixa ſa réſidence, & de là il ſoulevoit, par ſes intrigues, les Novgorodiens, qui le reçurent après avoir chaſſé Vaſſili. Alexandre ne laiſſa pas aux rébelles le tems de prendre des forces, ni à l'uſurpateur celui de s'affermir. Iaroslaf, informé des préparatifs de ſon frère, & trop peu courageux pour ſoutenir ſon uſurpation, abandonna les malheureux qu'il avoit excités à la révolte, & chercha ſon ſalut dans la fuite. S'il avoit eu plus de valeur, il auroit pu tenir avec ſuccès une conduite plus ferme. En effet, les Novgorodiens, tout privés qu'ils étoient de leur chef, ne perdirent pas courage & ſe préparèrent à une vigoureuſe défenſe. Quoique deux partis diviſaſſent la ville, Alexandre, après l'avoir tenue trois jours bloquée, comprit combien il lui ſeroit difficile de la ſoumettre par la force, & ſe contenta de la dépoſition du Poſadnik. Ce fut toute la ſatisfaction qu'il

put obtenir : d'ailleurs il fut reçu dans la
1255. ville aux acclamations de tout le peuple, & il rétablit son fils, dont personne ne refusa de reconnoître la domination.

Peut-être auroit-il pu faire repentir Iaroslaf de sa téméraire entreprise. Mais, au lieu de poursuivre avec acharnement un frère coupable, il consacra sa valeur au bien de la patrie, & porta ses forces contre les ennemis naturels de l'État. Il n'avoit pas oublié les maux que les Suédois avoient voulu faire à la Russie, &, se croyant trop peu vengé par la victoire qu'il avoit remportée sur eux près des bords de la Néva, il résolut de porter à son tour les armes dans leur pays. Accompagné des troupes de Souzdal, il passe à Novgorod, & se met à la tête des forces de la république. Il s'enfonce, dit la chronique, dans des forêts où le soleil n'avoit jamais pénétré, où la voix humaine n'avoit jamais été entendue, & qui n'avoient jusqu'alors retenti que des affreux hurlemens de bêtes féroces. Au milieu de cette nuit profonde, le fer ouvre des chemins nouveaux au jour & à l'armée des Russes. Sous la conduite du héros qui la guide, elle arrive chez les Tchoudes, passe dans la Suède, porte sur les bords de la mer la terreur, le ravage & la mort, enlève un grand nombre de prisonniers, & se charge d'un riche butin.

Drevnei Letopisfets.

1256.

Par ces victoires remportées à l'occi-
dent,

dent, ou chaque jour ſon nom devenoit plus redoutable, Alexandre ſe conſoloit en quelque ſorte des baſſes complaiſances qu'il étoit forcé d'avoir pour les Mogols. On ne prévoyoit pas, ſans doute, que les Ruſſes regrèteroient un jour Bati. Ce prince, qui avoit en perſonne ſubjugué la Ruſſie & la Hongrie; dont les généraux avoient dévaſté la Pologne; & qui avoit répandu la terreur dans toute l'Allemagne & l'Italie, & juſques dans la France, où Louis IX n'oppoſoit aux craintes de ſa mère que ſa confiance dans la bonté divine : Bati venoit de finir ſa carrière après pluſieurs années d'infirmités: il avoit bâti aux environs du Volga pluſieurs villes, & entr'autres Saraï (*) où il faiſoit ſa réſidence. On le regarde auſſi comme le fondateur de Kazan. Il avoit employé à ces travaux des ouvriers Ruſſes. Il ſeroit téméraire de rechercher à préſent quel goût règnoit dans l'architecture & l'embelliſſement de ces villes : mais on ſait du moins que les arts de luxe n'étoient pas alors étrangers à la Ruſſie; & peut-être même, par la communication & le commerce avec Conſtantinople, y étoient-ils 1256.

(*) Il y a des auteurs qui attribuent la fondation de cette ville à Bourgai, ſucceſſeur de Bati. Abulgaſi la nomme Chagari-Saraï. Elle étoit ſituée ſur les bords du Volga, au Nord d'Aſtrakhan. On y trouvoit déjà un évêque du Rit Grec en 1261.

portés à un plus haut degré de perfection,
1256. que dans toutes les autres contrées de l'Europe, excepté la Grèce. Le cordelier Plan-Carpin avoit connu auprès de Kioun, Khan des Tatars, un orfèvre Ruſſe, nommé Kouzma, fort chéri du prince, dont il avoit fait le trône : cet ouvrage étoit d'ivoire, orné de diverſes figures, & enrichi d'or & de pierres précieuſes. Si la beauté du travail répondoit à la richeſſe de la matière, c'eſt ce qu'on ne peut décider ſur le témoignage d'un moine Italien, qui vivoit avant la renaiſſance des arts en Italie. Mais tous les arts de goût ont entr'eux d'étroites liaiſons, & font ordinairement enſemble les mêmes progrès. Et les Ruſſes faiſoient, dès le douzième ſiècle, des ouvrages de peinture qui ont mérité les éloges des Italiens modernes. Telles ſont ces repréſentations modernes des ſaints de l'égliſe Grecque, connues ſous le nom de tablettes Capponiennes, parce qu'elles ont été acquiſes par Grégoire Capponi, d'un Grec à qui Pierre I les avoit données.

Des hiſtoriens d'Europe prétendent que le conquérant Bati fut tué en 1248, près de Bude, par Vladislaf, roi de Hongrie, & retranchent ainſi ſept années de ſa vie. C'eſt que les Hongrois, qui avoient cruellement ſouffert quelques années auparavant, d'une armée Tatare commandée en effet par Bati, crurent que lui

même commandoit encore celle qui fut défaite par leur roi, qui tua de ſa main le général ennemi. 1256.

Bourgai ou Beréké, frère de Bati, lui ſuccéda, & obtint de Koplai ou Koublai, Khan de la grande horde, l'inveſtiture du Dachté-Kaptchak. Il fut le premier des ſouverains Mogols qui embraſſa le Mahométiſme.

Bati s'étoit toujours contenté des marques de ſoumiſſion qu'il avoit reçues des princes Ruſſes, & des préſens qu'ils lui avoient volontairement offerts : mais Bourgai ne fut pas plutôt monté ſur le trône, qu'il envoya en Ruſſie des officiers, chargés de faire le dénombrement des principautés de Souzdal, de Mourom, de Rézan, d'y prendre connoiſſance des fortunes, & d'y impoſer un tribut. Un principal officier, revêtu du titre de *Baskak*, fut placé dans chaque principauté pour recueillir ces impôts, veiller aux intérêts du vainqueur, & tenir en reſpect les vaincus dont il éclairoit la conduite (*). Il faut remarquer que, dès ce premier moment, les Tatars, toujours favorables au clergé, l'exemptèrent de toute charge. 1257.

(*) La ſuite des évènemens fait connoître que les Baskaks avoient ſous leurs ordres des troupes, avec leſquelles ils combattirent quelquefois comme auxiliaires des princes Ruſſes chez leſquels ils ſe trouvoient.

De ſemblables officiers furent, bien-
1258. tôt après, envoyés à Novgorod, pour y faire les mêmes opérations. Alexandre, qui connoiſſoit le caractère peu flexible d s Novgorodiens, craignit que ces Tatars n'eſſuya.ſent quelques inſultes, dont il réſultero.t les plus grands malheurs. Les conjectures le forcèrent à une démarche qui dut lui paroître bien humiliante : il ſe chargea de conduire, d'eſcorter lui même ceux qui venoient établir des taxes ſur ſes ſujets. Pendant que le héros de la Ruſſie devenoit, en quelque ſorte, l'huiſſier des collecteurs Tatars, ſon fils Vaſſili ſe mettoit à la tête des citoyens qui ne vouloient ſouffrir à Novgorod ni dénombrement, ni tribut. La première fermentation des eſprits s'y manifeſta par le maſſacre du Poſadnik & de quelques autres citoyens. L'arrivée d'Alexandre appaiſa le tumulte, & Vaſſili, craignant le courroux de ſon père, chercha un aſyle à Pleskof. Cependant, le grand prince ne put obtenir des habitans de Novgorod qu'ils laiſſaſſent faire le dénombrement. Ils conſentirent ſeulement à faire au ſouverain Tatar des préſens cenſés volontaires. Alexandre y joignit les ſiens, & en fit de conſidérables aux envoyés qu'il congédia avec honneur. On peut voir juſques-là, dans ſa conduite, une politique, ſans doute néceſſaire, une ſoumiſſion baſſe dans toute

autre occaſion, mais que les circonſtances rendoient excuſable. On va voir maintenant une cruauté qui rend Alexandre odieux. Il devoit eſtimer, au moins en ſecret, ces fiers citoyens, qui, plus courageux que prudens, avoient tenté, d'accord avec ſon fils, de réſiſter aux oppreſſeurs Tatars, & il a la lâcheté de les vouloir punir: il en fait une ſoigneuſe recherche; il fait couper aux uns le nez & les oreilles, à d'autres les pieds & les mains; il fait arracher aux autres les yeux, inventant ainſi des ſupplices pour des hommes dignes de récompenſes. Pluſieurs autres enfin, moins malheureux peut-être, ſont punis de mort. Il pourſuit ſon propre fils Vaſſili, le chaſſe de Pleskof, établit à Novgorod un autre de ſes fils, nommé Dmitri. Alexandre s'étoit rendu ſans doute bien redoutable à Novgorod, puiſqu'il y pouvoit exercer de tels actes d'autorité. 1258.

Les princes de Ruſſie, tributaires du khan des Tatars, ſoumis aux ordres de ce maître impérieux, obligés ſouvent à les aller recevoir eux-mêmes loin de leurs États, expoſés à perdre la vie quand ils l'avoient offenſé, n'oſant même règner qu'avec ſon conſentement, étoient cruellement humiliés. Leurs chroniques n'ont pas diſſimulé cette humiliation: mais les étrangers ſe ſont plûs à l'exagérer encore. Si l'on en croit M. de Voltaire, le grand

prince „ conduiſoit le tribut à pied, devant
1258. „ l'ambaſſadeur Tatar, ſe proſternoit à
„ ſes pieds, lui préſentoit du lait à boire,
„ &, s'il en tomboit ſur le cou du che-
„ val de l'ambaſſadeur, le prince étoit
„ obligé de le lécher „. Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver de preuves de tant d'orgueil de la part des Tatars; & de tant d'abjection de la part des Ruſſes.

Dès que la république de Novgorod éprouvoit quelques malheurs, les Lithuaniens ſaiſiſſoient avidement l'occaſion de les aggraver. Auſſi le grand Prince venoit à peine de quitter Novgorod, qu'ils tombent ſur Smolensk, prennent d'aſſaut une petite place dépendante de cette principauté, & marchent à Torjok. Les Novgorodiens veulent s'oppoſer à leurs progrès, ſont battus, & les vainqueurs profitent de cet avantage pour ravager la contrée : mais pendant qu'ils la dévaſtoient, leur propre pays étoit en proie à une invaſion des Tatars. Forcés de retourner chez eux pour défendre leurs foyers, ils trouvent leurs campagnes ruinées, & couvertes de cadavres de leurs concitoyens.

Loin que les peuples de la république puſſent ſe féliciter de cette diverſion, ils apprenoient avec épouvante les progrès rapides que faiſoient les Tatars & trembloient de les voir entrer par le couchant dans leur patrie. Ils crurent ne pouvoir

détourner l'orage prêt à fondre ſur leurs têtes, qu'en envoyant une ambaſſade implorer la clémence du khan, lui demander pardon de leur première réſiſtance, & lui offrir de riches préſens en gage de leur entiere ſoumiſſion. 1258.

On ignore comment fut reçue cette ambaſſade, & ſi elle put négocier avec Bourgai, ou ſi elle fut retenue ſur la frontière. Il en avoit remis le commandement à Oulavtchi, après avoir, dit-on, fait égorger Sartak, à qui Bati ſon père avoit donné cette place de confiance. Tout ce que l'on ſait, c'eſt que, peu de tems après, des Tatars furent envoyés une ſeconde fois à Novgorod pour y établir le tribut. Ils paſſèrent d'abord à Volodimer, & prirent avec eux Alexandre. Arrivés à Novgorod, ils travaillèrent à remplir à la rigueur leur commiſſion. Il étoit impoſſible que ces opérations, toujours odieuſes, & qui ne furent alors tempérées par aucun ménagement, n'excitaſſent pas des troubles dans la ville. Bientôt les collecteurs eurent à craindre pour leur vie, & demandèrent au prince une garde: elle ne put en impoſer au bas peuple, trop pauvre pour n'être pas lésé par le plus léger tribut. On fut ſur le point d'en venir aux armes. Enfin Alexandre obtint des Tatars & du peuple, que la taxation fût faite par les citoyens eux-mêmes. Mais ce tempérament ne put 1259.

encore prévenir tous les abus, ni calmer
1529. tous les esprits. Les plus riches habitans furent chargés d'établir la taxe, & d'en faire la répartition : mais durs, comme le sont trop souvent les hommes qui n'ont point senti les poignantes atteintes du besoin, ils ne pensèrent qu'à ménager leur superflu, & rejetèrent sur la multitude infortunée presque tout le poids de l'impôt. De cette conduite injuste & barbare résultèrent de nouveaux soulèvemens, & le prince fut obligé d'aller lui même avec les collecteurs Tatars, marquer & taxer toutes les maisons : plus infortuné que le peuple même qu'on opprimoit, s'il portoit un cœur sensible.

La Russie alloit recevoir quelque consolation, si c'en est une pour les malheureux de voir souffrir les auteurs de leur misère. Les Tatars vont éprouver à leur tour les maux que causent les divisions intestines. Pour en reconnoître les principes, transportons-nous pour quelque tems à la grande horde.

Abulgasi. Kaïouk, que nous avons vu élever à la dignité de Khan après la mort de son père, étoit d'une très foible complexion, & mourut aprés une année de règne. Il falloit lui nommer un successeur, & les Mogols balançoient entre plusieurs descendans de Tchinguis. Sur-Kohkhni-Begui-Guéhan, veuve de Touli, & qui avoit été plus chère à ce prince que toutes

ſes autres épouſes, avoit gagné, par ſa douceur & par ſes manières engageantes, 1259.
le cœur de tous les ſujets de l'empire, & ils ſe réunirent bientôt dans le deſir d'avoir pour maître un de ſes fils. Cependant la juſtice ſembloit s'oppoſer à ce choix: Bati vivoit encore. Fils de l'aîné des enfans de Tchinguis, il avoit au trône des droits reſpectables: ſa valeur, ſes exploits, la gloire qu'il avoit répandue ſur le nom des Mogols, devoit retenir ceux dont les inclinations lui étoient le moins favorables. Mais accablé d'infirmités, fruits amers de ſes travaux; privé même de l'uſage des jambes; il ne voulut point charger ſa foible vieilleſſe du lourd fardeau de l'empire, & ſe contenta de ſa domination du Kaptchak. Son âge & ſa réputation lui méritèrent une marque de confiance plus flatteuſe peut-être qu'une couronne: les princes, les chefs de la nation, vinrent des contrées les plus éloignées, le prier d'éclairer leur choix & de nommer celui qui règneroit ſur eux. Il leur conſeilla d'élire Mangou, l'aîné des fils de Touli. Cet avis s'accordoit avec les vœux de la nation, qui reconnut auſſi tôt Mangou pour maître. A la cérémonie de ſon inſtallation, ce prince donna un repas qui dura ſept jours; &, chaque jour, on buvoit deux voitures de vin, autant d'eau de vie, & vingt de lait fermenté, & l'on mangeoit trois cents chevaux.

trois cens bœufs & deux mille brebis.
1259. Mangou mourut en 1257, d'une maladie contagieuſe, dont il fut attaqué pendant qu'il s'obſtinoit, malgré les avis de ſes généraux & les clameurs de ſes ſoldats, à continuer la guerre dans le Tangout, au Sud-Oueſt de la Chine, où ſon armée ſe fondoit inſenſiblement par les chaleurs exceſſives.

Quand la nouvelle de cette mort ſe fut répandue dans le camp de Coplai ou Koublai, ſon armée le déclara Khan à la place de Mangou ſon frère. Artok-Bouga, autre frère de Mangou, à qui ce prince avoit en ſon abſence confié l'adminiſtration de l'empire, ſe déclara Khan lui même de ſa propre autorité. Il ſemble qu'il avoit en effet plus de droits au trône, puiſqu'il étoit l'aîné de Koublai. Celui ci lui fit ordonner d'en deſcendre : mais Artok-Bouga, qui ne vouloit ſe réſerver aucune voie de conciliation, ne répondit à cet ordre qu'en donnant la mort au député de ſon frère. Vers l'époque où nous ſommes parvenus, la diſſention de ces deux princes étoit dans ſa plus grande chaleur. Elle ſe termina dans la ſuite par l'humiliation d'Artok-Bouga, qui, vaincu & forcé de fuir, implora & obtint la clémence de ſon jeune frère.

Mais peut-être ces troubles de la grande horde eurent-ils moins d'influence ſur la Ruſſie, que la révolte de Nogai. C'étoit

un général Tatar, qui, après avoir soumis par ordre du Khan les nations qui vivoient sur la côte septentrionale de la Mer Noire, ne voulut pas avoir vaincu pour un maître, & s'établit dans ces contrées une domination particulière. Peu à peu des Allemands, des Russes & d'autres peuples des environs, se mêlèrent avec ses Tatars; prirent leurs mœurs, adoptèrent leur langue & leur habillement, firent la guerre avec eux, & acquirent une grande puissance. Nogai fut soutenu dans sa révolte par Michel Paléologue, qui s'allia même avec lui, en lui donnant en mariage Euphrosine, sa fille naturelle. Ce nouvel empire Tatar affoiblit beaucoup la puissance du Khan de Kaptchak. Ainsi, ces redoutables vainqueurs, élevant trône contre trône, firent dès lors concevoir aux nations qu'ils tenoient sous le joug, quelqu'espérance de recouvrer la liberté. 1259. Pachimère. De Guignes: hist. des Huns.

Impatiens de leurs chaînes, les Russes crurent que le tems de les rompre étoit arrivé. Les habitans de Volodimer, de Souzdal, de Rostof, d'Iaroslavle, de Pereslavle & de plusieurs autres villes conjurèrent entre eux, dans le plus grand secret, la perte des Tatars qui se trouvoient en Russie. Les collecteurs des impôts avoient sur-tout provoqué la haine générale. Ces financiers inhumains, ayant acheté le produit des tributs, en exi- 1262.

geoient le payement avec une dureté impitoyable; ſe livroient aux moyens les plus iniques d'accroître le bénéfice de leurs fermes; dépouilloient les malheureux citoyens, leur enlevant juſqu'à la ſubſiſtance de leurs familles, & réduiſoient ſouvent en ſervitude les infortunés qui ne pouvoient les ſatisfaire. Mais une vengeance terrible attendoit ces durs exacteurs. Au moment convenu, la plûpart ſont maſſacrés; quelques-uns, qui avoient exercé avec plus de douceur leur odieux miniſtère, ſont chaſſés; pluſieurs embraſſent le Chriſtianiſme pour ſauver leur vie. Toutes les villes confédérées furent dans un même jour délivrées des Tatars.

1262.

Drevnei. Let. Pluſieurs princes étoient entrés dans cette conſpiration: mais elle avoit été ſans doute tenue ſecrète pour Alexandre, qui ne put ni la prévoir ni la prévenir. Il apprit avec effroi cet acte de violence; il s'attendoit à le voir expier par des torrens du ſang de ſes ſujets, répandu ſous le fer des Tatars: à chaque inſtant il croyoit voir la vengeance près d'éclater, lorſqu'il reçut ordre d'aſſembler & de conduire lui même à la horde les forces de la Ruſſie. Cet ordre augmenta le trouble qui l'agitoit: il penſoit que ſon armée ne ſeroit pas plutôt en la diſpoſition des Tatars, qu'ils vengeroient ſur elle le ſang de leurs compatriotes. A ſuppoſer même que ſes

craintes fuſſent vaines, il connoiſſoit l'épuiſement de ſa patrie, & prévoyoit que 1262.
l'armée qu'il conduiroit aux Tatars, ſeroit conſommée par la fatigue des démarches, par l'influence maligne des climats inconnus, & par une nouvelle manière de vivre.

Il réſolut d'aller ſeul offrir ſa tête à la vengeance des Tatars, & obtenir d'eux l'exemption de fournir une armée, & le pardon de l'attentat dont les Ruſſes s'étoient rendus coupables. Les ſoucis rongeurs dont il étoit dévoré, ne lui firent négliger aucun des intérêts de ſa patrie. Ayant appris que les chevaliers Porte-glaives étoient en guerre, avec les Lithuaniens, il s'empreſſa d'envoyer ſecourir ces derniers qui étoient pour les Ruſſes des ennemis bien moins redoutables. Son frère Iaroslaf, & Dmitri ſon fils, à la tête des troupes de Novgorod, attaquèrent la ville d'Iourief, qui, fondée par les Ruſſes, étoit tombée ſous la domination des Livoniens. Quoiqu'elle fût environnée d'une triple muraille, elle fut priſe d'un ſeul aſſaut.

Enfin, après avoir pourvu à l'adminiſtration de l'État, Alexandre ſe rendit auprès de Bougai. Il eut le bonheur d'ob- 1263.
tenir tout ce qu'il avoit demandé; mais il n'eut pas celui de jouir du bien qu'il venoit de faire à ſon pays. Il étoit malade lorſqu'il prit congé du Khan: après quel-

ques jours de marche, il fut obligé de
1263. s'arrêter, & sentant que sa fin approchoit,
1264. il fit les vœux monastiques, & prit l'habit religieux sous le nom d'Alexei. Il mourut âgé de quarante-quatre ans, après en avoir règné dix à Volodimer. L'église Russe l'a mis au rang des saints. Pierre I a fondé en son honneur un monastère près de l'endroit où ce prince avoit vaincu les Suédois, & y a fait transporter ses reliques. L'impératrice Elisabeth lui a élevé un tombeau d'argent, l'un des plus riches monumens de l'Europe, & qui auroit mérité d'être exécuté par de meilleurs artistes.

IAROSLAF III, IAROSLAVITCH.

Drev. Let. Kn. Stcherb. Alexandre eut pour successeur Iaroslaf, son frère; ce même Iarolaf, contre lequel il avoit été obligé de prendre les armes pour le chasser de Novgorod, où il s'étoit fait appeler par ses intrigues. Le mauvais succès de cette première tentative n'avoit pas rebuté ce prince ambitieux; ou plutôt le mécontentement des Novgorodiens réveilla son ambition, Alexandre avoit mis à la tête de leur république, son fils Dmitri, que sa jeunesse rendoit peu capable de les gouverner. La crainte qu'inspiroit le grand prince

leur avoit fait diſſimuler leur mécontentement : mais à peine fut-il parti pour la horde, que les citoyens, las d'obéir à un enfant dont ils n'aimoient pas le père, & de ſouffrir les infractions multipliées de leurs droits, entrèrent en négociation avec Iaroslaf. Ils lui propoſèrent les conditions auxquelles ils conſentoient à le reconnoître pour leur prince. On a conſervé les lettres par leſquelles ils ſtipuloient, & les priviléges dont il prétendoient jouir, & les obligations qu'ils impoſoient au prince. Elles ſont ſignées de l'évêque, du Poſadnik, du Tyſatsik, & des principaux citoyens. Ils exigent que le prince s'engage par ſerment à conſerver, à reſpecter tous leurs droits, à réparer les infractions qu'y a faites Alexandre, ſon frère ; ils lui impoſent de n'employer que des citoyens de la république dans les affaires du gouvernement, de ne permettre qu'à eux d'acquérir des terres & des villages dans le domaine, de ne rendre aucun jugement ſans l'aſſiſtance du Poſadnik, de ne pas recevoir le témoignage des valets contre leurs maîtres, de n'entreprendre la guerre que du conſentement de la république, & de n'employer dans le commerce avec l'Allemagne que des ſujets de Novgorod. On lui preſcrit même les tems où il pourra s'abſenter pour prendre le plaiſir de la chaſſe ou de la pêche, & ſur-tout on lui impoſe de

1264.

Drevniaïa. Vivliophica.

restituer les terres usurpées par son frère.
1264. Ces conditions étoient dures; mais, comme on ne pouvoit prétendre de gouverner Novgorod qu'à ce prix, elles furent acceptées & confirmées par le serment sur la croix.

La suite nous apprendra si le prince fut fidèle à ses promesses. Mais nous sommes obligés d'abandonner quelque tems l'histoire Russe, qui deviendroit obscure, si, avant d'en reprendre le fil, nous n'acquérions pas quelque connoissance de celle de Lithuanie. Les princes de cette contrée vont avoir sur la Russie, & principalement sur Novgorod, une grande influence.

Drev. Let. Stcherbatof, &c.

Mindogf, prince de Lithuanie, ayant eu en 1254 une conférence avec le grand maître de l'ordre des chevaliers Porteglaives, lui promit d'embrasser le Christianisme, & reçut le baptême avec son fils, nommé Vochleg. Ce changement de religion le rendit odieux à ses peuples; il crut, mais en vain, regagner les cœurs de ses sujets en retournant à l'idolâtrie: ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour se soustraire à sa domination. Et comme les haines religieuses sont toujours portées jusqu'à la fureur, non contens de le renverser du trône, ils conspirèrent de laver dans son sang l'insulte faite à leurs divinités. Encouragés au crime par les parens même de Mindogf, ils

lui donnèrent la mort.

Vochleg n'avoit point abandonné com- 1264.
me ſon père le Chriſtianiſme. Il s'étoit retiré dans la Grèce, & de là, paſſant juſqu'au mont Sinaï, il s'étoit conſacré dans un monaſtere à la vie religieuſe. C'eſt dans cette retraite qu'il apprend l'aſſaſſinat de ſon père : il croit que ſon premier devoir, dicté par la nature & plus fort que tous ſes vœux, eſt de la venger. Il promet aux pieds des autels de revenir dans trois ans reprendre l'habit monaſtique ; &, changeant cet habit contre une armure guerrière, il retourne dans ſa patrie, cherche, retrouve, aſſemble les amis de ſon père, profite de la diſcorde qui règne entre les aſſaſſins, les combat, &, par tout victorieux, opere un grand nombre de converſions. Après une année de guerre, il croit ſon père aſſez vengé, place ſur le trône un Voevode, nommé André Danilovitch, &, fidèle à ſes vœux, il ſe replonge dans le ſilence des cloîtres.

La révolution avoit été prompte, mais elle fut de courte durée. André Danilo- 1266.
vitch fut aſſaſſiné ou chaſſé ; car, un an après les exploits de Vochleg, on voit ſur le trône de Lithuanie un prince payen, nommé Herden, & le Chriſtianiſme aboli dans l'État. Cependant, la prédication de l'évangile avoit porté quelque fruit. Un prince Lithuanien, nommé Domant, ſe

retira à Pleskof avec ſa famile pour y rece-
1269. voir le baptême, & y pratiquer en paix la religion chrétienne. Touchés de ſon zèle, & pénétrés de ce ſentiment qui porte les hommes à chérir ceux qui penſent comme eux, les habitans le prièrent de les gouverner.

Pleskof étant une dépendance de la principauté de Novgorod, Iaroslaf ne pouvoit regarder Domant que comme un uſurpateur, & ceux qui l'avoient élu, comme des rébelles. Il vient à Novgorod dans le deſſein d'y lever une armée pour les punir : mais ce projet s'accordoit mal avec les vues des citoyens. Ils regardoient le nouveau prince de Pleskof comme leur défenſeur contre les Lithuaniens, ſur leſquels il venoit déjà de remporter deux victoires. Ils employèrent les prières les plus vives pour détourner Iaroslaf de la guerre qu'il avoit projetée ; &, comme ce prince ne s'étoit pas mis en état de réſiſter par la force à leurs ſollicitations, il fut obligé de s'y rendre.

La république étoit ſi peu diſpoſée à combattre le ſouverain de Pleskof, qu'elle joignit même ſes forces à celles qu'il put raſſembler, pour porter la guerre en Lithuanie ; & le prince Herden périt dans une bataille.

Une plus grande entrepriſe arme bientôt après les Novgorodiens. Ils avoient fait ſouvent des incurſions contre la

Tchoude, & contre les Allemands de la Livonie : mais ils réſolurent de les attaquer d'une façon plus régulière. Un grand nombre de princes Ruſſes, & le prince Lithuanien de Pleskof, ſe joignirent à cette entrepriſe. L'armée Ruſſe rencontra dans l'Eſthonie, à ſix ou ſept lieues de Revel, celle des Allemands, raſſemblée de toutes les contrées ſoumiſes aux chevaliers Porte-glaives. Le combat s'engagea de part & d'autre avec une valeur égale. L'armée allemande avoit à ſon centre un bataillon aigu & ſerré, eſpèce de triangle mobile, hériſſé de lances. Les chroniques appellent cette ordonnance *grouin de pourceau*, ou *cochon de fer*. Pluſieurs fois les Novgorodiens l'attaquèrent avec fureur; mais, toujours repouſſés, & privés enfin d'un grand nombre de leurs chefs, qui périrent à leur tête, ils furent obligés de ſe retirer. Cependant les deux ailes Ruſſes, après avoir long-tems ſoutenu le combat avec des ſuccès partagés, ne ſe laiſſèrent point abattre par la valeur des Livoniens, ni par la retraite de leurs compatriotes. Encouragés par la voix & l'exemple de leur chefs, elles donnèrent enfin avec tant d'impétuoſité, que les Allemands placés aux deux aîles, plièrent & prirent la fuite en déſordre, quoique leur centre ne fût pas entamé. Ils furent long-tems pourſuivis, & les vainqueurs à leur retour furent étonnés de trouver

1269.

Drev. Let.

encore sur le champ de bataille, le batail-
1269. lon aigu, fier, immobile, menaçant, & maître de leur bagage. La nuit approchoit; il n'étoit pas tems de commencer une nouvelle action, & le lendemain, au lever de l'aurore, les Russes ne virent plus d'ennemis. Les Allemands, trop peu nombreux pour se promettre de vaincre, contens d'avoir assez fait pour la gloire, avoient profité de l'obscurité pour se retirer en bon ordre.

On est surpris de voir les vainqueurs se retirer eux-mêmes dans leur pays, après s'être reposés trois jours sur le champ de bataille. C'est que pour aller chez eux reprendre leur commerce & leurs travaux, ils devoient profiter des rigueurs utiles de la saison, qui leur procuroit des chemins solides sur les lacs & sur les fleuves. Domant fut laissé dans le pays ennemi pour recueillir les fruits de la victoire. Il parcourut toute la domination des chevaliers Livoniens, & porta la désolation jusques sur les bords de la mer (*).

Irrités de l'affront qu'il venoient de recevoir, les chevaliers voulurent, l'année suivante, réparer la honte de leur défaite, & reporter chez les ennemis tous

(*) En 1268. Apparition d'une comète. On la voyoit au couchant, & sa queue étoit dirigée vers le midi. Elle se montra pendant treize nuits.

les maux qu'eux-mêmes ſavoient ſouf-
ferts : le ſuccès répondit mal à leur con- 1269.
fiance. Il eſt vrai qu'ils brûlèrent ſans réſiſtance les fauxbourgs de Pleskof, mais, dès que l'armée de Novgorod s'avança contr'eux, ils ſe crurent obligés de demander la paix, & ſe trouvèrent heureux de l'obtenir.

La nouvelle de cette paix, portée à Novgorod, y cauſa une indignation preſque générale. Iaroslaf lui-même en fut auſſi mécontent que les citoyens. Il arma les ſujets de ſa principauté de Volodimer, & fut ſecondé par le Baskak de cette principauté, qui ſe mit à la tête de ſes Tatars, & ſe joignit à l'armée Ruſſe. En combattant pour la Ruſſie, les Tatars défendoient leur propre domination, & l'étendoient même par les victoires du peuple qu'ils avoient ſoumis. Quand les Allemands apprirent qu'une armée Tatare alloit tomber ſur eux, ils tremblèrent au nom ſeul de cette nation, & firent demander, en ſuppliant, la continuation de la paix, aux conditions qu'Iaroslaf voulut leur impoſer.

Mais ce prince, fier de la terreur qu'il 1270.
inſpiroit aux étrangers, & croyant les Novgorodiens portés déſormais à la ſoumiſſion, voulut étendre les bornes de ſon pouvoir & reſſerrer celles de leurs droits; c'étoit les avertir de lui réſiſter avec plus d'opiniâtreté. Informés des deſſeins am-

bitieux du prince, & croyant leurs liber-
1270. tés menacées, ils ne connoiſſent plus la crainte. Leur indignation s'annonce par le meurtre d'un certain Ivanka, partiſan du prince. Le Tyſatski devoit ſa place à Iaroslaf; il ne put ſauver ſes jours que par la fuite: il ſe réfugia auprès de ſon protecteur, qui lui même, dès le commencement de la ſédition, trop foible pour ſoutenir ſon téméraire projet, avoit eu la prudence de ſortir de la ville. Les citoyens lui font annoncer qu'ils ne veulent plus le reconnoitre: il eſt obligé d'entendre, de la bouche des députés, tous les reproches qu'a mérités ſa conduite. Ils l'accuſent d'avoir commis des injuſtices, dreſſé un grand nombre d'oiſeaux de proie, privés les habitans des eaux du Volkof & de pluſieurs autres rivières, dont apparemment il s'étoit réſervé la pêche; d'avoir léſé des citoyens, en enlevant aux uns leurs maiſons, à d'autres leur argent; d'avoir écarté de Novgorod les étrangers: on pourroit ajouter que, dans les dernières diſſentions, il avoit jugé & condamné lui-même des citoyens, & c'étoit le ſuccès de cette première uſurpation, qui lui avoit inſpiré la confiance d'oſer d'avantage.

Hors d'état d'agir par la force, Iaroſlaf eut recours à la ſoumiſſion: il envoya ſon propre fils porter à Novgorod des paroles ſuppliantes, & ne rougit point

de faire ſuccéder l'humiliation à la hauteur. Il promit de réparer les atteintes qu'il avoit portées aux droits ſacrés du peuple, & d'effacer ſes fautes par une conduite agréable aux citoyens. Il cimenta même ces promeſſes par les ſermens les plus ſaints. Mais il ne put, par ſes baſſeſſes & ſon repentir intéreſſé, adoucir ni perſuader les habitans, qui lui ordonnèrent de ſortir au plutôt de l'étendue de leurs domaines, s'il n'aimoit mieux attendre qu'il marchaſſent contre lui, pour le chaſſer par la force des armes. 1270.

Il fallut digérer cette inſulte méritée, & même obéir. Iaroslaf ſe retira, mais la rage & le deſir de la vengeance dans le cœur. Arrivé à Volodimer, il s'occupa ſans délai du ſoin de raſſembler une armée, & envoya même implorer le ſecours du Khan de Kaptchak : car le Baskak avoit bien la permiſſion de ſecourir les Ruſſes dans leurs guerres étrangères ; mais il n'oſoit prendre ſur lui de leur prêter des forces dans leurs quérelles inteſtines, qui ne faiſoient que les affoiblir & reſſerrer leurs chaînes.

Cependant Iaroslaf parvint à tromper le Khan Mangou-Timour, & lui perſuada qu'il ne s'étoit attiré la haine des rébelles de Novgorod que par ſon zèle pour les Tatars, dont ils vouloient méconnoître la domination.

Tout lui promettoit le plus heureux

ſuccès; mais il avoit un frère, nommé
1270. Vaſſili, prince de Koſtroma, ambitieux comme lui, &, comme lui, peu capable de reſpecter les nœuds du ſang, quand il trouvoit ſon intérêt à les briſer. Vaſſili ne fut pas plutôt informé des troubles de Novgorod, qu'il demanda aux citoyens de le reconnoître pour leur prince, leur promettant tous les ſecours qu'il ſeroit en état de leur fournir, & leur dévoila toutes les intrigues & toutes les meſures d'Iaroslaf.

La république acccepte les ſecours de Vaſſili, ſans le reconnoître cependant pour ſon prince. Mais, dans l'eſpérance d'obtenir bientôt des Novgorodiens plus qu'ils ne veulent promettre, il s'empreſſe de les ſervir. Dans le zèle intéreſſé qui l'anime, il ne perd pas un inſtant, ſe rend à la horde, & voit à ſon arrivée des troupes prêtes à marcher au ſecours d'Iaroſlaf: il a même la douleur de les voir partir; &, s'il ne réuſſit pas inceſſamment à faire changer la réſolution du Khan, il a perdu les fatigues de ſon voyage. Enfin Mangou-Timour l'écoute & connoît auſſi-tôt la véritable cauſe du ſoulèvement de Novgorod. Il voit qu'on l'a trompé, & que ſon pouvoir n'eſt point intéreſſé dans cette affaire : perſuadé même que ſa domination ne ſeroit que mieux affermie par la diviſion des principautés de Volodimer & de Novgorod, il

il ſentit qu'il étoit de ſon intérêt de les abandonner à leurs diſcordes & à leurs propres forces, & il rappela ſon armée. 1270.

Iaroslaf, privé de tout eſpoir de ſecours de la part des Tatars, fit ſes préparatifs contre Novgorod avec ſes fils & le prince de Smolensk ſon allié : mais la ville s'étoit miſe en état de faire une vigoureuſe défenſe, & le prince, qui ſentoit toute l'incertitude de ſon entrepriſe, eut encore recours à la négociation : elle n'eut aucun ſuccès. Déterminé enfin à tout tenter, pour ne pas s'expoſer à la honte d'une défaite, il implora les bons offices du Métropolite de Kief. Ce Prélat, à qui ſa qualité de chef de l'égliſe Ruſſe donnoit ſur les eſprits une grande autorité, ne trompa point les eſpérances du prince, &, par ſes avis paternels, il détermina les citoyens à ſe contenter du repentir d'un ſouverain qui s'abaiſſoit à la prière, mais dont la colère pouvoit devenir redoutable. Alors, enfin, les Novgorodiens reçurent les députés d'Iaroslaf, & lui ouvrirent bientôt leurs portes.

Dans la réception qu'ils lui firent, ils s'efforcèrent de lui prouver que ce n'étoit pas la haine qui les avoit inſpirés, mais le zèle pour le maintien de leurs droits.

Peu de tems après cette réconciliation, Iaroslaf fut obligé de ſe rendre à la horde avec ſon frère Vaſſili & plu-

sieurs autres princes : soit qu'ils eussent
1721. reçu un ordre particulier de faire ce voyage, ou que, même sans ordre, ils n'aient pu se dispenser de l'entreprendre sans se rendre suspects. Mangou-Timour, content de cette marque de leur soumission, leur permit bientôt après de retourner dans leurs États : mais le Grand Prince ne devoit pas y rentrer ; il mourut en chemin après huit ans de règne. Il voulut attenter aux priviléges de Novgorod, & son nom doit passer à la postétité avec cette tache dont méritent d'être souillés tous les souverains qui ont osé toucher aux droits des peuples.

VASSILI OU BASILE I, IAROSLAVITCH.

Drevn. Let. Kn. Stcherb. Vassili, le dernier des fils d'Iaroslaf Vsévolodovitch, monta sans obstacle sur le trône de Volodimer, vacant par la mort de son frère : mais il ne lui fut pas aussi facile de lui succéder dans la principauté de Novgorod.

On a pu remarquer que, depuis quelque tems, les Novgorodiens étoient gouvernés par le prince de Volodimer ;
1272. & la crainte des Tatars les portoit sans doute à ce choix. Mais l'expérience les fit changer de politique. Ils crurent s'ap-

percevoir que la protection que les Tatars accordoient aux Grands Princes, pouvoit être plus nuisible qu'utile aux droits de la république. Les entreprises du dernier Iaroslaf les avoient rendus défians; ils comprenoient que des princes, accoutumés à exercer dans Vo'odimer une puissance absolue, s'indigneroient toujours des barrières que Novgorod opposoit à leur autorité, & saisiroient tous les moyens de les rompre. D'après ces considérations ils préférèrent à Vassili le jeune Dmitri son neveu, & l'élurent après quelques mois d'interrègne. 1272.

Cette élection attira sur la république la colère du grand prince. Les marchands de Novgorod répandus dans les villes dépendantes ou alliées de ce souverain, furent arrêtés; la ville de Torjek livrée aux flammes, fut en partie consumée, & la dévastation des campagnes amena bientôt la famine. 1273.

Le jeune Dmitri ne négligeoit rien pour opposer la force à la force, & donnoit les ordres les plus précis pour rassembler des troupes dans toute l'étendue de sa domination. Vassili avoit reçu des secours considérables des Tatars, conduits par le Baskak de Volodimer. On s'attendoit à une guerre longue & sanglante. Déjà le prince de Novgorod s'étoit mis en campagne, & marchoit au devant de son oncle. Mais plus le danger appro-

choit, & plus les Novgorodiens en sen-
1273. toient les conséquences. Quelles que fussent les forces qu'ils avoient rassemblées, elles se trouvèrent opposées à des forces non moins redoutables : d'ailleurs, combattre le grand prince, c'étoit attaquer les Tatars eux-mêmes, ses alliés, c'étoit s'exposer à tout ce que leur vengeance avoit de terrible. Ces justes craintes firent desirer aux citoyens la fin de la guerre. Dmitri reconnut aisément leurs dispositions, qu'ils ne cherchoient plus à cacher ; &, craignant quelque soulèvement contre lui, il ne crut pas devoir attendre l'orage, & se retira dans son patrimoine de Pereslavle, sur les bords du lac Clechin. A peine étoit-il sorti de Novgorod, que la ville & l'armée élurent unanimément le prince de Volodimer. Mais il ne jouit pas long-tems de sa fortune, & mourut dans la fleur de l'âge,
1276. après cinq années de régne.

1276.

DMITRI I, ALEXANDROVITCH.

Dmitri Alexandrovitch, devenu par la mort de ſon oncle poſſeſſeur du premier trône de la Ruſſie, fut en même tems rappelé à celui de Novgorod. Heureux s'il n'eût pas eu un frère intrigant & ambitieux! Drev. Let., &c.

André ne voyoit qu'avec la douleur de l'envie, les honneurs & la puiſſance dont jouiſſoit ſon aîné. Incapable par ſes propres forces de renverſer la fortune de ſon frère, il forme le projet de lui ſuſciter la haine des Tatars. D'abord il prépare les voies. Les Tatars étoient des maîtres orgueilleux, & il leur fait donner des marques d'une ſoumiſſion qui tenoit de la baſſeſſe; ils étoient intéreſſés, & il leur fait diſtribuer des préſens. Sûr alors de les trouver prêts à recevoir toutes les calomnies dont il voudra charger ſon frère, il part, arrive à la horde, ulcère à ſon gré l'eſprit du Khan, & finit par lui demander la principauté de Volodimer. Mangou-Timour la lui accorda d'autant plus volontiers, que ce préſent, bien ou mal mérité, étoit une ſemence de diviſion qu'il jetoit dans la Ruſſie. 1281.

Dmitri, cependant, informé des intrigues de ſon frère & de leur ſuccès, diſ-

poſe tout pour ſa propre défenſe, raſſem-
1281. ble des armées, fortifie des villes : André, près de quitter la horde, apprend tous ces préparatifs ; &, dans ſon adroite méchanceté, il en tire un nouveau ſujet d'accuſation contre ſon frère, dont il repréſente la conduite comme une horrible rébellion.

A peine entré dans la Ruſſie, il envoie faire part aux différens princes des volontés de Mangou, & leur demander des ſecours contre Dmitri. C'eût été déſobéir aux Tatars que de ne pas joindre ſes armes à celles d'André. Aucun prince ne fut aſſez généreux pour embraſſer le parti de l'opprimé, aſſez juſte pour ſoutenir les droits du poſſeſſeur légitime du trône, ni aſſez reconnoiſſant pour ſe reſſouvenir des bienfaits d'un ſouverain qui, dans l'abandon où il ſe trouvoit, n'avoit plus de quoi retenir ſes amis intéreſſés. Un prince de Roſtof, qui, ſans les bons offices de Dmitri, auroit été dépouillé depuis peu de ſon apanage par ſon propre frère, offrit des premiers ſes ſecours à l'ennemi de ſon bienfaiteur.

André & ſes alliés réſolurent d'un commun accord d'aller droit à Pereslavle-Zaleskoi, où Dmitri s'étoit fortifié. Par tout, dit le prince Stcherbatof, la crainte & le tremblement annoncèrent la marche des Tatars ; le brigandage, la captivité, le fer & le feu marquèrent leur pré-

ſence; la dévaſtation, l'horrible & pro-
fonde ſolitude furent les monumens de 1281.
leur paſſage. Dmitri reconnut qu'il tenteroit en vain de ſe défendre; &, ſuivi de quelques fidèles Boïars, il prit le chemin de Novgorod. Les Tatars le ſuivirent, ne retardant leur marche que pour ne perdre aucune occaſion de détruire & de piller. Les rigueurs de l'hiver agravèrent les malheurs du peuple, & les infortunés qui, pour fuir le fer des Tatars, s'étoient enfermés dans le ſombre aſyle des forêts, y périrent plus lentement, victimes de la nature, qui ſembloit mourante elle-même.

Les citoyens de Novgorod s'étoient rarement piqués d'un grand attachement pour leurs princes, & d'ailleurs il étoit toujours entré dans leur politique de ne prendre aucune part aux quérelles inteſtines de la Ruſſie. Inſtruits des approches du ſouverain qu'eux-mêmes ont choiſi, & qu'ils ont paru chérir, ils s'avancent en armes contre lui juſqu'aux bords de l'Ilmen. Il avoit conſervé auprès de ſa perſonne un trop petit nombre d'hommes pour inſpirer aucun ſoupçon, & s'avançoit vers ſes perfides ſujets avec une noble confiance. Mais, auſſi peu touchés de ſon courage que de ſes malheurs, ils lui déclarèrent ſans ménagement, qu'il ne doit attendre aucun ſecours de leur part, & que tout ce qu'ils peuvent

faire en ſa faveur, c'eſt de lui permettre
1281. de traverſer leur pays, pour ſe retirer chez les étrangers. Ils pouſſent encore plus loin la dureté : craignant que la fortune inconſtante ne rende ſes faveurs au malheureux prince, & ne lui fourniſſe les moyens de ſe venger, ils veulent avoir des gages qui les garantiſſent de ſa colère, & arrêtent avec violence ſes deux filles & les femmes de quelques-uns de ſes Boïars.

Après ce qu'ils avoient fait pour André, il ne leur manquoit plus que de lui offrir de règner ſur eux ; c'eſt ce qu'ils firent, &, dès qu'il eut reçu la nouvelle de ſon élection, il ſe rendit à Novgorod.

Cependant Dmitri avoit toujours entretenu des liaiſons avec ceux qui tenoient ſon parti dans les États dont il venoit d'être dépouillé. Il apprend qu'André eſt à Novgorod, que les Tatars ſe ſont retirés, & que le peuple eſt mécontent. A ces nouvelles, il retourne dans ſon apanage de Pereslavle ; il leve une armée, & il eſpère rétablir ſa fortune. André craint de s'être vainement ſouillé du titre d'uſurpateur, & de perdre tout ce qu'il a ravi. Il redouble ſes careſſes envers les citoyens de Novgorod, reçoit des ſecours, court à la horde, y obtient tout ce qu'il veut. La conduite de Dmitri y eſt regardée comme une déſobéiſſance opiniâtre. L'uſurpateur revient

avec une armée qui renouvelle tous les maux dont la Ruſſie venoit d'être déchirée. La terreur qu'imprimoient les Tatars ne permet pas à l'infortuné Dmitri d'obtenir des ſecours ſuffiſans: obligé de céder aux conjonctures, il quitte Volodimer, & met tout ſon eſpoir dans une horde de ces Tatars qui avoient cauſé ſes malheurs. 1281.

On ſe reſſouvient, ſans doute, que leur domination étoit partagée, & que Nogai, après s'être détaché des Khans du Kaptchak, avoit étendu ſa puiſſance juſques ſur une partie de la Ruſſie. Mais cette ſciſſion n'avoit point allumé la guerre entre les deux partis, dont chacun eut la ſageſſe de ſentir que les voies de fait pourroient entraîner ſa ruine. On ſe contenta, de part & d'autre, de ſaiſir toutes les occaſions d'uſurper, par des menées ſourdes, quelques branches de la puiſſance rivale.

Le grand prince ſentit tout ce que de telles circonſtances avoient d'avantageux pour lui, & conçut le projet d'oppoſer Tatars à Tatars. Il ſe rendit auprès de Nogai, lui expoſa ſes droits ſur la principauté de Volodimer; la fidélité qu'il avoit toujours conſervée aux Khans, dont il avoit reconnu la domination, & lui peignit toute l'horreur de la conduite de ſon frère. On peut croire que Nogai reçut avec amitié un prince qui venoit re-

connoître sa puissance : il lui donna des
1281. lettres, telles que les princes Russes en recevoient des Tatars pour être confirmés dans leurs principautés : & joignit, sans doute, à ces titres écrits, des secours capables de les faire respecter. Les historiens gardent là dessus le silence ; mais il n'est pas vraisemblable, qu'à la seule vue des lettres de Nogai, André eût abandonné, comme il le fit, le trône de Volodimer. La paix se fit entre les deux frères, & André reconnut tous les droits de son aîné.

1283. Mais un nouvel attentat, qui suivit de près la pacification, devoit bientôt ramener le trouble. Un Boïar d'André, nommé Semen Togliévitch, avoit eu, par ses conseils, beaucoup de part aux entreprises de son maître contre Dmitri. Celui-ci, en qui la paix n'avoit pas dissipé toute crainte, crut qu'il ne seroit jamais en sûreté tant que Semen verroit le jour. Il envoie à Kostroma deux de ses propres Boïars arrêter celui d'André, qui, retiré dans cette ville, y vivoit sans crainte & sans soupçon. Il ne fut pas difficile de le surprendre. On le soumit à d'affreuses turtures pour lui faire dévoiler les nouveaux projets de son prince : mais n'ayant rien à déclarer, parce que ces projets étoient imaginaires ; ou peut-être toujours fidèle, & préférant à la vie l'honneur & le devoir, il souffrit avec un

courage inébranlable la douleur & la mort. Le grand prince ſe déshonora par cette barbarie, qui ne lui procura aucun des avantages qu'il en attendoit, & qui lui devint funeſte dans la ſuite. 1283.

Il n'eſt pas certain qu'André penſât dès lors à enfreindre la paix: mais, aigri par cet outrage, il ſe promit d'en tirer vengeance, & s'occupa des moyens d'y parvenir. Cependant il ne put tenir ſes meſures aſſez ſecrettes pour qu'elles fuſſent impénétrables à ſon ennemi. Dmitri, qui, par la poſſeſſion de Volodimer, ſe trouvoit dans des circonſtances plus favorables, fut prêt le premier à prendre les armes, & André fut obligé 1285. d'acheter la paix par la ceſſion de Novgorod: ceſſion vaine en elle-même, puiſque les princes n'avoient ſur la république qu'une puiſſance ſubordonnée à la volonté des citoyens. Dmitri, qui ſentoit toute la foibleſſe du droit qu'il venoit d'acquérir, réſolut de le faire valoir par la force des armes. Les Novgorodiens, abandonnés par le prince qu'ils avoient choiſi, ne purent détourner les maux dont ils étoient menacés, que par une ſeconde élection de ce Dmitri qu'ils avoient abandonné, & ſi cruellement offenſé dans ſa diſgrace.

Mais André, qui n'avoit fait la paix que par néceſſité, obtint à la horde de nouveaux ſecours. Les Tatars qu'il ame-

na dans la Ruſſie ne penſèrent qu'à ſe
1285. charger de butin, & ſe diſperſèrent de tous côtés. Dmitri ſut tirer avantage de leur mauvaiſe conduite, tomba ſur eux, aidé des ſecours de Nogai, les diſſipa, & fit priſonnier un grand nombre des Boïars de ſon frère. Ainſi les diviſions des Tatars, qui auroient pu conduire les Ruſſes à la liberté, ne firent long-tems qu'augmenter leur foibleſſe, en les excitant eux-mêmes à la diviſion.

Pluſieurs années s'écoulèrent ſans amener en Ruſſie d'évènemens remarquables, & les deux frères, dont les diſſentions l'avoient ébranlée, ſembloient avoir oublié leur haine. Elle n'étoit cependant pas éteinte, & devoit ſe manifeſter encore par de nouveaux embrâſemens. Tokhtagou règnoit depuis peu ſur le Kaptchak. Six princes Ruſſes vont, avec
1293. André, le féliciter ſur ſon avènement au trône, & profitent de l'occaſion pour lui faire entendre leurs plaintes contre Dmitri. Le Khan héſite d'abord, il voudroit maintenir la paix; mais, ſe rendant enfin aux preſſantes ſollicitations des princes, il en voie en Ruſſie une armée conſidérable ſous le commandement de Dudène, ſon frère, avec ordre de placer André ſur le trône de Volodimer.

Auſſi tôt que Dmitri fut inſtruit de la marche des Tatars, il prit la fuite. Le trône reſtoit vacant; André pouvoit y

monter ſans obſtacle, & la guerre étoit finie. Mais les Tatars n'ayant eu pour but que le pillage, ne ceſſèrent point les hoſtilités, quoiqu'ils ne trouvaſſent pas d'ennemis. Ils faiſoient également éprouver leur fureur aux hommes & à leurs habitations. La ville de Volodimer, dont ils devoient mettre André en poſſeſſion, ne lui fut remiſe que dévaſtée; quatorze autres villes éprouvèrent le même ſort, & ce coupable & malheureux prince étoit témoin de tous les déſaſtres dont il étoit la cauſe, & de la deſtruction de ce qui devenoit ſon propre bien. 1293.

Cependant, l'infortuné Dmitri s'étoit retiré à Pleskof, & cette ville étoit compriſe dans le vaſte domaine de Novgorod. C'étoit pour les Tatars une raiſon d'attaquer la république: déjà ils étoient en marche; mais elle ſe racheta de ce malheur par de riches préſens, & les Tatars aimèrent mieux un profit certain que celui qu'il faudtoit acquérir par le ſort des armes. Au reſte, ils prenoient ſi peu de part aux intérêts d'André, qu'ils ne demandèrent pas même que la république refuſât un aſyle à ſon rival.

Il ſembloit que Dmitri dût être pour toujours éloigné du trône, & que l'inimitié des deux frères ſeroit éternelle. Cependant ce même Dmitri ſort de ſa retraite, rentre dans l'intérieur de la Ruſſie: 1294.

il rencontre ſon frère, eſt battu, dépouil-
1294. lé de ſon bagage, prend la fuite & ſe retire à Tver. De cet aſyle, il s'aviſe d'envoyer à ſon vainqueur un député, pour en obtenir une paix avantageuſe. Par quelle offre, par quel échange, par quel motif de crainte pouvoit-il ſe faire accorder une paix utile, lui foible, dépouillé, fugitif? Ce qui eſt peut-être plus ſingulier encore que ſes eſpérances, c'eſt qu'elles ne furent pas trompées. André, las de la guerre, las des ſecours & de l'amitié de Tatars, excité peut-être auſſi par des raiſons de probité, qui ont quelquefois le pouvoir de ſe faire ſentir aux princes, voyant enfin ſon frère plus caſſé par les infirmités que par la vieilleſſe, il lui rend par un traité de paix, & la principauté de Volodimer & tous les domaines qui en dépendent, & ſe retire dans ſon apanage de Gorodets.

André avoit eu raiſon d'eſpérer qu'il ne ſeroit pas long-tems privé des États dont il ſe dépouilloit, car Dmitri mourut fort peu de tems après, n'ayant pas eu la conſolation de mettre un intervalle entre ſes infortunes & la mort.

1294.

ANDRÉ III. ALEXANDROVITCH.

Le règne d'André, peu fécond en evènemens, permet de porter quelque tems nos regards ſur la Ruſſie méridionale. Nous avons vu Daniel Romanovitch, prince de Kief, s'unir à l'égliſe Romaine, & ſe faire couronner par les légats du Pape. Nous l'avons vu retourner depuis à l'égliſe Grecque, & s'attirer par ce changement, la prédication d'une croiſade qui n'eut apparemment aucun effet. Il règna juſquà ſa mort arrivée en 1266, unit à la principauté de Kief celle de Galitch, & le titre faſtueux de Roi de toute la Ruſſie. Il laiſſa deux fils, dont l'aîné, nommé Léon, lui ſuccéda. Ce prince étoit depuis peu de tems ſur le trône, lorſque Boleslas, roi de Pologne, vint ravager ſes États, après avoir gagné ſur lui une bataille. Il ſoutint l'année ſuivante une guerre encore plus funeſte contre le prince de Lithuanie, ce même Vochelg, ou Vaſſilek, fils de Mindogf, qui avoit laiſſé une ſeconde fois le cloître pour le trône, & ſe vit enlever toute la Volynie. Mais Léon ſut réparer par le crime les maux que lui avoit cauſés la guerre. Abuſant de la confiance magnanime de ſon vainqueur,

Drev. Let. &c.

il l'attira dans un monaſtère pour y con-
1294. férer de la paix, &, le faiſant ſaiſir par ſes Satellites, il lui coupa la tête de ſa propre main. Les contemporains de Léon eurent pour lui toute l'horreur que doit lui conſerver la poſtérité. Les princes ſur-tout, qui, trompés les premiers, l'avoient aidé à faire tomber Vaſſilek dans le piége, frémirent d'avoir été les complices involontaires d'un lâche aſſaſſinat. Tous les domeſtiques qu'il avoit cachés pour ſurprendre le prince furent mis en pièces, & leurs biens livrés au pillage : ainſi les vils inſtrumens du crime en portèrent la peine, tandis que le ſcélérat illuſtre voyoit ſa puiſſance affermie. Elle fut encore augmentée par la mort de ſon oncle, qui le rendit maître de la principauté de Galitch : il y bâtit une ville, que, de ſon nom, il appela Lvof, & qu'on appelle à préſent Léopolis ou Lemberg.

Cependant, quelques années après, Hermand, nouveau prince de Lithuanie, ayant mis ſon pays en ſûreté par une paix conclue avec la Pologne & avec les chevaliers de Livonie & de Pruſſe, entreprit de venger Vaſſilek, & attaqua le prince de Kief, mais on ignore les ſuccès, & même la durée de cette guerre.

Après la mort du Tatar Nogai, qui périt dans une bataille contre Tokhtagou,

Khan du Kaptchak, à qui il avoit procuré le trône, ſon fils Iſaka s'étendit & ſe fortifia de plus en plus. Kief touchoit aux limites de ſa domination, & conſervoit encore des reſtes précieux de ſon ancienne ſplendeur. C'étoit un appât qui y attiroit ſouvent les armes des Tatars. Cette ville étoit d'autant plus expoſée à leurs brigandages, qu'elle n'étoit point défendue par ſon prince. Toujours éloigné, toujours occupé de guerres avec la Pologne & la Lithuanie, il préféroit à l'ancien domaine de ſes ancêtres, ſon nouvel héritage de Galitch. Il s'intéreſſoit même ſi foiblement à la principauté de Kief, qu'il finit par l'abandonner: car, peu d'années après, on la voit gouverner par un certain Stanislas, qui ne paroît pas être de la famille de Léon, & qui eſt qualifié prince de Loutsk & de Kief. L'abandon auquel cette ſouveraineté étoit livrée, la conduiſit au dernier degré d'affoibliſſement. Le Métropolite Maxime, ne trouvant plus de ſûreté pour ſa perſonne dans une ville ſans ceſſe abandonnée aux violences des Tatars, & n'ayant pas la tranquillité néceſſaire pour gouverner ſon troupeau, ſe retira à Volodimer. Peu de tems après, les citoyens, déſeſpérés, ſe diſperſèrent; & l'ancienne Métropole de la Ruſſie, offerte au premier qui voudroit s'en ſaiſir, ceſſa bientôt même d'être une portion de l'É-

1294.

1299. Kniga Stepennaïa.

tat. Elle fut conquiſe en 1320 par Gué-
1299. dimin, qui s'étoit déjà rendu maître de toute la Volynie. Ce Guédimin, d'abord écuyer de Viténetz, grand duc de Lithuanie, & favori de ce prince, dont enſuite il épouſa la veuve, s'étoit ainſi élevé par degrés juſqu'au trône de ſon maître.

La Ruſſie méridionale va reſter longtems étrangère pour nous, & notre attention demeurera fixée ſur le Nord. Les environs de Novgorod devenoient de plus en plus expoſés aux incurſions des Suédois. Pendant la minorité de Birguer, ils avoient bâti Vybourg pour s'oppoſer aux Ruſſes. Dès que ce prince commença à gouverner par lui-même, il fit demander au pape des hommes habiles dans l'art de conſtruire & de fortifier des villes. Il ne les eut pas plutôt reçus, qu'il envoya une nombreuſe armée ravager la Karélie & le domaine de Novgorod. Et, pour empêcher les Ruſſes d'entrer dans la mer Baltique, en deſcendant la
1300. Néva, il fit bâtir, aſſez près de l'embouchure de cette rivière, à l'endroit où ſes eaux reçoivent celles de l'Okhta, une ville qui ſe nomma d'abord Lands-Kroon, & qui depuis fut nommée Nienchantz. On en voit encore des veſtiges au deſſus de Petersbourg. Les Novgorodiens voulurent s'oppoſer à ces travaux, mais ils furent entièrement défaits.

Les Suédois ne se furent pas plutôt retirés, que les habitans de Novgorod 1300.
s'occupèrent du projet de détruire une ville qui leur interceptoit la sortie de la Néva. Ils implorèrent même, pour cette importante entreprise, le secours d'André, qui vint les trouver avec les troupes de Volodimer & de Souzdal. Il sembloit que jamais on ne pourroit réunir trop de forces. Contre qui cependant faisoit-on ces préparatifs redoutables? Contre vingt infortunés, seuls restes de trois cents hommes que les Suédois 1301.
avoient laissés à Lands-Kroon, où ils avoient péri, victimes de l'humidité du terrein. La ville fut prise aisément & livrée aux flammes.

Une tentative malheureuse que fit André contre les intérêts de son frère Daniel, prince de Moskou, qu'il vouloit priver de Péreslavle, parut lui devoir attirer une guerre cruelle de la part des autres princes, effrayés de son ambition. Il alla mendier des secours à la Horde; mais, heureusement pour la Russie, qui alloit être replongée dans tous les maux qui accompagnent les dissentions civiles, il mourut en retournant à la capitale. 1304.
Prince ambitieux & sans foi, pour qui les traités n'étoient que des moyens de gagner du tems; & les sermens, qu'un voile perfide dont il couvroit ses desseins. Souvent malheureux, sans être jamais

corrigé, il ne connut point le repos, & 1304. en priva sa patrie.

Son frére Daniel (*), prince de Mos- 1303. kou, étoit mort quelque tems avant lui. Parmi les dissentions des autres princes, il gouverna presque toujours en paix. Il agrandit, il embellit Moskou; il ajouta à cette principauté celle de Pereslavle, qui lui fut laissée par le testament du dernier prince, & que son frère André voulut lui ravir. Enfin, il prépara sa résidence à devenir bientôt la capitale de l'État. Son histoire est courte, car il ne contribua point aux malheurs de son pays.

Lomonossof. Kniga Stepennaïa.

MIKHAILO II, IAROSLAVITCH.

Drev. Let Kn. Stcherb. 1304. Il se trouva plusieurs prétendans au trône vacant par la mort d'André. Il ne laissoit pas de frère qui pût recueillir sa succession. Le prince de Tver, Dmitri, fils d'Iaroslaf, & cousin germain du dernier prince, la reclama. Ses prétentions furent contestées par le prince Georges, fils de Daniel, qui, parce que son père auroit eu l'héritage d'André, s'il lui eût

(*) Puisqu'il ne gouverna jamais Volodimer, qui étoit encore le siége de la domination, c'est à tort que plusieurs historiens l'ont compris dans la suite des Grands Princes de Russie.

ſurvécu, prétendoit réunir en ſa perſonne les mêmes droits. Mikhaïl en avoit un, le plus ſacré de tous; le vœu de la nation. C'étoit auprès de lui que s'étoient retirés les Boïars d'André après la mort de leur prince ; c'étoit lui que le peuple appeloit au trône. Les deux prétendans convinrent de s'en remettre à la déciſion du Khan des Tatars, & partirent pour la horde. Mais pendant qu'ils alloient faire juger leurs droits, Georges chargea ſon frère Boris de s'emparer par ſurpriſe de l'héritage conteſté. Les Boïars de Mikhaïl, informés à tems de cette perfidie, arrêtèrent Boris en chemin & le retinrent priſonnier. Enfin, aprrs huit mois d'attente, la Ruſſie apprit quel devoit être ſon ſouverain. Mikhaïl revint avec les lettres du Khan, qui confirmoient ſes droits, & avec des troupes capables de les faire valoir. Sans doute les Tatars donnoient ſouvent ces diplômes à ceux qui les payoient plus cher, comme font encore les Mogols dominateurs de l'Indoſtan.

1304.

1305.

Ce fut avec joie que Mikhaïl vit, bientôt après, les deux frères du prince Georges, ſon rival, venir lui demander retraite. Ils fuyoient l'humeur féroce & cruelle de ce barbare, qui venoit de tremper ſes mains dans le ſang du prince de Rézan, que ſon père avoit fait priſonnier.

Les Novgorodiens avoient d'abord re-
1305. fusé de se soumettre à Mikhaïl : mais ils
1306. le reconnurent enfin en 1306. Délivrés alors de toute crainte du côté de la Russie, ils entreprirent une expédition contre
1311. les chevaliers Livoniens. Elle fut semblable à celles que firent autrefois chez nous les Normands. Ils s'embarquèrent en grand nombre, côtoyèrent les rivages de la mer Baltique, remontèrent les fleuves, firent souvent de descentes & ravagèrent tous les pays qu'ils purent parcourir sans trop s'écarter de leurs barques. Ils prirent même des villes : non qu'ils fussent animés du desir des conquêtes ; ils ne vouloient que les piller, & les livroient ensuite aux flammes. Ils firent des prisonniers ; mais ils commirent encore bien plus de massacres. Des députés vinrent leur demander la paix, & ils la refusèrent, parce qu'il leur restoit encore des brigandages à exercer sans craindre de résistance : mais quand ils apprirent qu'une armée s'avançoit contre eux, il se rembarquèrent sans l'attendre. Ils étoient venus pour faire du mal à leurs ennemis, pour s'enrichir & non pour combattre.

1313. Tokhtagou, Khan du Kaptchak, mourut en 1313, après avoir possédé six ans avec gloire & avec l'amour des peuples, un trône acquis par un crime. Son suc-
Abulgasi. cesseur fut Usbek, son fils, âgé de treize

ans, & qui déjà, par ſes talens, étoit digne de règner. Il fit recevoir la loi de Mahomet dans toute l'étendue de ſa domination, & gagna tellement le cœur de ſes ſujets, que, pour éterniſer la mémoire d'un prince ſi cher, ils prirent eux-mêmes ſon nom : telle eſt l'origine des Usbeks qui habitent à préſent la Grande Boukharie & le Kharaſm. L'uſage de prendre le nom d'un ſouverain qu'elles ont révéré, eſt très ancien chez les nations, que nous appelons Tatares. 1313.

Le grand prince ſe rendit, ſuivant l'uſage, à la horde, pour féliciter le nouveau Khan : mais ce qui n'étoit pas d'uſage, c'eſt qu'il fut accompagné du Métropolite. Telle étoit la puiſſance de ce chef de l'égliſe Ruſſe, que le maître du Kaptchak crut enfin devoir en exiger des marques de ſoumiſſion, comme des ſouverains eux-mêmes. Le jeune Usbek, encore mal affermi ſur le trône, combla de careſſes le prince & le prélat. Ce dernier, qui ſe nommoit Pierre, reçut du Khan des lettres qui lui confirmoient tous les priviléges attachés à ſa charge. Elles ont été conſervées, & ſont un monument de la puiſſance & des richeſſes de ces prélats. Usbek défend, ſous peine de mort, à qui que ce ſoit de s'immiſcer dans les fonctions du Métropolite : car, dit-il, ces choſes concernent la divinité. Il entre dans les plus grands détails, or-

Drevniaia. Vivliophika.

donnant de respecter le prélat, ses églises,
1313. les villes qui sont sous sa dépendance, ses domaines, ses villages, ses chasses, ses terres, ses bois, ses maisons de campagne, ses vergers, ses moulins, ses chevaux, ses troupeaux. „ Que le Mé-
„ tropolite, ajoute Usbek, passe en paix
„ & sans aucun trouble le tems de
„ cette courte vie, & que d'un cœur droit
„ & d'une volonté sincère, il prie Dieu
„ pour nous, nos femmes, nos enfans
„ & notre famille ". Ainsi le Mahométan Usbek pensoit que les prières mêmes des chrétiens pouvoient être agréables à Dieu; aussi exempte-t-il le chef de l'église & son clergé de tout tribut, de toute douane, de toute contribution pour la guerre; „ car, dit-il, le clergé
„ prie pour nous, il nous protége, il
„ donne la force à nos armées ". Les lettres du Khan commencent par ces mots: „ Par la puissance, la majesté &
„ la grande clémence du Dieu très-haut
„ immortel ". Tous les Khans des Tatars accordèrent de semblables diplômes au chef de l'église Russe: on en a conservé un grand nombre, qui ne diffèrent entr'eux que par les expressions.

Cette nation avoit déja témoigné depuis long-tems sa tolérance aux chrétiens. Dès l'année 1261, il y avoit à Sarai, capitale du Kaptchak, un évêque chrétien, nommé Mitropane, qui avoit

avoit été ſacré par le Métropolite de Kief. Son troupeau étoit compoſé des Ruſſes que le commerce attiroit chez les Tatars. Le cinquième évêque de Sarai jouiſſoit d'une grande faveur auprès d'Usbek, qui le combloit de bontés, & ne refuſoit jamais les graces que lui demandoit le prélat. 1313.

Pendant que le grand prince jouiſſoit de l'accueil qu'il recevoit à la horde, Novgorod éprouvoit tous les maux de la famine. Le peuple qui ſouffre accuſe toujours le gouvernement : les citoyens ſe révoltent contre l'adminiſtration actuelle ; ils éliſent le prince Moskou, le dur & perfide Georges. Mikhaïl apprend en même tems la révolte des Novgorodiens & l'élection de ſon rival. Il porte ſes plaintes à Usbek, qui fait ordonner à l'uſurpateur de ſe rendre à la horde. Cet acte de juſtice de la part du Khan, fut la première cauſe de la perte Mikhaïl. Il reçut, il eſt vrai, des troupes Tatares, & elles forcèrent les habitans de Novgorod à demander une paix qui fut pluſieurs fois enfreinte & renouvelée. Mais ſon ennemi, le prince de Moskou, ayant paſſé deux ans auprès d'Usbek, lui devint ſi agréable, qu'il obtint la ſœur de ce Khan en mariage. Elle reçut auparavant le baptême, & prit le nom d'Agathe; tant le ſouverain du Kaptchak, malgré ſon zèle pour la loi de Mahomet, Drev. Let. Ku. Stcherb.

avoit peu d'éloignement pour le Chriſtia-
1313. niſme. Le ſouverain de Moskou n'eſt pas le premier prince Ruſſe qui ait épouſé une femme Tatare. Dès 1288, Fédor, prince de Smolensk, avoit épouſé la fille de Nogai; &, bientôt après, cet exemple fut ſuivi par Mikhaïl, petit-fils d'Alexandre Novski, qui ſe maria à la horde.

Devenu beau-frère du Khan, Georges en obtint facilement le titre de grand
1317. prince. Il revint avec deux officiers Tatars, chargés de le faire reconnoître en cette qualité. Mais Mikhaïl, peu diſpoſé à ſe dépouiller du rang ſuprême ſur des lettres du chef de la horde, vint à la rencontre de ſon rival avec toutes les forces de Volodimer, de Tver, de Souzdal & de ſes autres États. Le beau frère d'Usbek vit bien que le moment de faire valoir ſon titre n'étoit pas arrivé. Trop habile pour ne ſavoir pas ſe plier aux circonſtances, & ſûr que le tems lui en fourniroit de plus heureuſes, il affecta une modération qu'il étoit loin de connoître, envoya des députés au prince de Volodimer, & fit avec lui la paix, s'engageant à renoncer à la grande principauté.

Bientôt les conjonctures lui devinrent plus favorables: quelques princes ſe brouillèrent avec Mikhaïl, & en entraînèrent encore d'autres dans leur parti.

C'étoit le moment que Georges attendoit, & peut être l'avoit-il préparé par ſes intrigues. Déjà il avoit gagné les Novgorodiens, peu fidèles à leurs traités. Il raſſemble ſes troupes, ſe joint aux ennemis de Mikhaïl, eſt ſecondé par une armée de Tatars, ravage la principauté de Tver, & aſſiége cette ville, où le grand Prince faiſoit ſa réſidence ordinaire. Mais, malgré les forces qu'il a réunies, il eſt obligé de lever le ſiége. Pourſuivi par ſon rival, atteint & vaincu, il perd la plus grnde partie de ſes troupes, & voit tomber ſa femme dans les mains du vainqueur. 1317. Knig. Stepen.

Les Tatars ſe retirent en bon ordre dans leur camp, & s'y retranchent derrière leurs chariots, ſuivant l'uſage de leur nation. Leur général, nommé Kavgadi, capitule & obtient une entrevue avec le grand Prince, qui lui rend les plus grands honneurs, & lui fait même les careſſes de l'amitié, tant il vouloit ménager ce peuple terrible: mais le fier Tatar ne peut pardonner à ſon vainqueur.

La victoire de Mikhaïl devoit être la ſource de ſes malheurs, & lui attirer un opprobre, peu mérité ſans doute, & dont la poſtérité doit le venger. L'épouſe de Georges, la ſœur d'Usbek, avoit été conduite à Tver: elle y mourut peu de jours après. Georges ne man-

qua pas de répandre qu'elle avoit été
1317. empoiſonnée ; & cette accuſation, probablement calomnieuſe, a été répétée par les auteurs de pluſieurs chroniques, & adoptée même par Lomonoſſof, qui, après avoir mis ſi peu de critique dans ce qu'il avoit commencé de ſa grande hiſtoire, n'en a pas employé d'avantage dans ſon abrégé hiſtorique.

Eſt il vraiſemblable que Mikhaïl, qui craignoit les Tatars, qui cherchoit à ſe les rendre favorables, qui venoit de rechercher l'amitié d'un général de cette nation pour s'en faire un appui, ait empoiſonné la ſœur du chef des Tatars? Que gagnoit-il à la mort de cette princeſſe? ou plutôt que n'avoit-il pas à craindre de la vengeance de ſon frère? Ne devoit-il pas ſentir qu'un tel attentat lui attireroit un ennemi, contre lequel il n'avoit pas la force de ſe défendre? Au milieu même des horreurs de la guerre, il avoit toujours montré ſon penchant pour la paix, & l'on veut que, par un crime inutile, il ſe ſoit expoſé à une guerre interminable !

Georges, après ſa défaite, s'étoit retiré à Novgorod. Les habitans, qui craignoient que Mikhaïl ne ſe vengeât de leur ſeconde révolte, avoient leur intérêt à reparer le malheur du prince de Moskou, & s'empreſſèrent à lui fournir une armée. Il ſe porta encore du côté de Tver &

rencontra Mikhaïl près les bords du Volga. Les deux ennemis marquèrent un égal éloignement pour une action décisive : ils se firent plusieurs messages, & conclurent enfin la paix, à condition de faire juger à la horde tous leurs différends. Cet accord me semble fournir une nouvelle preuve de l'innocence du grand prince. Auroit-il osé s'en remettre au jugement d'Usbek; n'eût-il pas craint de s'approcher de la horde; son imagination ne lui auroit-elle pas représenté sans cesse le supplice affreux qui l'y attendoit, si sa conscience lui eût dit qu'un sang précieux y crioit vengeance contre lui ? 1317.

Loin d'éprouver de semblables craintes, Mikhaïl ne pensa qu'à témoigner au Khan sa confiance & sa soumission, & lui envoya son fils Constantin, âgé seulement de quatorze ans.

Mais Georges se rend lui-même à la horde, accompagné des députés de Novgorod qui lui étoient dévoués. Il savoit que sa cause seroit vivement soutenue par le général Tatar, Kavgadi; il sut persuader au Khan que Mikhaïl refusoit de se soumettre aux Tatars; qu'il avoit eu l'infidélité de s'attribuer une partie des tributs qu'il avoit recueillis pour eux; que, par cette voie inique, il avoit amassé des trésors immenses, avec lesquels il vouloit fuir en Allemagne. Séduit par ces

Drevnei Letop. Kniga Stepennaia. Ku. Stcherb.

calomnies, Usbek fit arrêter le fils du
1317. grand prince, & ordonna qu'on le fît mourir de faim. Mais cette victime étoit inutile aux deſſeins de Georges, qui vouloit ſatisfaire à la fois & ſa haine & ſon ambition. Il fit remarquer au ſouverain Tatar que Mikhaïl, averti par cet acte de ſévérité du ſort qui le menaçoit, ne ſe rendroit point à la horde & chercheroit un aſyle chez les étrangers. Cet avis fit rendre la liberté au jeune prince. Usbek envoya un député au grand prince pour hâter ſon départ, & fit lever une armée deſtinée à marcher contre lui, s'il oſoit déſobéir.

Cependant Mikhaïl, ignorant les intrigues qu'on tramoit contre lui, faiſoit avec ſécurité les préparatifs de ſon voyage. Déjà même il étoit ſorti de Tver & étoit arrivé à Volodimer. Ce fut en cette ville qu'il rencontra l'ambaſſadeur du Tatar. Il gagna l'amitié de ce miniſtre, qui, perſuadé de l'innocence du prince, lui fit part des calomnies qu'on avoit répandues contre lui, & des meſures qu'on avoit priſes pour s'aſſurer, par la force, de ſon obéiſſance. Tous ceux qui étoient attachés à Mikhaïl frémirent du danger qui le menacoit: tous le ſupplioient, les larmes aux yeux, de ne point aller porter ſa tête à des juges prévenus. Ses fils ſe diſputoient l'honneur d'aller à la horde, pour y ſervir de ga-

rans de la ſoumiſſion de leur père, & mourir à ſa place, ſi la haine de ſes en- 1317.
nemis exigeoit un ſacrifice ſanglant. Mais Mikhaïl, ſentant qu'une prompte obéiſſance pouvoit ſeule fléchir le Khan, réſiſta aux prières & aux larmes de ſes enfans & de ſes amis; &, ayant fait un teſtament pour aſſurer à ces derniers les apanages qu'il leur deſtinoit, il partit. Son fils Conſtantin vint au devant de lui à l'embouchure du Don, & il trouva, en même tems, des officiers Tatars deſtinés à l'accompagner, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour empêcher qu'il ne fût prévenu ſur le ſort qui l'attendoit.

Il ſe paſſa ſix ſemaines, ſans que rien pût confirmer à Mikhaïl les craintes qu'on lui avoit inſpirées. Il employa ce tems à mériter par des préſens la bienveillance des chefs Tatars, des femmes d'Usbek, & d'Usbek lui-même. Mais l'effet de ces préſens étoit peut-être détruit par des préſens encore plus conſidérables de la part de Georges; au moins la qualité de beau-frère du Khan, & les liaiſons qu'il avoit contractées à la horde pendant un long ſéjour, l'aſſuroient du parti le plus nombreux, & il avoit ſoin de renouveler ſans ceſſe ſes calomnies. Enfin l'impreſſion contre le grand prince devint ſi forte, qu'Usbek ordonna de l'appeler en juſtice. Kavgadi, ſon enne-

mi & le plus acharné de ſes accuſateurs,
1317. fut du nombre des juges. Toutes les raiſons que Mikhaïl apportoit pour ſa juſtification, étoient rejetées avec colère; on recevoit avec complaiſance toutes les acculations de Georges. Les juges enfin déclarèrent au Khan que le Grand Prince étoit digne de mort. Usbek aimoit la juſtice; il craignoit de prononcer trop légèrement un arrêt ſévère, & volut que l'affaire fût examinée de nouveau. Mais Kavgadi, par ſes intrigues, ſut rendre inutile l'équité de ſon maître. A force de ſe parer du zèle le plus ſincère, il parvint à ſe faire nommer chef de la commiſſion qui devoit revoir ce grand procès. Comme Mikhaïl avoit déjà ſubi un jugement & avoit été déclaré coupable, il parut enchaîné devant ſes juges. On préſenta une ſeconde fois les accuſations de Georges. L'accuſé répondit ſur tous les chefs, & réfuta victorieuſement ſon adverſaire. Mais Kavgadi, d'autant plus irrité contre Mikhaïl, que ce malheureux prince avoit mieux établi ſon innocence, ſe leva avec fureur, & lui dit qu'il étoit indigne de toute indulgence & qu'il méritoit la mort. Enfin, dans le rapport qu'il fit de cette cauſe à ſon maître, il eut ſoin de la préſenter ſous la face la plus favorable à ſes vues iniques & ſanguinaires. Usbek, ſéduit, confirma la condamna-

tion que ſes grands avoient prononcée.

L'exécution du jugement fut encore long-tems différée, & l'infortuné Mikhaïl goûta lentement toute l'amertume de la mort. Les bras chargés de lourdes chaînes, le cou paſſé dans une forte planche, ajoutée pour en faire un inſtrument de ſupplice & d'ignominie, il fut traîné à la ſuite du Khan dans une chaſſe ſur les bords du Terek. Dans ces ſortes de marches, toute la horde ſuivoit le ſouverain. 1317.

Déjà depuis vingt-cinq jours le Grand Prince avoit été jugé, lorſque le féroce Kavgadi ſe le fit amener dans un marché, rempli d'une foule de Tatars & d'étrangers, & l'expoſa aux regards curieux du peuple comme un vil ſcélérat qu'on dévoue à l'opprobre du public. Ce fût là qu'on lui prononça la confirmation de ſon arrêt. Enſuite, ſelon l'uſage des Tatars, on lui détacha ſes fers, on lui fit prendre un bain, on le para d'une robe d'étoffe d'or, on lui ſervit un repas ſomptueux, & tous les fruits qui, dans ces climats heureux, ſont les délices de la table. Le grand prince fut obligé de ſe prêter aux mains qui le paroient; mais il ne voulut goûter aucun des mets qui lui furent ſervis. On lui permit alors la conſolation de voir ſon fils, ſes domeſtiques, & de s'entretenir avec des eccléſiaſtiques qu'il avoit amenés. Ce-

pendant il étoit toujours gardé avec ſoin,
1317. & les nuits il avoit les mains paſſées dans une machine de bois qui ne leur permettoit aucun mouvement.

Pendant qu'il employoit à conſoler ſon fils, & à lui donner des conſeils vertueux, le peu de tems qui lui reſtoit à vivre, un jeune homme, pâle & tremblant, lui vint annoncer, d'une voix entrecoupée par les ſanglots, que Georges & Kavgadi s'avançoient : c'étoit lui dire aſſez qu'il touchoit à ſa dernière heure.

Georges, & le Tatar qui lui étoit vendu, s'arrêtèrent dans le marché, & le dernier donna ordre aux bourreaux d'aller exécuter l'arrêt porté contre le grand Prince. Ils commencèrent, ſuivant l'uſage de leur pays, où l'on n'infligeoit que des ſupplices douloureux, à le ſoumettre à de cruels tourmens; &, après l'avoir long-tems frappé, ils le pendirent à un mur par la chaîne qu'il avoit au cou. Mais le mur étoit vieux, il s'écroula, & le prince eut encore la force de ſe relever. Alors les bourreaux le prirent par la chaîne, le traînèrent long-tems ſur la terre, continuant de le frapper juſqu'à ce qu'un certain Romanets, qui appartenoit au prince Georges, lui plongea un coûteau dans le flanc, & termina ſes tourmens & ſa vie. On pilla toutes ſes richeſſes, on dépouilla indiſtinctement tous les gens de ſa ſuite,

Ruſſes & Tatars, & ils furent battus, comme s'ils euſſent été complices du crime dont on accuſoit leur maître. 1317.

Dès qu'on eut annoncé à Georges & à Kavgadi la mort du Prince, ils s'avancèrent pour contempler leur victime. Mais le Tatar, ſenſible enfin à la pitié, lorſqu'elle devenoit inutile, ſe tourna avec indignation du côté de Georges, &, jetant ſur lui un regard où ſe peignoient l'horreur & le mépris, " peux-tu bien, „ lui dit-il, voir d'un œil ſec le corps „ dépouillé de ton frère, étendu ſur la „ terre, & nageant dans ſon ſang" ? Le féroce Georges, plus ſenſible à ce reproche, qu'aux cris de ſa conſcience & de la nature, fit jeter un manteau ſur le corps de Mikhaïl, & demanda la permiſſion de le faire tranſporter en Ruſſie, pour lui rendre les honneurs de la ſépulture.

Ainſi périt, à l'âge de quarante-ſix ans, Mikhaïl, prince doux, pacifique, d'un caractère conciliant, qu'on trouvera digne d'un meilleur ſort, ſi l'on décharge ſa mémoire du ſoupçon d'un crime peu vraiſemblable.

1320.

IOURY ou GEORGES, III. DANILOVITCH.

Drev. Letop. Kn. Stcherb.

Pour prix de ſes intrigues criminelles, Georges ſe vit poſſeſſeur du premier trône de la Ruſſie. Il ramena avec lui & retint ſous une bonne garde le jeune Conſtantin, fils du malheureux Mikhaïl. Long-tems après la mort de ce dernier prince, ſon épouſe & ſes enfans n'étoient pas encore inſtruits de ſa fin. Ils commencèrent à en avoir quelque ſoupçon, en apprenant le retour de Georges: préférant la plus triſte certitude au doute cruel qui les agitoit, ils envoyèrent l'évêque de Tver s'inſtruire à Moskou de la vérité. Alexandre, le ſecond des fils de Mikhaïl, obtint avec peine que le corps de ſon père lui fût rendu, & il donna en échange celui d'Agathe, cette épouſe de Georges, dont la mort avoit été le prétexte de tant de cruautés. Trop foible pour ſe venger, le jeune Alexandre fut obligé de conclure la paix avec l'accuſateur, le meurtrier de ſon père.

Cependant, Georges abandonnoit l'État à la cupidité & aux caprices de ſes protecteurs, & les Tatars épuiſoient la Ruſſie, par des envois toujours plus fréquens d'officiers chargés de lever des tri-

buts. On vit même arriver à Kachin, un Juif, qui avoit acheté le droit de 1320.
ſucer le ſang des malheureux. C'étoit encore trop peu que les extorſions auxquelles cette ville étoit ſoumiſe, elle appartenoit à Dmitri, fils de Mikhaïl, & c'en étoit aſſez pour attirer contr'elle les armes de Georges. Mais Dmitri, qui ſe tenoit ſur ſes gardes, vint à ſa rencontre; & le grand prince, qui avoit moins le deſſein de combattre, que d'accabler un ennemi ſans défenſe, lui accorda facilement la paix.

C'eſt une ſorte de malignité que de garder le ſilence ſur les bonnes actions même des méchans : c'eſt un outrage qu'on fait à l'humanité, dont on exagère la dépravation. En déteſtant le crime du nouveau ſouverain de Volodimer, il ne faut pas diſſimuler le bien qu'il a fait à ſon pays. Il battit, il repouſſa les Suédois 1321.
qui étoient entrés dans le domaine de Novgorod, diſſipa une nouvelle armée que le Roi Magnus avoit envoyée contre lui; &, de la Carélie ravagée par ſes armes, pénétrant juſques dans la Finlande, il forma le ſiége de Vybourg. Il fut contraint de le lever; mais les victoires qu'il avoit remportées aſſurèrent pour quelque tems la tranquillité de la Ruſſie du côté de la Suède.

Cependant cet avantage paſſager étoit peu capable de le ſatisfaire. Il vouloit

prévenir même les entrepriſes éloignées
1321. des Suédois, metre une forte barrière entr'eux & la Ruſſie. C'étoit en même tems donner des entraves aux chevaliers Porte-glaives, qui, remontant la Neva, pénétroient par le lac juſqu'au Volkhof, & entroient dans les terres de la république. Georges avoit remarqué à l'embouchure du Ladoga, une isle nommée Orekhof, qui en commandoit l'entrée. Il y fit bâtir une ville, nommée d'abord Orekhovetz, enſuite Notebourg, & connue à préſent ſous le nom de Schluſſelbourg.
1323. Elle n'étoit pas encore entièrement conſtruite, que le Roi de Suède y envoya des miniſtres pour y traiter de la paix. Elle y fut conclue, & la partie méridionale de la Carélie fut cédée à Novgorod. Le grand prince, dont le courage en impoſoit à l'occident, ne prévoyoit pas que ſa gloire alloit cauſer ſa ruine.

Dmitri, fils de Mikhaïl, en concluant avec lui la paix, lui avoit remis le tribut qu'il devoit aux Tatars. Il apprit que Georges s'étoit réſervé cette ſomme : inquiet ſur les ſuites de cette infidélité, qui pouvoit attirer ſur lui la vengeance d'Usbek, le jeune prince entreprit le
Kn. Stcherb. voyage de la horde pour s'y juſtifier, & accuſer l'injuſte dépoſitaire. Mais ce ne fut pas vraiſemblablement ſur cet article d'intérêt qu'il appuya le plus. Les Tatars devoient craindre que les Ruſſes ne

devinſſent trop puiſſans du côté de l'Eu-
rope, & Dmitri ne manqua pas ſans dou- 1323.
te de raconter & d'exagérer les exploits de ſon ennemi. Quand il crut avoir fait entrer le ſoupçon dans l'ame d'Usbek, il haſarda de demander pour lui-même la principauté de Volodimer, & n'eut pas de peine à l'obtenir.

Georges apprit ce qui s'étoit paſſé à la horde, & ſe hâta de s'y rendre pour traverſer les meſures de Dmitri. Mais, pendant qu'il voyageoit ſans défiance Alexandre, frère du nouveau grand Prince, le ſurprit ſur la route, lui enleva ſon bagage, & le força de fuir à Pleskof. Il ne put ſe rendre à la horde que l'année ſuivante.

DMITRI II, MIKHAÏLOVITCH.

Le prince Dmitri, ayant reçu les let- Drev.
tres du Khan, hâta ſon retour en Ruſ- Let.
ſie; il y fut accompagné par un envoyé Stcherb.
Tatar, & par une armée capable de le mettre en poſſeſſion de ſa nouvelle ſouveraineté. Les villes ne firent aucune réſiſtance aux ordres du Khan, & reconnurent le nouveau ſouverain. Novgorod ſeule reſtoit attachée à ſon rival.

Dmitri ne put apprendre ſans une vive inquiétude, que Georges étoit enfin 1324.

parti pour la horde. Il craignoit tout de
1324. cet eſprit exercé dans l'art des intrigues, & crut que ſa ſureté exigeoit qu'il ſe rendît lui-même auprès d'Usbek. Le bon accueil qu'il en reçut à ſon arrivée le conduiſit à ſa perte. Aſſuré de la bienveillance du prince Tatar, il ſe crut tout permis; &, conduit également par l'ambition & par la haine, il ne craignit point de venger lui-même ſon père, en répandant le ſang de ſon ennemi. Georges ſans doute avoit mérité la mort; mais il auroit dû périr comme un criminel qu'on punit, & non comme un rival qu'on aſſaſſine.

Usbek, qui paroiſſoit aimer Dmitri, ne put ſe refuſer à de juſtes ſentimens d'indignation, quand il apprit qu'au milieu de ſa Cour, ce prince s'étoit rendu coupable d'un aſſaſſinat. Dmitri reçut dès lors un ordre de ne pas s'éloigner. Les princes Ruſſes, loin de lui ſervir d'appuis, cabaloient pour le faire condamner, dans l'eſpoir d'arracher quelques portions de ſon héritage. En même tems le frère de Georges vint à la fois demander vengeance, & ſolliciter le trône de Volodimer. Usbek différa deux ans entiers la punition du coupable; il avoit ſans doute deſſein de pardonner. Mais enfin, vaincu par les preſſantes ſollicitations des princes, &, peut-être, ſévère par foibleſſe, il donna l'ordre du ſupplice. Dmi-

tri n'avoit que vingt-ſept ans à ſa mort: on ne peut ſe faire une idée favorable d'un jeune prince de vingt-cinq ans, qui commet de ſang froid un aſſaſſinat. 1324.

ALEXANDRE II, MIKHAILOVITCH.

Le crime dont Usbek avoit cru Mikhaïl coupable, & celui dont il venoit de punir Dmitri, lui inſpiroient de l'éloignement pour cette famille. Cependant, comme Alexandre n'avoit pas rougi de rechercher depuis long-tems l'amitié des Tatars, il obtint la ſucceſſion de ſon frère, qu'il avoit vivement ſollicitée. Il revint en Ruſſie avec des lettres du Khan, qui confirmoient ſes droits à la principauté de Volodimer, & il y joignit celle de Novgorod : mais, à l'exemple de ſon père, il fit toujours à Tver ſa principale réſidence. Drev. Let. Kn. Stcherb.

A peine avoit-il pris poſſeſſion du trône, que, s'il en faut croire les chroniques, il penſa le perdre avec la vie, par le plus horrible complot. Un prince, nommé Stchelkan, de la famille du Khan, fut envoyé à Tver en qualité d'ambaſſadeur; il avoit une ſuite conſidérable. Alexandre lui rendit les plus grands honneurs, & le logea dans le palais de ſon père. Mais, bientôt après, 1327.

il découvrit qu'au premier jour de fête,
1327. apparemment pendant le ſervice divin, les Tatars le devoient aſſaſſiner, lui, les princes & les grands; faire main baſſe ſur tous les citoyens qui voudroient ſe défendre ou qui paroîtroient redoutables, & placer Stchelkan ſur le trône: le deſſein des Tatars étoit, dit-on, d'effrayer toutes les autres principautés de la Ruſſie, par le cruel traitement qu'ils feroient éprouver à celle de Tver, de les diſtribuer à différens princes de leur nation, & de ſoumettre les Ruſſes à un joug éternel.

Qui pouvoit porter Usbek à un tel attentat? Le fanatiſme. Dévoré du zèle le plus ardent pour la loi de Mahomet, il vouloit la faire règner dans toute la Ruſſie. C'eſt au moins ce que diſent les hiſtoriens Ruſſes. Mais leur conjecture n'eſt-elle pas ſujette à quelques difficul-
Abulgaſi. tés? Il eſt vrai qu'Usbek avoit forcé tous les Tatars & toutes les nations idolâtres qu'il tenoit ſous ſa puiſſance, à recevoir le Mahométiſme, & l'on ne peut douter de ſon horreur pour l'idolâtrie. Mais les careſſes qu'il avoit faites au métropolite de Ruſſie, les honneurs & les priviléges qu'il lui avoit confirmés, l'amitié qu'il avoit conçue pour l'évêque de Sarai, ſemblent prouver qu'il n'avoit aucune haine pour la religion chrétienne, ou que plutôt il aimoit les chrétiens comme adora-

teurs d'un ſeul Dieu. Cependant les hommes ne ſont pas ſemblables à eux-mêmes dans tous les tems de leur vie. Usbek, très-jeune & encore mal affermi ſur le trône, peut avoir chéri ou ménagé les Chrétiens. Plus âgé & plus ſûr de ſa puiſſance, il s'eſt livré, peut-être, aux conſeils fanatiques de ſes prêtres Mahométans, & n'a plus voulu permettre aux autres hommes de ne pas penſer comme lui. 1327.

Peut-être auſſi ne ſuivit-il que les vues politiques. Ennuyé des intrigues des princes Ruſſes, indigné de leurs crimes, il voulut ſoumettre leurs États à des princes de ſa nation & de ſon ſang.

Mais alors il falloit que les mêmes coups fuſſent frappés à la fois ſur tous les princes, dans toute l'étendue de la Ruſſie. En ne frappant que les princes de Tver, il ſe ſouilloit d'un crime inutile, & n'en ſeroit pas moins obligé d'employer la force des armes contre les autres. Il faut donc penſer que ſon projet avoit moins d'étendue qu'on ne lui en ſuppoſe, & que c'étoient en effet les ſeuls princes de Tver, reſtes d'un ſang criminel, que pourſuivoit ſa haine. Il connoiſſoit trop le peu d'union des deux princes Ruſſes, pour rien redouter de leur vengeance.

Mais Alexandre avoit vu ſon père & ſon frère mis à mort à la horde. Malgré la ſoumiſſion qu'il avoit montrée aux

Tatars, malgré la baſſeſſe avec laquelle
1327. il avoit recherché leur faveur, il devoit les haïr. Altéré de vengeance, il les accuſa peut-être d'un complot imaginaire. Alors il faudroit penſer que la haine le rendoit incapable de la prudence la plus commune, ou qu'il lui étoit indifférent de tomber dans le précipice qu'il ſe creuſoit à lui-même, pourvu qu'il eût d'abord la joie d'y voir engloutir ſes ennemis.

Drev.Let. Quoi qu'il en ſoit, les habitans de Tver ne doutèrent pas de l'affreuſe conſpiration dont leur prince accuſoit les Tatars, & qu'il ne reſtât d'autre parti à prendre, que d'oppoſer la force à la force, & la ruſe à la ruſe. Alexandre fit en ſecret diſtribuer des armes à tous les citoyens; &, à la première fête, ils n'attendirent pas le lever du ſoleil pour commencer le maſſacre. C'étoit le jour de l'Aſſomption. Les Tatars, voyant qu'ils ne devoient plus attendre leur ſalut que de leur courage, ſortirent tous de leurs maiſons, & ſe battirent avec cette fureur que donne le déſeſpoir. Comme les habitans étoient en bien plus grand nombre que leurs ennemis, & ne pouvoient agir tous à la fois dans des rues étroites, une partie ſe repoſoit, quand les autres étoient acharnés au combat, & reprenoit les armes à ſon tour, quand les premiers avoient beſoin de repos. Ainſi les Tatars, épuiſés par des efforts non interrompus, avoient à

repouſſer des ennemis toujours frais. Enfin, affoiblis par la perte du plus grand nombre des leurs, ils ſe réfugièrent dans le palais de Mikhaïl : mais ils ne devoient plus trouver d'aſyle ſacré. Alexandre fit mettre le feu à la maiſon de ſon père. Stchelkan y périt avec tous ceux qui l'accompagnoient. La fureur des habitans de Tver ne connut plus de bornes. Ils firent périr les marchands Tatars qui ſe trouvèrent dans la principauté, & tous les malheureux de cette nation qu'on put découvrir. On égorgeoit ces victimes déſarmées, on les noyoit, on les brûloit dans d'énormes bûchers. Cette conſpiration de Tver contre les Tatars reſſemble aſſez à celle de Sicile, contre les Provençaux. 1327.

Usbek reçut bientôt la nouvelle de ce maſſacre, & ne manqua pas de trouver des princes Ruſſes prêts à ſervir ſa vengeance. Ivan, fils de Daniel, & frère de Georges, devoit, à ce dernier titre, haïr les princes de Tver. Il demande au khan la principauté de Volodimer. Usbek ſe contente de la lui promettre & lui donne des troupes ſous les ordres de cinq princes Tatars. Ivan conduit d'abord cette armée à Moskou, & de là les Tatars ſe répandent dans la principauté de Tver, & mettent tout à feu & à ſang. Alexandre fut obligé de fuir à Pleskof, où les habitans le reçurent avec affection, &

le reconnurent pour leur Prince.

1327. Quoiqu'Ivan n'eût pas reçu d'Usbek les lettres pour la principauté de Volodimer, il s'y établit, se fit même reconnoître à Novgorod, y envoya des Posadniks pour y commander en son nom, & se rendit à la horde.

1328. Il y trouva Constantin, fils de Mikhaïl, qui, désavouant la conduite de son frère, sollicitoit aussi son héritage. Comme il étoit de l'intérêt des Tatars que la Russie fût partagée, Usbek confirma Ivan dans la possession des principautés de Volodimer, de Moskou & de Novgorod, & donna celle de Tver à Constantin.

IVAN I, DANILOTICH.

Surnommé Kalita ou *la Bourse.*

Drevnei Letopisfets. Le nouveau souverain de Volodimer continua de faire sa résidence à Moskou, embelli par ses soins & par ceux de son père. Cette ville étant à la fois la résidence du grand Prince & du chef de la religion, continua de s'agrandir, & fut enfin reconnue généralement pour la capitale de la Russie.

Ivan avoit promis à Usbek de chercher tous les moyens d'exterminer Alexandre.

Fidèle à ſes engagemens, il n'eut pas plutôt pris poſſeſſion du trône, qu'il envoya à Pleskof des députés ordonner à ce prince de ſe rendre à la horde. Sur le refus d'Alexandre & ſur de nouveaux ordres du Khan, il manda de Novgorod à tous les princes Ruſſes, de prendre les armes contre leur parent infortuné. On craignoit trop les Tatars pour ne pas ſe hâter d'obéir. Les princes mêmes de Tver, Conſtantin & Vaſſili, ſe joignirent au perſécuteur de leur malheureux frère. 1328. 1329.

Cependant, Novgorod étoit menacée par les Allemands, & les circonſtances ſauvèrent pour un tems Alexandre. Mais le grand prince, qui ne pouvoit le combattre, crut ſuppléer, par ſes exhortations, à la force des armes. Il s'aviſa de lui envoyer l'archevêque de Novgorod & un officier pour l'engager à ſe ſoumettre aux volontés du Khan. Ces députés ne diſſimulèrent pas au prince le danger qu'il courroit de ſa vie, en ſe rendant à la horde; mais ils lui exagérèrent la gloire de mourir, pour détourner de ſa patrie la vengeance d'un ennemi redoutable. Il eût pu, de ſon côté, rendre conſeils pour conſeils, & faire exhorter les princes à ſe réunir contre un tyran étranger, & à ſouſtraire la patrie à l'oppreſſion, à la honte, à la ſervitude. Mais il aima mieux ſe rendre à leurs avis intéreſſés, & il réſolut de partir. Les citoyens de Pleskof, Kn. Stcherb.

qui lui étoient attachés, parvinrent à le
1329. faire changer de réſolution.

A cette nouvelle, Ivan ſe trouve dans une étrange perplexité : il craint la colère du Khan qui l'accuſera de ſervir mollement ſa vengeance ; il craint que les Allemands ne trouvent leur intérêt à ſecourir le prince opprimé ; il craint encore ſes propres alliés, les frères d'Alexandre, qui ne ſuivoient ſon parti que par foibleſſe. Il ſe met en campagne, & auſſi tôt il s'arrête. Il ſe détermine enfin à implorer les armes de l'égliſe, plus terribles ſouvent que le fer & le feu. Le métropolite entre dans ſes vues politiques ; il prononce l'anathème contre Alexandre & contre les habitans de Pleskof qui le favoriſent.

Les citoyens renouvellent encore leurs ſermens au prince excommunié. Mais il ſavoit combien il eſt aiſé de ſéduire le peuple en empruntant la voix de la religion, & prévit qu'après le premier enthouſiaſme, il ſeroit abandonné & peut-être livré par ſcrupule à ſes ennemis. Il répondit aux habitans qu'il ne vouloit pas les arracher au ſein de l'égliſe, leur rendit leurs ſermens, & ſe retira en Livonie auprès des chevaliers Porte-glaives. Les citoyens de Pleskof, n'ayant plus de raiſon de reſter détachés de la Ruſſie, firent la paix, & le métropolite leva l'excommunication qu'il avoit lancée ſur eux. Mais ils ne virent pas plutôt le grand prince hors d'état

d'état de leur faire la guerre par l'abandon de ſes alliés, qu'ils rappelèrent 1331.
Alexandre : Ivan ſe rendit à la horde, 1332.
pour y faire agréer ſes excuſes.

A ſon retour, il ſe brouilla avec Nov- 1333
gorod & lui fit la guerre. Mais on croit qu'il fut obligé de lui accorder la paix Stcherbatof.
par ordre d'Usbek, qui craignoit que la république ne ſe donnât aux Lithuaniens. Ces dangereux voiſins devenoient chaque jour plus puiſſans ſous la domination de Guédimin.

Cependant Alexandre, voyant que ſa 1335.
fermeté l'entraîneroit enfin à ſa perte, conçut quelque eſpérance de fléchir le ſouverain du Kaptchak, & lui envoya ſon fils Phédor. Le jeune prince fut bien reçu & renvoyé à ſon père avec un député. Sans doute Alexandre reçut en même tems l'ordre de venir ſe juſtifier lui-même. Il ne pouvoit ſe diſſimuler le danger de ce voyage; mais il avoit, d'un autre côté, quelques raiſons de ſe confier aux Tatars, qui déjà lui avoient permis de rentrer à Tver. Il part. Les circonſtances Stcherbatof.
lui étoient favorables; le Khan étoit embarraſſé dans une guerre avec la Perſe, & pouvoit craindre que le prince, s'il s'acharnoit à le perſécuter, ne trouvât enfin des amis. D'ailleurs il fut touché, dit-on, de la douceur & de la phyſionomie agréable d'Alexandre, qui avoit l'heureux don Drevnei Letopiſfets.
de gagner les cœurs. Soit politique ou ſin-

cérité, il parut ſatisfait de ſa ſoumiſſion,
1335. & le renvoya dans la principauté de Tver.
1338. Le bonheur du prince devoit durer bien peu. Il éleva au rang de Boïatin un Allemand qui s'étoit rendu ſon ſujet, & l'on peut ſoupçonner qu'il accorda de même ſa confiance & ſes bienfaits à des citoyens de Pleskof qui l'avoient ſuivi. Il n'en falloit pas d'avantage pour aigrir ceux de ſes ſujets, qui, favoriſés par le haſard de la naiſſance, penſoient que tous les grades & toutes les charges devoient leur appartenir. Du moins ſes Boïars mécontens ſe retirèrent auprès d'Ivan, & n'épargnèrent pas, dans leurs plaintes, le maître qu'ils avoient abandonné.

Perſuadé que ſes ennemis profiteroient de cette circonſtance & des propos calomnieux de ſes ſerviteurs infidèles, pour le noircir à la horde, il y envoya ſon fils Phédor. Mais, Ivan le ſuivit de près, & n'eut pas de peine à ranimer dans le cœur d'Usbek une haine mal éteinte. Le Khan mande le prince de Tver à ſa cour, & le fait en même tems aſſurer de ſa bienveillance. Mais les proteſtations de bonté des ſouverains ſont trop ſouvent, pour ceux qui leur déplaiſent, le ſignal de leur perte. Alexandre, inſtruit par ſon fils, ſavoit trop bien ce qu'il avoit à craindre. Mais l'horreur d'un nouvel exil auquel il ne voyoit plus de terme, & ſur-tout le danger de ſon fils, aban-

donné comme en ôtage entre les mains des Tatars, le déterminèrent à obéir. Il partit, malgré les pleurs de ſes enfans, de ſes frères & des citoyens. Ivan, qui revenoit alors de la horde, eut ſoin d'y renvoyer ſes fils pour traverſer toutes les démarches de ſon ennemi. 1338.

Le fils & les amis d'Alexandre lui apprirent, à ſon arrivée, tous les mauvais ſervices qu'on lui avoit rendus & les préventions du Khan. Il eſpéra d'abord que les riches préſens qu'il apportoit au ſouverain du Kaptchak, ainſi qu'à ſes femmes & aux grands, le lui rendroient plus favorable : mais le froid accueil qu'il reçut dût bien affoiblir ſes eſpérances. Il paſſa un mois entier dans une perplexité preſque auſſi cruelle que le traitement qu'il attendoit. Enfin il apprit que ſa mort étoit réſolue & qu'il devoit la ſubir dans trois jours. Il lui étoit ſans doute impoſſible de fuir. Le jour fatal arrive : Alexandre avoit ſu gagner l'amitié d'une des femmes du Khan : il envoie chez elle pour être mieux inſtruit de ſon ſort : lui-même monte à cheval & va viſiter quelques amis. Par tout on ſavoit que ſa mort étoit décidée pour ce même jour. Trop certain de ſon malheur, il revient à ſon camp, il apprend de ceux qu'il avoit envoyés à la femme d'Usbek que ſa dernière heure eſt venue. En effet, ſes ſerviteurs fidèles viennent en gémiſſant lui annoncer que

déjà les exécuteurs approchent. Lui-même
1338. me ſort au devant d'eux, les enviſage avec intrépidité & leur préſente la tête, qu'ils tranchent à l'inſtant. Le même arrêt s'étendoit auſſi ſur le jeune Phédor, & fut exécuté.

Ivan profita du repos dont il jouiſſoit alors, pour faire entourer Moskou d'un mur de forte charpente, qui ſoutenoit un rempart de terre & de pierres. Cette ville avoit été déjà fortifiée de la même manière par Ioury ſon fondateur : mais le tems, ou les ennemis avoient détruit ces foibles travaux.

1341. Le grand Prince mourut à Moskou
31 Mars. après vingt-deux ans de règne. Il entra, ſuivant l'uſage, dans l'état monaſtique, lorſqu'il ſentit les approches de la mort. Il avoit reçu le ſurnom de Kalita, d'une bourſe qu'il portoit toujours à ſa ceinture pour faire l'aumône : mais la dévotion n'avoit point éteint en lui l'ambition & le vice qui l'accompagnent. On ne peut le regarder comme innocent de la mort d'Alexandre.

1341.

SEMEN ou SIMÉON IVANOVITCH LE SUPERBE.

A la mort du grand Prince, Semen ou Siméon, l'aîné de ſes fils, étoit à Nijni-Novgorod : il ſe hâta de venir à Moskou. Mais ni lui ni ſes frères, ni aucun des parens du dernier ſouverain, n'oſèrent prendre poſſeſſion du trône, ſans le conſentement d'Usbek. Tous les prétendans partirent enſemble pour ſoumettre leurs droits au jugement des Tatars ; &, ce qui eſt bien rare entre des rivaux, ils n'entreprirent rien les uns contre les autres. La grande principauté fut adjugée aux enfans d'Ivan, en laiſſant à Siméon la ſupériorité : mais, par un traité qu'il fit avec ſes frères, il conſerva toute l'autorité avec la moitié des revenus. Drev. Let Stcherb.

Après avoir conclu ce traité qui devoit produire le bon ordre, Siméon envoya à Torjok des commiſſaires pour lever les tributs & commander en ſon nom. Ils ſe rendirent coupables de quelques vexations, ou du moins ils en furent accuſés. Les principaux habitans firent porter leur plaintes à Novgorod : on leur envoya de cette ville des Boïars, ſoutenus par des gens armés. Les commiſſaires du prince furent arrêtés & chargés de fers :

on ôta même la liberté à leurs femmes
1341. & à leurs enfans. Les citoyens de Novgorod furent en même tems porter leurs reproches au grand Prince, ſur ce qu'il oſoit violer leurs droits, avant d'être élu par la république. On lui fit entendre que ſa conduite pourroit bien empêcher ſon élection.

Mais la ville de Torjok étoit diviſée en deux partis : les grands ſeuls étoient oppoſés à Siméon, & peut-être opprimoient-ils le peuple, qui, aimant mieux être ſoumis au grand Prince, que gémir ſous le joug de pluſieurs tyrans, avoit reçu avec plaiſir ſes commiſſaires. L'arrivée des Boïars de Novgorod, l'empriſonnement de ceux qu'il regardoit ſans doute comme ſes protecteurs, le rendirent furieux. Il ſe ſoulève, arrache des priſons les commiſſaires du prince, les conduit, les eſcorte avec honneur : les Boïars de Novgorod prennent la fuite ; & le peuple, ne pouvant ſe venger ſur eux, met leurs maiſons & leurs biens au pillage.

Siméon ne pouvoit ſouffrir patiemment l'inſulte qu'on venoit de lui faire dans la perſonne de ſes officiers ; il ſe mit en marche contre la république, & l'union étoit ſi grande entre les princes, ou le ſouverain de Moskou avoit déjà ſu prendre ſur eux un tel aſcendant, qu'il étoit accompagné de tous ceux qui

avoient été ſes concurrens au trône. Il marchoit avec des intentions pacifiques; & les Novgorodiens ne s'avançoient contre lui les mains armées, que pour éviter la perte de leurs droits & pour acheter la paix à des conditions plus douces. Comme les deux partis la deſiroient, elle fut bien-tôt conclue; Novgorod reconnut Siméon, ſe ſoumit à lui payer un certain tribut, & reçut ſes Poſadniks. Ainſi cette quérelle, qui pouvoit devenir funeſte, fut appaiſée ſans effuſion de ſang. 1341.

Cependant les chevaliers Livoniens ne perdoient aucune occaſion d'étendre leur puiſſance. Guédimin, prince de Lithuanie, leur avoit inſpiré de la crainte; mais il venoit de mourir dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contr'eux : ſes ſept fils, à qui il avoit partagé ſes États, étoient peu redoutables. Les Livoniens crurent pouvoir, ſans danger, braver la puiſſance des Ruſſes & bâtirent une forteresſe dans le domaine de Pleskof. Mais les habitans, qui s'étoient repoſés avec trop de confiance ſur la foi des traités, revenus bientôt de leur première ſurpriſe, reprirent les terres qui leur avoient été enlevées par les brigands religieux, & portèrent même le ravage juſques chez les injuſtes agreſſeurs.

Mais, dans la guerre, ceux que punit une juſte vengeance, s'irritent au lieu 1342.

de ſentir leur faute, & croient avoir le
1342. droit de ſe venger à leur tour. Les chevaliers Livoniens, en paix avec la Hongrie & la Bohême, & n'ayant rien à craindre de l'indolent Caſimir, ni de la Pologne, ſe préparèrent à recommencer la guerre contre Pleskof. Les citoyens implorent le ſecours de Novgorod; & déjà les troupes de cette république s'apprêtent à marcher pour les défendre. Mais deux partis contraires diviſoient Pleskof: les uns continuoient de reconnoître la domination de Novgorod, & les autres vouloient ſe donner à Olguerd, l'un des fils de Guédimin. Comme il avoit épouſé une princeſſe qui deſcendoit du fils aîné d'Alexandre Nevski, il croyoit avoir acquis ſur la Ruſſie, par ce mariage, des droits légitimes, & n'attendoit que l'occaſion de les faire valoir.

Le dernier parti l'emporta. On fit dire à Novgorod qu'on avoit conçu de vaines alarmes, & que les troupes qu'on avoit demandées devenoient inutiles. D'un autre côté l'on implora le ſecours d'Olguerd. Il expédia un Voevode qui fut battu. Lui-même s'avança, tandis que les Livoniens formoient le ſiége de Pleſkof: il ſe mit à portée de les obſerver, & reſta dans l'inaction, ſe contentant de faire exhorter les aſſiégés à demeurer unis & à ſe défendre opiniâtrément. Ils ſuivirent ſi bien ce conſeil, que les Allemands,

las des fatigues du siége, & mal informés de la triste situation des habitans, se retirèrent. 1342.

Olguerd tira de grands avantages de son inaction politique. Les citoyens sentirent qu'il ne les avoit foiblement défendus, que parce qu'il les regardoit comme des étrangers, dont les intérêts lui étoient indifférens. Ils résolurent de l'attacher à leur fortune, en le choisissant pour leur Prince. Mais ils lui imposèrent pour condition d'embrasser la religion grecque. Le prince refusa leurs offres pour lui-même; mais il leur donna pour souverain l'aîné de ses fils, qui reçut le baptême & prit le nom d'André. Les citoyens de Pleskof, gouvernés par un prince Lithuanien, se reconcilièrent cependant avec Novgorod, dont ils continuèrent de reconnoître la souveraineté.

Tel est le sort déplorable des princes, qu'ils peuvent rarement goûter le repos, quand le trouble règne chez leurs voisins, & que souvent même ils sont punis de leurs vertus & de leurs bienfaits. Les fils de Guédimin vont allumer en Lithuanie les feux de la discorde, & les étincelles en retomberont sur la Russie, parce qu'elle voudra soustraire aux flammes une victime innocente. Dans le partage que Guédimin avoit fait de ses États, il en avoit donné la portion la plus importante, Vilna & la principauté de Lithuanie, à Evnouti, 1345.

frère puîné d'Olguerd. L'ambitieux Ol-
1345. guerd médite avec un de ſes frères, qu'il aimoit plus que les autres, les moyens de dépouiller le poſſeſſeur d'un ſi bel héritage. Keſtouti, ce frère complice d'Olguerd, & plus à portée que lui, par la ſituation de ſon apanage, de ſurprendre Vilna, s'en empare pendant la nuit. C'étoit dans le mois de Décembre & dans les grandes rigueurs de l'hiver. Le malheureux Evnouti n'a que le tems de ſauter du lit & de ſe ſauver par deſſus des murailles. Il étoit preſque nu & n'avoit pas même de chauſſure. Saiſi par le froid, il tombe en foibleſſe, eſt arrêté, & ſes frères le font garder à vue. Mais il a le bonheur de s'échapper, & cherche un aſyle auprès du grand prince Siméon, qui le reçoit avec humanité. Dans cette retraite, on l'exhorte à embraſſer le Chriſtianiſme : il reçoit le baptême & prend le nom de Jean.

Olguerd, ennemi irréconciliable de ſon frère, déteſte le prince qui lui a tendu les bras, & jure de ſe venger. Cependant il ne veut déclarer ouvertement ſes deſſeins contre Siméon, qu'après s'être fortifié par d'autres avantages, & c'eſt Novgorod qu'il marque pour première victime de ſa colère & de ſon ambition. Les prétextes ne manquent jamais aux princes qui veulent la guerre, parce qu'ils ſe contentent des plus foibles couleurs qu'ils

peuvent donner à leurs injuſtices. Olguerd ſe plaint de je ne ſais quels diſcours que le Poſadnik de Novgorod a tenus contre lui ; & c'eſt pour un ſujet auſſi frivole qu'il attaque la république. Il y porte de tous côtés le ravage, attaque de petites places, en rançonne d'autres, & fait défier les Novgorodiens au combat. Ceux-ci ſe mettent en campagne, s'avancent, &, ſaiſis tout à coup d'une terreur panique, fuient l'ennemi dont ils ſont encore éloignés, & rentrent dans la ville. On ſonne la cloche de la vetche ; c'eſt le ſignal ordinaire de l'aſſemblée du peuple : il ſe rend en tumulte ſur la place, qui conſerve encore le nom du premier Iaroslaf. Les voix s'élèvent contre le Poſadnik Oſtaphei ou Euſtathe ; on l'accuſe d'être cauſe de la guerre. A ce nom ſeul, la multitude entre en fureur, & le malheureux Oſtaphei eſt maſſacré. Cette victime n'étoit pas capable d'appaiſer le courroux politique d'Olguerd. Heureuſement les Livoniens profitent de ſon abſence pour tomber ſur la Lithuanie ; il eſt obligé, pour défendre ſes États, d'accorder la paix à la république. Elle fut bien vengée par les Allemands : ils tuèrent en Lithuanie quarante mille hommes ſuivant les chroniques Ruſſes & quatre-vingt mille ſuivant les auteurs Polonois. Ces exagérations font ſeulement connoître qu'alors les armées étoient 1345.

Kn. Stcherb.

nombreuſes, à moins qu'il ne s'agiſſe des
1345. malheureux habitans des campagnes, maſſacrés de ſang froid par des aſſaſſins réunis en corps d'armée.

J'écarte les diſputes ſanglantes de différens princes apanagés, pour m'occuper d'une guerre avec la Suède, dont le prétexte fut très-bizarre.

1348. Magnus, Roi de Suède, ne pouvoit renoncer au projet de ſe rendre maître du Danemark. Il avoit tenté pluſieurs fois, mais inutilement, de ſe faire donner par le Pape l'inveſtiture de ce royaume. Il imagina que, s'il pouvoit rendre à l'égliſe Romaine quelque ſervice ſignalé, il obtiendroit, pour ſatisfaire ſon ambition, le conſentement du ſouverain pontife, & les ſecours de pluſieurs Puiſſances catholiques. Dans cette vue, il entreprit de réunir la république de Novgorod au rit latin, perſuadé que cet exemple ſeroit bientôt ſuivi de toute la Ruſſie.

Occupé de ce projet, il envoie à Novgorod des ambaſſadeurs chargés de faire conſentir l'archevêque & les principaux citoyens à entrer en conférence avec de ſavans théologiens catholiques, pour ſe ſoumettre enſuite à celle des deux égliſes dans laquelle ils reconnoîtront la vérité. Surpris d'une telle députation, les citoyens proteſtent qu'ils veulent toujours reſter fidèles à l'alliance établie par les traités entre la Suède & la république;

mais qu'ils n'entreront dans aucune dif-
pute ſur la religion, contens de croire 1348.
tout ce qu'avoient cru leurs pères. Ils ajoutent que ſi le Roi de Suède avoit quelques raiſons de deſirer des conférences théologiques entre les deux égliſes, il pouvoit ſe ſatisfaire en députant les théologiens au patriarche de Conſtantinople, de qui la Ruſſie avoit reçu le tréſor de la foi.

Peu ſatisfait de cette réponſe, le Roi de Suède mande aux Novgorodiens de choiſir entre des conférences & la guerre. Il reçoit un ſecours de cavalerie Allemande, & vient former le ſiége d'Orekhovets. Les troupes de Novgorod ſurprirent les Suédois qui s'étoient diſperſés pour exercer le brigandage, & en tuèrent un grand nombre ; mais ce ſuccès n'empêcha pas la reddition de la ville, où règnoit la diſcorde. Magnus força un grand nombre d'habitans à embraſſer la religion catholique, tira des autres de fortes contributions, & leur fit payer chèrement la permiſſion de reſter attachés à l'égliſe grecque.

Poſſeſſeurs d'Orekhovets, les Suédois pouvoient faire librement des courſes dans le domaine de la république, lui couper la communication avec la Néva, & ruiner, ou du moins interrompre ſon commerce. Le grand prince refuſoit de prendre part à cette quérelle, dans la-

quelle il ne ſe croyoit pas intéreſſé. Mal-
1348. heureux, abandonnés, mais non pas abattus, les citoyens de Novgorod luttèrent avec courage contre la fortune, & réſolurent de recouvrer eux-mêmes la place importante qu'ils avoient perdue. Ils demandèrent des ſecours aux habitans de Pleskof, & ceux-ci profitèrent du beſoin qu'on avoit de leurs forces, pour ſecouer entièrement le joug & ſe faire déclarer alliés indépendans de la république.

Les Novgorodiens, trahis, abandonnès par les habitans de Pleskof, après leur avoir accordé tout ce qu'ils demandoient, battirent cependant les Suédois, & reprirent Orekhovets, après un ſiége de ſix mois. Magnus ne put même défendre la Finlande, où les Ruſſes ſe répandirent, & il fut obligé de conclure un traité de paix, par lequel il cédoit à la république une partie de la Carélie. Pour ſurcroît de malheurs, il fut excommunié par le Pape, pour avoir diſſipé à cette guerre le denier de S. Pierre.

La Ruſſie goûtoit le repos de la paix,
1352. lorſqu'en 1352 elle fut attaquée par le plus cruel des fléaux, la peſte. Elle y avoit été apportée dès l'année précédente, par la communication avec les peuples de l'Aſie. On ignoroit alors les précautions qu'il falloit prendre contre cette maladie deſtructive, & les malades, confondus avec

les autres citoyens, les infectoient bientôt du poiſon dont ils étoient eux-mêmes atteints. Le premier ſymptôme étoit un crachement de ſang, & le troiſième jour amenoit ordinairement la mort. 1352.

Les citoyens de Pleskof, perſuadés que les remèdes ſpirituels ne manqueroient pas d'opérer efficacement ſur un mal dont leurs corps étoient attaqués, ſupplièrent l'archevêque de Novgorod de les venir trouver, & d'unir ſes prières à celles des habitans. Le prélat ſe rendit à leurs ſollicitations; mais, victime de ſon zèle, il mourut en retournant à Novgorod, & ceux qui l'avoient accompagné, y portèrent la contagion. Elle ſe répandit dans toute la Ruſſie, & emporta dans quelques villes juſqu'au dernier citoyen. Une chronique remarque que cette peſte fut très favorable aux monaſtères, à qui les mourans léguoient toutes leurs richeſſes (*).

Le grand Prince fut frappé lui-même avec ſes enfans de ce commun fléau. Il

(*) Les Tatars avoient éprouvé neuf ans auparavant (en 1343) la même déſolation. Elle s'étoit répandue dans les villes de Sarai, Tchaldaï, Ornatchai & Aſtrakhan; elle avoit étendu ſes ravages ſur les campagnes. Un grand nombre de Tatars, fuyant cet horrible fléau, s'étoient retirés aux environs du Don & du Dnèpre; & c'eſt alors qu'ils commencèrent à s'établir à Pérékop.

mourut à l'âge de trente-ſix ans, après
1333. douze années de règne.

Lomonoſ-ſof. Il avoit eu trois femmes. Un an après avoir épouſé la ſeconde, il la renvoya chez ſon père. On ignore les motifs de ſon mécontentement : mais on le voit, l'année ſuivante, contracter un troiſième mariage. Cette ſeconde femme, dont il s'étoit ſéparé, étoit-elle morte, ou cette ſéparation étoit-elle un véritable divorce? L'égliſe Ruſſe ne le permet pas. Les auteurs contemporains ne donnent aucun éclairciſſement ſur cette difficulté. Mais on trouve dans une chronique, dit le prince Stcherbatof, que le métropolite & le grand Prince, ayant eu enſemble des conférences ſecrètes, envoyèrent une députation au patriarche de Conſtantinople. On peut conjecturer que Siméon demanda & obtint que ſon ſecond mariage fût annullé.

1353.

IVAN II, IVANOVITCH.

Après la mort de Siméon, le trône de Moskou, car on doit à préſent conſidérer cette ville comme la capitale, reſta quelque tems vacant. Les deux frères du dernier Prince n'oſoient en prendre poſſeſſion ſans le conſentement exprès des Tatars. Mais ſix ſemaines n'étoient pas encore écoulées, lorſque mourut André, le plus jeune de ces deux princes. Cependant Ivan ne jouit pas encore inconteſtablement du pouvoir qui lui étoit remis par le conſentement de citoyens. Depuis long-tems la poſtérité de Daniel, fils d'Alexandre Nevski, étoit en poſſeſſion du trône de Volodimer & de Moskou : mais quoiqu'aucun prince de la poſtérité d'André, frère puîné d'Alexandre, n'eût joui de ces ſouverainetés, Conſtantin Vaſſiliévitch, prince de Souzdal, qui étoit alors le chef de cette branche, crut y avoir quelques droits, ou plutôt il penſa que les Novgorodiens, qui envoyèrent à la horde ſolliciter en ſa faveur, auroient aſſez de crédit pour faire valoir ſes prétentions. Mais du moins les deux concurrens n'enſanglantèrent point leur patrie pour ſatisfaire leur ambition, & s'en remirent au jugement du Khan Djanibek, Drev. Lex.

qui prononça en faveur d'Ivan. Son règne
1353. paisible fut marqué seulement par les intrigues & les quérelles de différens princes apanagés, qui continuant à s'affoiblir par leurs dissentions interminables, préparoient la grandeur du principal souve-
1358. rain de la Russie. Ivan mourut après six ans de règne, dans la trente-troisième année de son âge. On put dès lors prévoir ce que feroient bientôt ses successeurs, en lui voyant refuser avec fermeté l'entrée de ses États à un député Tatar, qui venoit prescrire les limites entre la principauté de Moskou & celle de Rézan. Comme le Khan ne chercha point à venger l'insulte qu'on venoit de lui faire dans la personne de son ambassadeur, on croit que celui-ci n'avoit point été autorisé dans son entreprise. D'ailleurs cet officier, ayant été bientôt après rappelé de Russie, assassina le favori de Djanibek, & fut puni de mort.

1359.

DMITRI III, CONSTANTINOVITCH.

En même tems que la Ruſſie perdoit ſon principal ſouverain, la horde éprouvoit une violente agitation. Berdibek, revenant de ſon expédition de Perſe, fit mourir ſes douze frères pour affermir ſa puiſſance. Après avoir cru aſſurer ſa vie par ce crime, il l'abrégea par ſes débauches; ſi cependant il ne fut pas tué par Askoup ou Askoulpa, que quelques-uns appellent ſon fils, & qui fut ſon ſucceſſeur. Que celui ci ait été ou non un aſſaſſin, ou même un parricide; à peine poſſeſſeur du trône, il fit connoître, dit-on, ſon caractère affreux, & devint en horreur à ſes ſujets. Il règna un mois ſuivant les uns, & ſuivant les autres un peu plus de ſix mois. Narous, deſcendant du Khan Touchi ou Souzi, le fit mourir avec tous ſes enfans, & monta ſur le trône dont il venoit de le renverſer. Lizlof. Ritchkof. Kniaz Stcherbatof.

Alors les princes Ruſſes ſe rendirent en grand nombre à la horde, les uns pour donner des preuves de leur fidélité, les autres pour porter des plaintes, & tous enſemble pour obtenir la permiſſion de gouverner par eux-mêmes leurs États, ſans être, en quelque ſorte, ſoumis à la tutèle des officiers Tatars que les Khans

plaçoient auprès d'eux. Parmi les princes
1359. Ruſſes qui aſſiégeoient aſſidument le trône de Narous, quelques-uns étoient venus ſolliciter la principale ſouveraineté de Ruſſie. Tel étoit Dmitri, fils de Conſtantin, de ce prince de Souzdal, que nous avons vu montrer les mêmes prétentions. Le Khan fit beaucoup de careſſes aux princes, &, craignant d'en mécontenter pluſieurs, pour ſatisfaire l'un d'eux, il remit à un autre tems le choix d'un ſouverain de Volodimer & de Moskou. Son règne fut trop court pour lui permettre de prononcer ce grand jugement.

L'hiſtoire des Tatars du Kaptchak ne nous eſt guères connue que par les écrivains Ruſſes, & c'eſt en traitant l'hiſtoire de leur propre pays, qu'ils y ont mêlé quelques traits de celle de leurs tyrans. Auſſi la ſavons-nous très-imparfaitement, & nous ignorons quand & comment la puiſſance formidable des Tatars c'eſt diſſoute & morcelée. Nous voyons paroître tout à coup diverſes dominations, ſans connoître leur origine, & tout ce que nous en pouvons ſavoir, s'eſt qu'elles ſont des portions détachées de cette fameuſe horde dorée, fondée par Bati. Ainſi, au lieu d'un ſeul Khan de la grande horde, nous trouvons des Khans du Volga, de Kazan, d'Aſtrakhan, de Naroutchad, d'au-delà de l'Iaïk.

Un prince de cette dernière horde,

nommé Kidir ou Keder-Khan, s'arma contre Narous. Il avoit un grand avantage, celui de trouver ſon ennemi chargé de la haine de la nation. Narous abandonné, fut tué avec ſon fils, & Kidir règna ſur les Tatars du Volga. Il chercha d'abord à gagner l'affection des Ruſſes. Il y avoit déjà plus d'une année que le trône de Moskou & de Volodimer étoit vacant; Dmitri Conſtantinovitch continuoit de le ſolliciter, & il l'obtint ſur la renonciation de ſon frère André, qui ſe contenta de la principauté de Souzdal. 1359.

Cependant Ivan II, le dernier ſouverain de Moskou, avoit laiſſé deux fils, dont l'aîné étoit âgé de onze ans. Sa grande jeuneſſe auroit ſuffi autrefois pour lui ôter tous droits au trône; mais le tems, qui agit ſur les États comme ſur les hommes, affoiblit & même efface inſenſiblement juſqu'aux maximes, qui, pendant pluſieurs ſiècles, ont été regardées comme fondamentales; ſur-tout lorſqu'un corps reſpecté ne les conſerve point en dépôt, pour les repréſenter aux peuples quand les circonſtances l'exigent.

Le fils aîné d'Ivan, Dmitri, parvenu à ſa treizième année, ne ſe voyoit pas ſans douleur privé du trône de ſon père, & ſes courtiſans, aſſidus à lui parler de ſes droits, lui faiſoient regarder l'autre Dmitri comme un uſurpateur. Conſeillé par ſes parens, & par les amis & les mi- 1361.

niſtres du dernier prince, il ſe tranſporte
1361. à la horde, dans le deſſein de réclamer un bien qu'il regardoit comme ſon héritage légitime. Mais il trouve la cour du Khan tellement prévenue en faveur de ſon rival, qu'il n'oſe découvrir les prétentions qui ont occaſionné ſon voyage. Il revient en Ruſſie, à la vue des troubles qui commençoient à s'élever dans la horde.

Mais quoiqu'il n'eût oſé faire aucune demande, ſon voyage avoit donné tant d'alarmes au prince de Moskou, qu'il ſe rendit auſſi tôt auprès du Khan avec ſon frère André, & les princes de Roſtof & d'Iaroslavle. Ils trouvèrent la horde en feu par l'inhumanité du fils aîné de Kidir; de ce Kidir dont la bonté avoit gagné les cœurs de ſes ſujets: prince fortuné, s'il n'avoit pas eu un monſtre pour fils. C'étoit Témir Koza, qui, démêlant peut-être la préférence que ſon père accordoit à ſon jeune Koutloui, les maſſacra tous deux à l'arrivée des princes Ruſſes.

Le ſcélérat ne jouit pas long-tems du fruit de ſon crime. Un prince, nommé Mamai, profitant de l'horreur qu'excitoit Témir-Koza, s'arma ouvertement contre lui. Témir, généralement abandonné,
Ritchkof. après ſept jours de règne, fut obligé de fuir au delà du Volga, ou ſon ennemi l'atteignit, & lui donna la mort.

Les princes Ruſſes qui étoient à la hor-

de, craignant d'être enveloppés dans le désordre général, cherchèrent leur salut dans la fuite. Mais la fuite même n'étoit pas exempte de danger; car, dans ces tems d'anarchie, les Tatars donnoient un plus libre essor à leur inclination pour le pillage, & à cette férocité qui étoit moins en eux une qualité qui leur fût propre, qu'un effet de leur situation. 1361.

Mamai, qui pouvait tout dans la horde, crut, pour conserver plus sûrement l'autorité, devoir en sacrifier le titre, & plaça un nommé Avdoul sur le trône des Tatars du Volga. Il passa avec lui de l'autre côté de ce fleuve pour combattre un certain Kildibek qui prenoit le titre de Khan. Il seroit difficile de découvrir à présent si, comme il le disoit, il étoit fils de Djanibek, ou si ce n'étoit qu'un imposteur. Il périt; mais la domination n'en resta pas moins divisée. Les princes Tatars du district de Sarai, s'enfermèrent dans cette ville, & se choisirent pour Khan un certain Amurat, frère de Kidir.

Avdoul & Amurat se surprirent successivement, s'attaquèrent, se combattirent, sans que l'un d'eux eût des avantages assez décisifs pour renverser son ennemi. Ainsi tous deux continuèrent de règner; Avdoul sur les Tatars du Volga, par l'appui de Mamai, & Amurat à Sarai, où il étoit soutenu par les mêmes princes qui l'avoient élevé. Ce fut à ce dernier que

s'adreſſèrent les députés des deux Dmitri,
1361. qui le prirent pour juge de leur droits au trône de Moskou. Le Tatar, qui connoiſſoit peu, ſans doute, les anciens uſages de la Ruſſie, ſe conduiſit par les lumières naturelles ; &, perſuadé que le fils devoit poſſéder l'héritage du père, il adjugea le trône au fils d'Ivan.

DMITRI IV, IVANOVITCH DONSKI.

1362. Dreve. Let. Dépouillé par l'arrêt d'Amurat, le fils de Conſtantin ſort de Volodimer, où il avoit établi ſa réſidence. Le jeune Dmitri, impatient de prendre poſſeſſion du riche domaine qui lui eſt adjugé, entre dans la ville que vient d'abandonner ſon rival ; &, ſans perdre un moment, il va ſe faire reconnoître à Moskou. Les peuples auroient pu ne pas reſpecter ſa jeuneſſe, & elle devoit exciter l'audace des rivaux jaloux de ſa puiſſance : mais il étoit accompagné de ſon oncle Vladimir Andréiévitch, prince de Serpoukhof, qui lui ſervoit de tuteur, l'aidoit de ſes conſeils & de ſon courage, & lui prêtoit un aſcendant qu'auroit été loin de prendre, par lui-même, un prince à peine adoleſcent. Sans cet utile ſoutien, le fils d'Ivan n'eût point recouvré, ſur un mot d'un Tatar, le trône de ſon père, ou du moins il en

au-

auroit été bientôt renverſé. Le Khan qui l'avoit élevé, auroit lui-même cauſé 1363.
ſa chûte, lorſque, bientôt après, il lui ôta ſon appui, pour le donner à ſon rival.

Ce changement fut occaſionné par l'orgueil du Khan de Sarai & de celui du Volga. En effet, Mamai n'eut pas plutôt appris qu'Amurat avoit terminé le différend des deux Dmitri, qu'il crut ſa gloire intéreſſée à paroître avoir jugé ce grand procès. Le parti le plus ſimple étoit de prononcer en faveur de celui qui ſe trouvoit déjà en poſſeſſion du trône. Ainſi Mamai, ſans que perſonne demandât ſon arbitrage, envoya, au nom de ſon fantôme de Khan, un ambaſſadeur au fils d'Ivan, avec des lettres qui lui confirmoient la poſſeſſion des principautés de Volodimer & de Moskou. Ces lettres ſembloient ne devoir être qu'inutiles à celui qui les recevoit; mais elles lui ſeroient devenues funeſtes s'il eût été foible. Car Amurat, choqué de ce que le jeune Dmitri paroiſſoit devoir à un autre ſa puiſſance, renvoya une ſemblable ambaſſade & de ſemblables lettres patentes au fils de Conſtantin. Ce prince, qui ſavoit combien ces lettres avoient ſouvent donné de crédit à celui qui les obtenoit, partit avec l'ambaſſadeur d'Amurat, trente Tatars de la ſuite de cet officier, & ſes propres troupes. Il ſe promettoit de remonter

aiſément ſur le trône de Moskou, moins
1363. par la crainte qu'inſpiroient ſes forces, que par la vénération des peuples pour les décrets de la horde. Il ſe trompa : mis en fuite, pourſuivi, chaſſé même de la principauté de Souzdal, ſpectateur des ravages exercés dans ſes domaines, il fut obligé de demander la paix, de rendre humblement hommage à un enfant, devenu ſon vainqueur & ſon ſouverain, & de ſe retirer à Nijni-Novgorod, auprès de ſon frère André.

Cet André donna peu de tems après un grand exemple de foibleſſe & de ſuperſtition : il deſcendit du trône pour ſe renfermer dans un monaſtère. Il négligea même de pourvoir à l'adminiſtration des États qu'il abandonnoit & qu'envahit Boris, le plus jeune de ſes frères, au préjudice de Dmitri. Le fils d'Ivan, qui ne craignoit plus ſon malheureux rival, ſe fit gloire de le protéger. La vanité eſt ſatisfaite de ſoutenir ceux qu'on a vus puiſſans. D'abord il interpoſa ſa médiation entre les deux frères ; enſuite, en qualité de ſuzerain, il ajouta Boris à Moskou ; &, ne pouvant craindre l'opiniâtreté de cet uſurpateur, il employa contre lui les armes de l'égliſe. L'Igoumène Serguei, muni des ordres du grand Prince & des pouvoirs du métropolite, fit fermer les égliſes de Nijni-Novgorod, & lança l'interdit ſur cette ville épouvantée.

Habile à profiter de la terreur qu'imprime les foudres ſacrés, le ſouverain de Moskou envoie promptement des ſecours d'hommes à l'autre Dmitri, qui, de ſon côté raſſemble toutes les forces de Souzdal & marche contre ſon frère: mais tous ces grands apprêts furent inutiles. Il le rencontra bientôt en chemin, non dans l'état menaçant d'un ennemi qui vient offrir le combat; mais pâle, conſterné, ſuppliant, demandant grace à genoux. Il le relève, ne voit plus en lui qu'un frère, lui rend le courage par ſes careſſes, & lui aſſigne Gorodets pour apanage. Ainſi le fils de Conſtantin réunit la ſouveraineté de Nijni-Novgorod à celle de Souzdal; &, pour rendre encore ſon alliance plus étroite avec le prince de Moskou, il lui donna en mariage ſa fille Eudoxie. 1363. 1366.

A peine Dmitri étoit monté ſur le trône, qu'on dut prévoir l'abaiſſement & même la ruine des princes inférieurs. Dès la ſeconde année de ſon règne, il chaſſe de Galitch un Vladimir qui en étoit en poſſeſſion, il réunit à ſa domination cette belle principauté: il en fait autant de Starodoub, acquiſition moins importante, qui prouve ſeulement qu'il n'en négligea aucune. En un petit nombre d'années, il a reçu les hommages de tous les princes Ruſſes, & il a ſoumis

par la force ceux qui ont refuſé de les
1366. rendre.

Un ſeul prince, terraſſé & ſe relevant toujours avec un nouveau courage, fit douter s'il ne renverſeroit pas enfin lui-même du trône l'ambitieux qui prétendoit le ſubjuguer. C'étoit Mikhaïl Alexandrovitch, prince de Tver, moins redoutable peut-être par ſa valeur & ſes reſſources, que par les ſecours d'Olguerd, prince de Lithuanie, auquel il
1367 avoit donné ſa fille. D'abord battu & forcé de prendre la fuite, il obtient la paix & rentre dans ſes États. Le Grand Prince ſemble étudier les moyens de conſerver avec lui la bonne intelligence; &, pour établir entr'eux une paix plus ſolide, il l'invite à venir lui-même en diſcuter & règler les conditions. Mikhaïl, trop fier pour connoître le ſoupçon, vient à Moskou avec ſes principaux Boïars. Il y trouve le Métropolite qui devoit aſſiſter aux conférences, & dont la préſence indique des vues de paix. Le travail commence; on ſe concerte avec toutes les apparences de la bonne foi; les difficultés s'applaniſſent, le traité ſemble prêt à conclure : lorſque, le troiſième jour, Mikhaïl eſt arrêté, ſes Boïars ſont chargés de fers & diſperſés, une partie de ſes États eſt occupée par les Nameſtniks du perfide qui le retient captif. Il ne dut ſa liberté qu'à l'arrivée de pluſieurs

princes Tatars qui vinrent à Moskou, & qui en impoſèrent un moment à l'injuſte Dmitri. 1367.

Celui-ci ſentit bientôt que l'attentat qu'il venoit de commettre, pouvoit lui devenir funeſte, & qu'il s'étoit fait un ennemi implacable, dont il auroit ſans ceſſe à craindre la vengeance : il réſolut de la prévenir. Il n'avoit plus, ſans doute, auprès de lui ces Tatars, dont la préſence l'avoit forcé à la juſtice, & il tourna toutes ſes forces contre le prince qu'il venoit d'offenſer. On peut croire qu'à peine rentré dans ſes États, Mikhaïl n'avoit pas eu le tems de ſe préparer à la défenſe. Il ſe retira en Lithuanie auprès de ſon gendre, & eut peu de peine à le faire entrer dans ſa querelle. On remarquoit dans Olguerd une qualité rare alors, & qui lui donnoit un grand avantage ſur ſes ennemis ; c'étoit l'art de ſe taire. Il étoit le ſeul confident de ſes deſſeins ; ſeul il penſoit & dirigeoit ſes entrepriſes ; &, quand il raſſembloit ſes forces, ſes généraux ignoroient à quoi elles étoient deſtinées. Auſſi Dmitri n'apprit qu'il étoit menacé, que quand les ennemis étoient déjà près de Moskou. Ses troupes étoient congédiées ; il n'eut d'autre reſſource que de faire partir ſa garde. Olguerd s'avançoit toujours, portant le ravage autour de lui : il rencontre la poignée d'hommes qu'on prétend

lui oppoſer, l'écraſe, & continue ſa rou-
1367. te. Il devaſte les environs de Moskou, brûle les villages & les habitans; & Dmitri, pour éloigner cet hôte terrible, fut obligé de rendre tout ce qu'il avoit pris au prince de Tver (*).

Preſque chaque année voyoit les mêmes ſcènes renouvelées, & le prince de Tver attaqué, défait & fugitif; agreſſeur à ſon tour & victorieux, tantôt ſeul, tantôt avec Olguerd; mais toujours, après ſes triomphes, près d'eſſuyer de nouvelles défaites. Deux fois il obtint de Mamai des lettres qui lui donnoient la grande principauté de Moskou; mais l'amour à la fidélité que les ſujets de ſon rival conſervèrent pour leur maître, ne lui permirent pas de les
1371. faire valoir. Dmitri ſe rendit à ſon tour à la horde; il y fut bien reçu du nouveau Khan, protégé par Mamai, & en obtint des lettres dont l'effet étoit plus aſſuré que celles de ſon concurrent, puiſqu'elles lui confirmoient une domination qu'il poſſédoit déjà. Mikhaïl avoit envoyé ſon fils à la horde, & ce jeune prince s'y étoit endetté: Dmitri ſe le fit remettre par les Tatars en payant ſes dettes,
1372. qui montoient à dix mille roubles, l'emmena avec lui, & le retint priſonnier

(*) On vit une comète à queue, en 1368.

dans le palais du Métropolite juſqu'à ce qu'il fût rembourſé. 1372.

Muni de cet ôtage précieux, il devoit ſe promettre une paix ſolide; cependant, dès la même année, Mikhaïl recommença la guerre, & fit, ſur-tout à Torjok, des maux inexprimables. Olgueerd vint encore joindre ſes forces à celles de ſon beau-père, & tous deux, après avoir répandu bien du ſang, furent obligés de demander la paix.

Mais le grand Prince ne pouvoit s'en promettre une durable, tant que Mikhaïl ne ſeroit point abattu. Toutes leurs pacifications n'étoient que de courtes ſuſpenſions d'armes, pendant leſquelles les deux athlètes fatigués, meurtris, & reſpirant à peine, s'obſervoient encore avec fureur, ſe repoſoient en menaçant, & reprenoient haleine pour recommencer encore des combats plus terribles. Dmitri avoit acquis un grand avantage, qui devoit enfin lui donner une ſupériorité décidée; c'eſt qu'il étoit aimé: au lieu que ſon ennemi s'étoit attiré la haine générale en ſacrifiant la Ruſſie à ſon gendre, & l'y appelant ſans ceſſe pour la déchirer, & en la menaçant de malheurs plus grands encore, s'il étoit poſſible, par ſes intrigues avec les Tatars.

Ainſi le Grand Prince, attaqué de nou- 1375.
veau, reprit les armes avec la certitude d'être puiſſamment ſecondé. Preſque tous

les princes de Ruſſie, animés d'une com-
1375. mune haine, vinrent le joindre avec toutes leurs forces. Ils étoient en très-grand nombre, car la chronique, qui en nomme dix-neuf, ajoute *& beaucoup d'autres*. Dmitri, prince de Nijni-Novgorod & de Souzdal, tenoit parmi eux le premier rang. Il ſembloit généreuſement oublier qu'il avoit autrefois poſſédé le trône de Moskou, & qu'il en avoit été renverſé par le fils d'Ivan; ou plutôt, il ſe reſſouvenoit ſeulement des obligations qu'il avoit à ce prince & du nœud qui les uniſſoit (*).

Mikhaïl s'étoit renfermé dans ſa capitale: ce fut là que ſe rendirent les alliés. Le feu, le ravage, la déſolation, la captivité, la mort accompagnoient la marche des princes. Déjà les fauxbourgs de Tver n'exiſtent plus; les vents en ont diſperſé les cendres; une nouvelle ville, élevée par les aſſiégeans, entoure la ville aſſiégée; les Novgorodiens arrivent, reſpirant la fureur, & l'entretenant par le ſouvenir de ce qu'ils ont ſouffert à Torjok. Les terraſſes des aſſiégeans atteignent déjà la hauteur des murs de la place. Les feux qu'ils lancent conſument un pont, menacent la ville entière & détruiſent la principale machine qui

(*) Le 29 Juillet 1375, éclipſe de ſoleil.

ſervoit aux aſſiégés à lancer de traits. Mikhaïl fait des ſorties; elles ſont ſanglantes, mais elles ne peuvent rétablir ſes affaires. Olguerd venoit le ſecourir; déja il étoit peu éloigné, mais il apprend que preſque toutes les forces de la Ruſſie ſont avec le grand prince; ſaiſi de terreur, il retourne ſur ſes pas. Mikhaïl attendoit des ſecours de Mamai, qui lui avoit donné une troiſième fois des lettres pour la grande principauté; il en eſt abandonné. Informé de la perte de la plûpart de ſes villes, frémiſſant de ſa foibleſſe, & ſans eſpoir de reſſources étrangères, il n'attend plus ſon ſalut que de la négociation. L'évêque de Tver, les grands, les Boïars, tous les citoyens les plus reſpectables, ſe préſentent au vainqueur en ſupplians & ſe remettant à ſa diſcrétion. Dmitri, touché de l'humiliation de ſon ennemi, content de l'avoir affoibli, & ne voulant pas ſans néceſſité détruire une des principales villes de l'État, conſentit à la paix, qui fut ſcellée de part & d'autre par le ſerment ſur la croix. 1375.

Elle devint d'autant plus ſolide, qu'Olguerd mourut deux ans après. La Ruſſie fut délivrée par ſa mort d'un ennemi redoutable. Il avoit ſix frères, mais aucun ne fut ſon égal. La chronique donne la raiſon de la ſupériorité qu'il avoit ſur eux: c'eſt, dit-elle, qu'il n'étoit pas

ivrogne ; éloge rare dans ce tems là par-
1375. mi les princes du Nord. Il ne buvoit pas de vin, il n'aimoit ni le jeu ni les plaisirs, ni rien de ce qui ne pouvoit pas contribuer à sa gloire. Sa discrétion égaloit sa tempérance. Ce fut sur ces vertus qu'il fonda la grandeur de sa patrie. Le plus célèbre de ses douze fils fut Iagailo, que les François connoissent sous le nom de Jagellon. Quoiqu'il ne fût que le huitième de ses fils, il le crut seul digne du trône; &, se contentant de laisser des apanages aux autres, il le nomma son successeur. Jagellon embrassa dans la suite le Christianisme, & réunit la Pologne à ses États héréditaires, par son mariage avec la fille de Casimir III.

Mais Dmitri ne ménageoit point un autre ennemi, bien plus terrible qu'Olguerd. Fier de l'accroissement de sa puissance & de l'affoiblissement de ses rivaux, il ne vouloit plus reconnoître la domination des Tatars, & refusoit de leur payer le tribut auquel ses prédécesseurs avoient été soumis. C'étoit sans doute pour le punir, que Mamai avoit souvent accordé, par ses lettres, la souveraineté de Moskou au prince de Tver. Le prince de Souzdal, l'allié, le beau-père, l'ami du grand Prince, avoit le premier ressenti la vengeance des Tatars : il voit vu ses États ravagés, son armée battue, sa ville de Nijni-Novgorod réduite en cendre. Les Dmi-

tri ſe crurent également offenſés, & envoyèrent l'année ſuivante des troupes nombreuſes dans le pays des Mordvas, eſpèce de ſauvages, ſujets de Mamai. La flamme dévora les villages & toutes les cahutes de ces malheureux : hommes, femmes, enfans, vieillards, tombèrent également en captivité, & ceux qui furent menés à Nijni-Novgorod, y furent aſſaſſinés de ſang froid, comme ſi les Ruſſes avoient voulu prouver qu'ils étoient encore plus féroces que leurs ennemis. 1375.

Ce n'étoit de la part des Ruſſes & des Tatars qu'excurſions réciproques. Mamai fait brûler Nijni-Novgorod une ſeconde fois, & envoie en même tems contre le grand Prince une armée, qui eſt défaite ſur les bords de la Voja, dans la principauté de Rézan. Mais cet échec, incapable de l'abattre, ne faiſoit que l'irriter & le rendre encore plus formidable. Sa puiſſance à la horde étoit montée à ſon comble. Tous les princes, tous les grands, capables de traverſer ſes deſſeins, avoient été ſacrifiés à ſon ambition ; &, déſormais aſſez fort pour n'avoir plus beſoin de ménagemens politiques, il finit par ſe défaire du Khan & de tous ceux qui étoient attachés à ce prince. 1380.

C'eſt le grand Prince de Moskou qu'il veut accabler de toute ſa puiſſance. Il joint à ſes propres ſujets des troupes ſoudoyées de Thrace, d'Arménie, de Drevn. Let. Kniga Stepennaia.

Circaſſie & de pluſieurs autres contrées.
1380. Il entre, dit-on, en Ruſſie avec ſept-
Nikhitchkof. cent mille hommes, paſſe le Volga, continue lentement ſa marche, & s'arrête à l'embouchure du Voronèje, rivière profonde, qui ſe jette dans le Don.

Oleg, prince de Rézan, apprend que Mamai eſt près des frontières de ſes États. Il avoit déjà éprouvé l'année précédente la force de ce fier Tatar, &, obligé de prendre la fuite, il avoit perdu pluſieurs de ſes villes livrées aux flammes. Il ne voulut pas s'expoſer une ſeconde fois à de ſemblables malheurs, & il n'avoit pas aſſez à ſe louer de Dmitri, pour ſe ſacrifier à ſes intérêts. Il envoya des ambaſſadeurs préſenter à Mamai ſes hommages, lui offrir ſes ſervices & ſe plaindre du Grand Prince de Moskou; qui lui avoit pris & lui retenoit la ville de Kolomna.

Non content de ſe joindre à l'ennemi de ſa patrie, il écrivit à Jagellon pour l'engager à ſuivre ſon exemple. Il lui repréſentoit l'invaſion projetée par Mamai, comme une entrepriſe dont ils pouvoient tous deux retirer de grands avantages, & qui leur promettoit une part dans les dépouilles du prince de Moskou. La politique d'Oleg fut trompée, parceque les évènemens ne répondent pas toujours à la prudence des hommes, mais il étoit vraiſemblable que le Tatar ſeroit

vainqueur, & que, retournant à la horde, il partageroit ſes conquêtes aux princes qui auroient gagné ſa faveur, ſe contentant de leur impoſer un tribut. 1380.

Mamai reçut preſque en même tems les députés des deux princes: il les accueillit avec bonté, mais il exigea qu'Oleg & Jagellon vinſſent le trouver avec toutes leurs forces, & lui fiſſent ſerment de fidélité.

Déjà Mamai étoit en marche, lorſque Dmitri fut inſtruit de ſon entrepriſe. A la nouvelle d'un ſi grand danger, le premier ſoin du grand Prince fut, ſi l'on en croit la chronique, d'aller prendre les avis de ſon Métropolite. Il eût été plus prudent de prendre ceux de ſes guerriers. Mais heureuſement le ſage prélat ne ſe contenta pas de lui recommander le jeûne & les prières; il l'exhorta à raſſembler auſſi tôt toutes ſes forces, à ſolliciter, à preſſer des alliances, & à tâcher en même tems d'appaiſer le Tatar par des ambaſſades & des préſens.

Mamai fut trop exigeant & Dmitri trop fier pour que la négociation eût un bon ſuccès. Mais Dmitri vit preſque tous les princes Ruſſes, excités par leur intérêt commun, ſe rendre à ſon invitation, avec tous ce qu'ils avoient pu raſſembler de troupes dans leurs États. On remarquoit parmi eux ce même Mikhaïl Alexandrovitch de Tver, qui, après avoir

été si long-tems l'ennemi du grand
1180. prince, fut l'un des plus empressés à lui amener des secours.

Avant d'entrer en campagne, le grand Prince se rendit au monastere de la Trinité, à quinze lieues de Moskou, pour y participer aux saints mystères, & demander la bénédiction de l'Igoumène Serguei, qui étoit regardé comme un saint. Dmitri ne le quitta pas qu'il n'en eût obtenu deux moines, fameux par leur valeur: champions intrépides, habiles généraux, ils n'étoient pas moins savans à ranger une armée en bataille, que redoutables dans les combats singuliers; & le prince, en les emmenant avec lui, conçut quelque espérance d'être invincible. Qu'étoit donc devenue la valeur des Tatars, eux qui furent vaincus par une armée, dans laquelle deux moines étoient les plus fiers combattans?

On arrive sur les bords du Don, & Mamai tranquille attend la jonction de Jagellon & d'Oleg, & ignore même que les Russes ont rassemblé une armée. Cette étonnante securité ajoute au courage du grand Prince. Il lui arrive encore des renforts considérables: les marchands mêmes avoient pris les armes, & l'on dit qu'il passa le Don à la tête de quatre cent mille hommes. Pour mettre ses troupes dans la nécessité de vaincre, il fit rompre les ponts, & leur ôta l'espé-

rance de ſauver leur vie par la fuite.

Enfin les deux armées ſont en pré- 1380.
ſence ; un Tatar ſort des rangs, & vient propoſer aux Ruſſes le défi : Péreſvet, l'un des moines de la Trinité, répond à l'appel : les deux champions ſe meſurent fièrement des yeux, s'avancent l'un contre l'autre, ſe frappent & ſe tuent du premier coup. Les Ruſſes frémiſſent : l'action s'engage, elle devient générale ; & la victoire ſe tourne du côté des Tatars. Le grand Prince, qui combattoit avec une maſſue, a deux chevaux tués ſous lui ; il eſt bleſſé lui-même & a beaucoup de peine à ſortir de la mêlée. Les Ruſſes ont à combattre juſqu'aux élémens : un vent impétueux les frappe au viſage & leur remplit les yeux de pouſſière. A peine ils peuvent agir, embarraſſés par les corps de leurs concitoyens morts ou expirans. Mais, après quatre heures de combat, le vent conſerve ſa force, change de direction, & devient auſſi incommode aux Tatars, qu'il venoit de l'être aux Ruſſes. Ceux-ci crurent que le Ciel ſe déclaroit pour eux par un miracle, & l'inconſtance ordinaire du vent leur parut un prodige. Des troupes de réſerve, qui ſortirent tout à coup d'une forêt, furent priſes pour des troupes miraculeuſes. Sûrs alors de devenir invincibles, ils le deviennent en effet ; &, comme il eſt ordinaire, les Tatars n'inſpirant plus de

terreur, commencent à en reſſentir. Ils
1380. oſent à peine défendre leur vie & combattent moins qu'ils ne ſe laiſſent immoler. Mamai prend la fuite avec les reſtes de ſon armée. Ils furent pourſuivis avec acharnement, & l'on voyoit ſur une étendue de dix lieues, les autres diſent de quinze, la campagne jonchée de leurs cadavres. Des partis les ſuivirent juſqu'à la horde, remportèrent des riches dépouilles, & ramenèrent beaucoup de priſonniers. Tel fut le ſuccès d'une expédition qui ſembloit devoir être auſſi funeſte à ceux qu'elle menaçoit, que l'avoit été celle de Bati.

Mais auſſi les Ruſſes achetèrent bien chèrement la victoire: le frère, l'ami, le fils, le père, cherchoit ſon frère, ſon ami, ſon père, ſon fils, & ne le trouvoient plus. On ignoroit même la deſtinée du prince, & l'on oſoit à peine en demander des nouvelles, dans la crainte de n'en apprendre que de funeſtes. Les uns diſoient l'avoir vu ſe défendant ſeul contre quatre Tatars & ſe battant en retraite; d'autres l'avoient vu marchant à peine, affoibli par la perte de ſon ſang: quelques uns ſoutenoient qu'il étoit tombé ſous leurs yeux couvert de bleſſures. Enfin deux cavaliers le trouvèrent dans un bois où il s'étoit arrêté, étendu ſur la terre, & touchant en apparence à ſon dernier moment. Les ſe-

cours qu'on lui donna le rappelèrent à la vie, & aucune de ſes bleſſures ne fut trouvée dangereuſe. Quand il put faire revue de ſes troupes, il les trouva réduites à quarante mille ſoldats, de quatre cent mille qu'ils étoient au commencement de la campagne. Cette victoire, remportée ſur les bords du Don, lui mérita le ſurnom de Donski. 1380.

Cependant Mamai, frémiſſant de ſa défaite & ne reſpirant que la vengeance, raſſemble les reſtes de ſes forces, épuiſe ſes dernières reſſources, & jure de périr ou d'abattre ſon ennemi. Il alloit ſe mettre en campagne, lorſqu'il apprit que Takhtamych, Khan d'une horde orientale, qu'on appeloit la horde Bleue, s'avançoit contre lui. Forcé de marcher à la rencontre de ce nouvel ennemi, il fut encore vaincu. Alors le prince & les chefs de ſon armée tinrent conſeil entr'eux, convinrent de renoncer à la domination d'un prince ſous lequel ils n'éprouvoient que des défaites, & ſe donnèrent unanimement à Takhtamych, auquel ils firent ſerment de fidélité. Mamai prit la fuite avec un petit nombre d'amis; &, cachant ſoigneuſement ſon nom, il chercha un aſyle à Kafa : mais, ſoit qu'il fût découvert, & qu'on craignît le reſſentiment du vainqueur; ſoit que les richeſſes du vaincu fuſſent encore capables d'exciter la cupidité de ſes

perfides hôtes, il fut aſſaſſiné.

1380. Takhtamych, devenu Khan de Sarai & du Volga, envoie des ambaſſadeurs aux princes Ruſſes pour leur faire part de ſa victoire & de ſes conquêtes. Ses miniſtres ne ſont chargés que de paroles de paix, &, comme on le peut croire, ils reçoivent par tout l'accueil le plus flatteur, & ſont renvoyés avec de riches préſens. Les princes dépêchent à leur tour des députés au nouveau Khan, &, par leurs profuſions en ſa faveur, ils tâchent de gagner ſon amitié. En même tems ils négocient entr'eux pour ſerrer plus étroitement les nœuds de la concorde: enfin on n'avoit pas vu depuis long-tems les princes Ruſſes en auſſi bonne intelligence entr'eux & avec les

1381. Tatars.

1382. Une funeſte tempête devoit ſuccéder à ce calme trompeur. Takhtamych fait égorger les Ruſſes qui exercent le commerce chez les Tatars de Kazan. Il embarque ſes troupes ſur les mêmes bâtimens qui avoient appartenu aux Ruſſes maſſacrés par ſes ordres, & remonte le Volga dans le deſſein d'aller ſurprendre Moskou. En effet, le grand Prince étoit loin de s'attendre à cette entrepriſe, & ſe croyoit en pleine paix avec l'ennemi qui étoit près de fondre ſur lui. Inſtruit enfin du danger qu'il n'avoit pas ſu prévoir, il implore des ſecours & n'en peut

obtenir : perſonne n'oſe entrer dans ſa dangereuſe alliance : la funeſte victoire du Don avoit affoibli tous les princes, & perſonne n'oſoit s'expoſer aux périls d'une nouvelle guerre. Le prince de Souzdal, celui de Rézan recherchent l'amitié du Tatar. Ce dernier lui applanit les difficultés de la route, & lui indique les gués des rivières. L'intérêt & la crainte font qu'en ſes anciens alliés, en ſes anciens amis, le ſouverain de Moskou ne trouve plus que des ennemis. Il ſort de la ville, il veut, dit-on, aller au devant de Takhtamych & ſe promet de l'arrêter : mais il reconnoît bientôt combien ſa foibleſſe & les forces de l'ennemi rendent ce projet inſenſé, &, à peine entré en campagne, il fait ſa retraite & va ſe renfermer dans la ville de Koſtroma, loin de ſa capitale, en tirant vers le nord-eſt. 1382.

Ainſi Moskou ſe trouvoit abandonnée de ſon prince, ſoit qu'il ne l'eût quittée que pour la défendre, ſoit que n'oſant braver l'orage, il eût cherché au loin un abri. Cette malheureuſe ville étoit déchirée par les factions. Quelques citoyens vouloient ſe retirer, les autres ne vouloient pas conſentir à la retraite. On commença par les reproches, les railleries, les injures ; on finit par la violence, le pillage, le maſſacre. L'épouſe même du grand Prince & le Métropo-

lite ne furent pas reſpectés: on leur per-
1382. mit cependant enfin de ſortir avec les gens qui leur appartenoient; mais ils ne purent du moins éviter le pillage. Tandis que l'ennemi s'approchoit, & que les habitans, occupés de leurs querelles, ne penſoient pas aux moyens de le repouſſer, Oſtei, petit-fils de cet Olguerd, l'implacable ennemi de Dmitri, vient défendre la capitale, que Dmitri lui-même abandonne. Il s'informe, & fait les meilleures diſpoſitions que le tems puiſſe lui permettre de faire. Pendant qu'une partie des citoyens reçoit ſes ordres & les exécute, les autres courent la ville comme des furieux, briſent les caves, ſe gorgent d'ydromel, & vont, dans leur ivreſſe, inſulter les Tatars qui ſe préſentent ſous les murs.

Le ſiége dura peu. Les Tatars qui avoient inutilement tenté une eſcalde, ſemblèrent déſeſpérer de prendre la ville, & firent des propoſitions de paix. Le Khan fit déclarer qu'il navoit aucune haine contre les habitans, qu'il n'en vouloit qu'au ſouverain qui n'avoit pas eu le courage de l'attendre, & qu'il demandoit ſeulement que les citoyens vinſſent au devant de lui & lui apportaſſent quelques légers préſens par forme d'hommages. Les fils du prince de Souzdal, qui étoit dans l'armée du Khan, prirent la parole, & ſe rendirent ga-

rans de la ſincérité du barbare. Sur ces proteſtations, les portes s'ouvrent, & 1382.
les princes, ſuivis des Boïars, de la nobleſſe & d'une foule de peuple, & précédés du clergé qui porte les croix & les images, ſortent avec les préſens qu'ils deſtinent aux Tatars. On les laiſſe défiler tranquillement, ſans leur donner aucun ſoupçon de perfidie, &, à un ſignal convenu, les Tatars tombent ſur eux le ſabre à la main, & en font un affreux carnage. Le brave Oſtei eſt lâchement aſſaſſiné ſous les murs qu'il eſt venu défendre. Les Tatars ſe précipitent de tous côtés dans la ville, par les portes & par deſſus les murs. Tout eſt pillé (*). La plûpart des habitans périſſent par le feu, par l'eau, par le fer: un petit nombre prend la fuite, & ceux à qui les aſſaſſins, fatigués de tant des meurtres, n'ont plus la force d'ôter la vie, perdent la liberté. La ville eſt livrée aux flammes: il ne reſte que les ruines des murailles & des édifices de pierres, qui déjà l'embelliſſoient, & que le grand Prince avoit fait élever il n'y avoit que quinze ans. Les villes voiſines éprouvèrent le même ſort; les campagnes fu-

(*) La chronique dit nommément qu'on pilla les fabriques de drap. Ce n'étoit pas ſans doute des draps fins qu'on fabriquoit à Moskou; mais c'étoit déjà beaucoup d'en fabriquer de groſſiers.

rent dévaſtées, les Tatars ſe partagèrent
1382. pour étendre encore plus loin le ravage, & le vainqueur mit, en paſſant, au pillage le territoire de Rézan, dont le prince l'avoit offenſé, peut-être, après l'avoir ſervi.

Sa colère étoit terrible, ſon amitié inutile, ſon équité incorruptible. Le prince de Tver, ce Mikhaïl Alexandrovitch, qui avoit paru ſincèrement réconcilié avec le grand Prince, ſut gagner les bonnes graces de Takhtamych, & alla lui demander à la horde la principauté de Moskou. Cette démarche cauſa tant d'effroi à Dmitri, qu'il envoya ſon fils combattre les prétentions de Mikhaïl. Quel ſuccès pouvoit-il eſpérer de ſa cauſe, en la faiſant plaider au tribunal de ſon ennemi, & ne devoit-il pas trembler de remettre ſon fils & ſes Boïars les plus ſages entre les mains du prince Tatar? Cependant ſa confiance ne fut pas trompée. Takhtamych étoit féroce, mais juſte. Il congédia le prince de Tver avec honneur, lui confirma la poſſeſſion des domaines qu'il tenoit de ſes ancêtres; mais il refuſa de lui accorder des lettres pour la grande principauté de Moskou. „ J'ai eu ſujet, lui „ dit-il, de me plaindre de Dmitri, je „ l'ai puni: à préſent je ſuis content de „ ſa fidélité, & ne crois pas avoir le „ droit de lui ôter ſon héritage". Ces

paroles font préſumer que ce n'étoit pas par eſprit d'ambition ni de brigandage que le Tatar avoit porté la guerre à Moskou : il avoit été offenſé. 1382.

Le Khan fut bien aiſe de garder un gage de la fidélité du grand Prince dont il retint auprès de lui le fils, qui ſe ſauva trois ans après de la horde.

Sous le règne de Dmitri, la république de Novgorod ne fournit guères à l'hiſtoire que les brigandages de ſes jeunes citoyens. Ils abandonnoient par troupes leurs familles, ſe choiſiſſoient des chefs, alloient s'embarquer ſur le Volga, deſcendoient chez les Tatars, pilloient, maſſacroient & ne reſpectoient pas même les Ruſſes qui exerçoient le commerce dans ces contrées. Il ſuffiſoit qu'ils euſſent des richeſſes pour être traités en ennemis. Une de ces bandes, compoſée de plus de deux mille vagabonds, vient ſurprendre Kazan, menace d'y mettre le feu : les Tatars ſont obligés de racheter leur ville. Enſuite ils remontent en pillant juſqu'à Koſtroma, ville Ruſſe. La moitié de la troupe ſe cache dans un bois, l'autre va menacer la ville. Les habitans ſortent pour repouſſer les brigands : ceux-ci prennent la fuite, s'enfoncent dans la forêt toujours pourſuivis, &, donnant un ſignal, ils ſont auſſi tôt ſecondés par leurs compagnons qui ſortent de tous côtés

Drevnel Letopiſ. & Muller dans les Sorchineniai pérédovy.

de l'épaiſſeur du bois. Ils pourſuivent à
1382. leur tour les malheureux citoyens de Koſtroma, taillent en pièces ceux qu'ils atteignent, entrent avec le reſte dans la ville, y exercent le pillage à loiſir & s'y arrêtent une ſemaine entière. Rien ne peut échapper à leurs recherches; il ſemble qu'un inſtinct ſûr leur découvrît les tréſors les mieux cachés; &, faiſant le mal pour le plaiſir de le faire, ils brûlèrent & jetèrent dans la rivière ce qu'ils ne purent emporter. De là ils allèrent ſurprendre Nijni-Novgorod, y mirent le feu, & augmentèrent le nombre des priſonniers qu'ils traînoient à leur ſuite. Continuant de deſcendre le Volga, ils dépouillèrent, aſſaſſinèrent les marchands Ruſſes qui ſe trouvoient aux environs de Sarai, & allèrent vendre leurs priſonniers & leur butin à Aſtrakhan. Le Khan crut devoir ſe délivrer de ces hôtes redoutables & ſervit l'humanité en les trahiſſant. Il les reçut avec honneur, leur fit donner un grand feſtin, &, quand ils furent plongés dans l'ivreſſe, il ordonna de les maſſacrer. Il eſt triſte que cette action de juſtice porte les traits toujours révoltans de la perfidie.

Dès long-tems le Grand Prince, irrité de ces exploits illégitimes, avoit menacé Novgorod de ſes armes; la République avoit fléchi ſa colère, en proteſtant que ſes coupables membres avoient agi ſans ſon

ſon aveu. Mais le ravage de Koſtroma, & quelques autres attentats que nous ignorons, attirèrent enfin ſur elle la vengeance du Prince. En vain elle implora ſa clémence, en vain elle tenta de l'arrêter : ſon archevêque, qui vint s'humilier pour elle devant le Prince, fut reçu avec reſpect, mais il ne fut point écouté. Une armée nombreuſe continuoit de s'avancer contre la capitale, conduite par le ſouverain. Vingt-quatre grands monaſtères furent détruits par les flammes, un grand nombre des marchands furent ruinés, & ces malheurs ſembloient n'être que le prélude d'autres maux plus affreux, & d'une entière deſtruction. Dmitri ſe laiſſa fléchir enfin aux nouvelles prières du prélat ; il tira de la République une contribution de huit mille roubles, ſomme alors très-conſidérable, & en exigea un tribut annuel plus fort qu'elle n'en avoit jamais payé. Ce fut à ce prix qu'il donna la paix (*). 1382.

Muller, dans les Sotchinenia i pérévody.

Quoique Novgorod reſtât toujours ſous la domination des Grands Princes, qui la gouvernoient par leurs Nameſtniks, elle avoit déjà cédé depuis aſſez long-tems quelques portions de ſon domaine à des princes Lithuaniens, qui aſſuroient ſes frontières contre la Suède &

(*) Le 23 Septembre 1385, éclipſe de ſoleil.

la Livonie. Cet arrangement, qui finit
1392. par être volontaire, avoit commencé par la force. En 1331 la Ruſſie n'avoit pas de Métropolite, & il y en avoit un dans la Volynie. Les Novgorodiens, qui perdirent alors leur archevêque, envoyèrent ſon ſucceſſeur en Volynie pour y être ſacré. Il falloit paſſer par la Lithuanie. Le prélat déſigné, & le cortége d'hommes de la première diſtinction, qui l'accompagnoit, y ſont arrêtés par Guédimin; il ne leur rend la liberté qu'après que les Novgorodiens ont conſenti à céder à ſon fils Narimond, Ladoga & Orékhovetz, avec la Carélie, & la moitié du diſtrict de Koporié. Ivan Danilovitch, qui règnoit alors à Moskou, punit la République de la ceſſion forcée qu'elle venoit de faire, en lui enlevant Torjok & le pays adjacent: bientôt il conſentit à lui rendre la paix. Narimond avoit fait ſerment de ne ſe point imiſcer dans le gouvernement de la ville, & le Grand Prince y laiſſa ſes Nameſtniks.

D'abord Narimond réſida à Orékhovetz; enſuite il y laiſſa ſon fils; enfin, il ſe contenta d'y placer quelques officiers qui levoient pour lui les tributs. Cette ſorte d'indifférence lui fit perdre ſa nouvelle acquiſition. Magnus, Roi de Suède, prit Orékhovetz en 1347. Les Novgorodiens la reprirent l'année ſuivante, la fortifièrent enſuite d'un mur de pierre &

la gardèrent pour eux.

Mais, vers les derniers tems du règne de Dmitri, Siméon Lougvenei, fils d'Olguerd, & petit-fils de Guédimin, fit demander à Novgorod, par des députés, ce qui avoit appartenu à Narimond dans le domaine de la République. Les citoyens ſentoient combien il leur étoit avantageux d'avoir ſur ces frontières un prince, engagé par ſon propre intérêt à les défendre, & Lougvenei obtint ſans peine ce qu'il leur demandoit. Ils durent s'applaudir de leur politique: car une armée de Suédois ou d'Allemands remontant, peu d'années après, la Néva, pour attaquer le domaine de Novgorod, Lougvenei les battit & les mit en fuite, après avoir fait ſur eux un grand nombre de priſonniers. Mais ſi cette union de Novgorod & des princes Lithuaniens fut d'abord utile à la République, elle hâta dans la ſuite ſa ruine, lorſque des citoyens voulurent ſe ſouſtraire à la domination des princes Ruſſes, pour ſe donner à ceux de Lithuanie & de Pologne. 1385.

Dmitri Donski mourut en 1389, âgé de quarante ans, après vingt-ſept ans de règne. Son portrait nous a été conſervé par un auteur contemporain, qui a pu ſouvent approcher du Prince. Il ſavoit, dit le Métropolite Kiprian, allier la douceur à la majeſté. Reſpecté de ſes ſujets, il étoit affable avec eux, leur rendoit la 1389. Kniga Stepennaïa.

justice avec impartialité, & se plaisoit à
1389. répandre sur eux ses bienfaits. Il étoit peu savant; mais la justesse de son esprit & la bonté de son cœur suppléoient en lui au défaut de connoissances.

On sera peut-être étonné qu'il fût question de sciences en Russie, dans le XIVe siècle: mais ces sciences n'étoient point celles de nos académies; c'étoit la science des écritures & de quelques ouvrages des Pères. Des prélats, des moines & même des princes étoient nourris de la lecture de la Bible, & la savoient presque par cœur. Il ne faut pas oublier que par tout, la philosophie a commencé par la théologie, ou plutôt qu'elle n'étoit autre chose que la théologie elle-même. Les Brachmanes, dans les Indes, les mages chez les Perses, les prêtres en Égypte, les Lamas au Thibet, les Chamans, ou Samanés, chez les peuples du Nord, étoient en même tems les Théologiens, les savans, les philosophes, les sages.

Jusqu'au règne de Dmitri, la ville de Moskou avoit été de bois. Ce fut lui qui le premier fit bâtir en pierres le Kremle, que nos auteurs appellent Cremelin. C'est le quartier des souverains: son nom est tatar, & signifie forteresse. Il est construit sur une élévation & entouré d'une muraille flanquée de tours & défendue par des fossés revêtus de pierres.

Les chroniques marquent qu'il yeut alors pluſieurs héréſies & qu'un grand nombre d'hérétiques furent noyés à Novgorod. Je ne ſais quelles étoient leurs erreurs; mais elles étoient ſans doute moins cruelles que celles des furieux qui leur donnoient la mort. 1389.

VASSILIOU BASILE II, DMITRIÉVITCH.

Le Grand Prince laiſſoit en mourant ſix fils, dont l'aîné, nommé Vaſſili, fut ſon ſucceſſeur. Le Tatar Chiakmat, député de Takhtamych, lui confirma, au nom de ſon maître, la poſſeſſion du trône. Drev. Let.

On a vu plus haut que Vaſſili, étant allé ménager à la horde les intérêts de ſon père, y avoit été retenu, en quelque ſorte, en ôtage. Impatient de cette captivité, dans laquelle il étoit tombé par ſurpriſe, il avoit reconnu l'impoſſibilité de fuir directement en Ruſſie, &, prenant de longs détours, il avoit traverſé le Podolie & pénétré juſqu'en Livonie; Vitold s'y étoit auſſi réfugié, lorſque Keſtouti ſon père, fils de Guédimin, eut été aſſaſſiné par ſes propres officiers dans le grand Duché de Lithuanie dont il s'étoit emparé. Il reconnut le fils du Grand Prince, l'arrêta, lui offrit ſa fille

en mariage, & mit à ce prix sa liberté.
1389. Le jeune infortuné, qui n'avoit fui, à travers tant de dangers & de fatigues, que pour tomber dans de nouvelles chaînes, pour devenir le captif d'un prince fugitif comme lui, n'hésita point de prêter les sermens qu'on exigeoit. Dès que Vitold eut reçu sa parole, il lui rendit les honneurs dus à son rang & la liberté. Vassili, devenu possesseur du trône, ne se crut point en droit d'enfreindre une promesse qui lui avoit été arrachée par la force; &, la troisième année de son règne, il épousa la princesse qui se nommoit Sophie.

1391. L'ambition héréditaire de réunir à sa domination les différentes principautés de la Russie, ne lui permit pas de consulter en toute occasion cette justice sévère qu'il venoit de suivre. Nous en allons voir un exemple.

Dmitri, prince de Souzdal & de Nijni-Novgorod, étoit mort quelques années avant le dernier Prince (en 1383). Takhtamych lui avoit donné pour successeur son frère Boris, au préjudice de son fils Semen, qui ne se plaignit même pas de cette preférence & qui se contenta de quelques apanages. Ainsi l'usage de préférer les frères aux fils, dans la succession des princes souverains n'étoit point encore entièrement aboli.

Vaſſili, dès la ſeconde année de ſon règne, ſe brouille avec Boris, ſans qu'on en ſache la raiſon ou du moins le prétexte, prend & pille Nijni-Novgorod, & enlève les princes & les princeſſes de la famille du ſouverain, qui y ſont renfermés. C'étoit peu de piller, il falloit envahir. Il alla prier Takhtamych de réunir la principauté de Nijni-Novgorod à celle de Moskou. Il appuya ſa demande de préſens conſidérables; il eut ſoin d'en diſtribuer à tous les Tatars qui avoient quelque crédit auprés de leur ſouverain, & obtint tout ce qu'il voulut. Il ramena en Ruſſie un député du Khan, & l'envoya, avec un aſſez grand nombre de ſes propres Boïars, ordonner à Boris, dans ſa ville de Nijni-Novgorod, d'abandonner cette portion de ſon patrimoine. Le malheureux prince, inſtruit de leur approche, prévoyoit ſon ſort: il aſſembla ſes Boïars, leur rappela leurs ſermens & les pria de ne le point abandonner. L'un des plus âgés & des plus conſidérables de ces ſeigneurs, nommé Romianets, ſe hâta de prendre la parole, & ſe déclara l'interprète des ſentimens de tous: il aſſura le Prince de l'amour & de la fidélité de ſes officiers & de ſes ſujets, & lui jura que tous étoient prêts à donner leur ſang pour un maître qu'ils chériſſoient. Raſſuré par ces proteſtations, intimidé par des ſoupçons

1391.

1392.

qui les combattoient, Boris étoit in-
1392. certain : il vouloit interdire l'entrée de la ville au député Tatar & aux officiers de ſon ennemi. Cette révolution traverſoit les deſſeins de Roumianets ; il la combattit avec force, il repréſenta au Prince que, par cette inſulte, il ſe rendroit l'auteur des premières hoſtilités ; qu'il alloit allumer lui-même les feux de la guerre, & devenir reſponſable de tous les maux qui en ſont les ſuites. Enfin il demanda à Boris ce qu'il pouvoit craindre d'une poignée d'étrangers ſuſpects, lorſqu'il étoit entouré de ſes fidèles Boïars. Le foible Boris, qui ſentoit tout ce qu'il avoit à craindre, n'eut pas le courage, pour éviter le péril, de contrarier le courtiſan hardi qui lui étoit ſuſpect, & ſe rendit à des conſeils dont il prévoyoit les ſuites funeſtes. Étrange caractère des hommes qui manquent de courage d'eſprit ! ils voient qu'on les mène vers le précipice, vont s'y plonger, parce qu'ils n'oſent repouſſer la main qui les y conduit. Pendant que le Prince feint de ſe laiſſer raſſurer, les Boïars de Vaſſili arrivent, font ſonner les cloches & raſſemblent le peuple. Boris, dans cet inſtant déciſif, exhorte les courtiſans qui l'environnent à ne pas trahir la parole qu'ils viennent de lui donner ; mais le perfide Roumianets, levant alors le maſque & bravant l'opprobre à la fin

de ſa carrière, a l'audace de lui apprendre qu'il ne doit plus compter ſur ſes Boïars, & qu'il voit en eux les ſerviteurs de ſon ennemi. Boris, au même inſtant, eſt arrêté par les courtiſans qui viennent de lui jurer de le défendre. Vaſſili vint prendre poſſeſſion de la principauté qu'il uſurpoit, le fit charger de fers, & diſperſa dans différentes villes ſa femme, ſes enfans & le petit nombre de ſujets qui lui reſtoient encore fidèles. Le malheureux Boris mourut l'année ſuivante. Son neveu Semen, fils de Dmitri, avoit trop de droits à ſa ſucceſſion pour n'être pas pourſuivi; obligé de fuir, il va chercher un aſyle à la horde, auprès du même Khan dont le décret l'avoit dépouillé. Il paſſa ſa vie à demander juſtice à la cour de quatre Khans ſucceſſifs; mais on ne peut guères rétablir ſa fortune, quand on n'a plus de quoi payer des protecteurs. On laiſſa l'opprimé gémir, on parut le plaindre, mais on ménagea l'uſurpateur qui eut l'audace de faire enlever les enfans de Semen & ſa malheureuſe épouſe juſques dans les contrées de la horde. Cette princeſſe dépouillée de tout, languit dans la miſère, &, pour comble de maux, dans les États & ſous les yeux de celui qui en étoit l'auteur. Son époux fut enfin réduit à ce point d'abaiſſement de venir demander la paix à l'uſurpateur de ſon patrimoine, 1392. 1303.

à l'oppreſſeur de ſa femme & de ſon fils.
1393. Il venoit de l'obtenir, ſans qu'on ſût à quelles conditions, lorſqu'il mourut en ſortant de Moskou: heureux s'il fût mort avant de s'humilier devant l'homme injuſte qui triomphoit de ſon iniquité, & jouiſſoit des pleurs de ſa victime.

Mais pendant que le Grand Prince de Moskou travailloit à étendre ſa domination, il étoit menacé de ſe la voir arracher par un des plus terribles conquérans qui aient déſolé la terre: c'eſt ce fameux Timour-Bek, ou Timour-Leng, que les chroniques Ruſſes nomment toujours Témir-Akſak, & que nous appelons Tamerlan. Ce grand dévaſtateur fit trembler la Ruſſie qu'il ſembla près d'envahir, mais il l'abandonna lorſqu'il commençoit à peine à la frapper, & doit être regardé comme le principal auteur de ſa reſtauration, parce qu'il abattit les reſtes du pouvoir qui la tenoit humiliée. Ce fut Takhtamych qui eut l'imprudence d'attirer contre lui-même & contre la Ruſſie le vainqueur de tant de peuples. Il devoit toute ſa puiſſance à Timour; mais il l'avoit vu renverſer celle de ſa famille. La reconnoiſſance lui ordonnoit de l'aimer; la nature lui preſcrivoit de le haïr & de ſe venger.

De Guignes, hiſ. des Huns.

Déjà depuis long-tems Timour étoit maître de toute la Perſe. Takhtamych y envoie une armée par le Derbent; elle

prend Tauris, elle y exerce d'affreuſes cruautés. Timour ſe plaint, & Takhtamych brave ſa colère. Mais le premier, qui n'étoit pas accoutumé à ſupporter des bravades, envoya auſſi tôt, d'Arménie où il ſe trouvoit, une armée chargée de ſa vengeance. Elle ne remporta une victoire peu déciſive, qu'après avoir eſſuyé une défaite. Takhtamych raſſemble ſes Tatars, & ne craint point d'attaquer un héros tant de fois vainqueur. Son audace n'eſt point heureuſe ; il eſt défait, & preſque tous ſes Tatars périſſent par le fer, ou ſe noient en traverſant à la nage l'ancien Iaxarte, appelé Sir par les peuples qui habitent aujourd'hui ſur ſes bords. 1393. 1388. 1393.

Timour a deux offenſes à punir & ne ſe trouve pas aſſez vengé. Il porte ſes armes dans le Kaptchak, vient attaquer à ſon tour ſon téméraire agreſſeur, le bat, le met en fuite. Takhtamych eſt châtié, mais non pas abattu : &, tout affoibli qu'il eſt par les coups qu'il vient de recevoir, il relève ſa tête avec orgueil, dès qu'il ne ſent plus le bras de ſon vainqueur. Il envoie dévaſter le Chirvan. Timour lui écrit, & l'invite à reconnoître ſes torts & à prévenir la vengeance terrible qu'il oſe provoquer : il reçoit une réponſe pleine d'orgueil. Déſormais implacable, il cherche ſon ennemi, le rencontre entre le Kour & le Terek, ſur les bords occidentaux de la mer Caſpienne ; &, après 1395.

des ſuccès d'abord balancés, il le défait
1395. entièrement. Il le pourſuivit, le dépoſa, & mit à ſa place un Khan qui ne conſerva ſa puiſſance, qu'autant qu'il fut ſoutenu par la préſence de ſon protecteur.

Drev. Letop. Conduit par ſa victoire ſur les frontières de la Ruſſie, Timour y entra, menant avec lui quatre cent mille hommes, moins formidables encore par leur nombre que par leurs anciens exploits. Déjà il s'étoit rendu maître d'Iélets, ville compriſe à préſent dans le gouvernement de Voronèje, aſſez près de la Soſna, qui ſe jette dans le Don. Cette ville avoit ſon prince particulier, qui tomba dans les fers du vainqueur. Déjà le fier Mogol étoit ſur les confins de la principauté de Rézan. Il ſembloit diriger ſa marche vers Moskou; la terreur ſe répand dans cette malheureuſe capitale, encore mal remiſe des maux que lui avoit faits Takhtamych. Le Grand Prince veut affronter l'orage; il raſſemble ſes forces, entre en campagne & aſſied ſon camp ſur les bords de l'Oka. Sa perte ſembloit certaine, & ſa défaite aiſée eût ajouté peu de lauriers à la couronne du vainqueur. Mais, contre toute eſpérance, Timour retourne ſur ſes pas, apparemment par la raiſon qu'il faut bien qu'un conquérant s'arrête quelque part. On crut en Ruſſie qu'il avoit été repouſſé de Moskou par un ſonge effrayant que lui envoya la Sainte Vierge, dont les Ruſſes

avoient pieuſement invoqué l'image peinte par S. Luc. Un écrivain ajoute que Timour, dans ſa retraite, ſe vit toujours pourſuivi par une armée formidable, quoique perſonne ne le ſuivît en effet. 1395. Knig. Stepen. Stepen.

Pluſieurs auteurs ont dit, d'après Pétis de la Croix, que Moskou fut priſe & brûlée par Tarmerlan: ils ſont démentis par toutes les chroniques Ruſſes. Quelques écrivains Orientaux auront parlé d'une ville conſidérable de Ruſſie, priſe & réduite en cendres par le conquérant Mogol; & Pétis de la Croix ou quelque compilateur Perſan qu'il aura ſuivi, aura cru qu'il s'agiſſoit de la capitale.

Tamerlan avoit porté le coup mortel à la horde du Kaptchak, qui depuis alla toujours s'affoibliſſant. Takhtamych, après la retraite de ſon vainqueur, remonta ſur le trône, d'où il chaſſa ſans peine un rival trop foible pour s'y maintenir, & ſur lequel lui-même n'eut pas la force de ſe défendre. Semir-Koutloui, prince Tatar, vint le ſurprendre lorſqu'il commençoit à rétablir ſa domination, & à reſpirer après les maux qu'il avoit ſoufferts. Il fut chaſſé, & ſe réfugia à Kief, ſous la protection de Vitold, devenu Grand Duc de Lithuanie, lorſque Jagellon fut monté ſur le trône de Pologne. Étrange fortune de Vitold, de devenir le protecteur d'un prince n'aguères ſi redoutable! Koutloui, indigné 1398.

que ſon ennemi pût trouver un aſyle, le
1398. redemanda. Mais loin de le livrer, le duc de Lithuanie vouloit le rétablir ſur le trône. Ce n'eſt pas vraiſemblablement qu'il ſe propoſât de braver les fatigues & les dangers, & de ſacrifier le ſang de ſes ſujets pour les ſeuls intérêts du Tatar. Si les princes ſupplians reçoivent le ſecours, c'eſt que l'intérêt leur en fait accorder. Vitold étoit ſans doute moins inſpiré par la généroſité que par l'ambition: il vouloit ne faire reſtituer à Takhtamych qu'un vain titre; &, ſe réſervant à lui-même la puiſſance, étendre ſa domination ſur toute la horde du Kaptchak, & juſqu'au delà de l'Iaïk, ſe ſervir de ſes hordes ſubjuguées pour ſoumettre celle de Pérécop, & maître une fois des vainqueurs de la Ruſſie, ſe la rendre tributaire. Grand projet! qui fut bientôt renverſé par la victoire de Koutloui. Ce Khan reſta maître de l'artillerie & de la mouſqueterie Lithuanienne, & de tout le bagage, dans lequel il trouva des vaſes d'or & d'argent; luxe étrange dans une armée de ce ſiècle & de ces contrées. Vitold fut pourſuivi juſqu'à Kief, dans un eſpace de plus de cent de nos lieues. Le Tatar exigea de cette ville une ſomme conſidérable pour ſe racheter du pillage, & envoya des troupes porter le ravage dans la Lithuanie. Temir-Koutloui ne ſurvécut pas long-tems à ſa victoire; il eut pour

ſucceſſeur ſon fils Chadibek, qui défit & tua Takhtamych en Sibérie, où celui-ci s'étoit retiré. 1398.

Juſqu'ici la principauté de Smolensk avoit toujours dépendu de la Ruſſie, & étoit gouvernée par des deſcendans de Rurik. Sur la fin du règne de Dmitri Donski, le prince de Smolensk, nommé Sviatoſlaf, avoit porté la guerre en Lithuanie & avoit été tué dans cette expédition. Georges, l'aîné de ſes fils, reçoit ſa ſucceſſion des mains de ſes vainqueurs, qui commencent par piller l'héritage qu'ils lui remettent. La peſte étendit bientôt après ſes ravages ſur cette malheureuſe principauté, & lorſqu'elle fut délivrée de ce fléau, elle fut déchirée par les diſſentions de ſes princes. Vitold avoit 1396.
toujours les yeux ouverts ſur ce qui ſe paſſoit autour de lui, prêt à profiter des circonſtances favorables à ſon ambition. Drev. Let. Kn. Stepen.
Il raſſemble ſes forces, & fait répandre le bruit qu'il veut marcher contre les Tatars; on ne fut pas étonné de le voir s'approcher de Smolensk. Il s'arrête près de cette ville dont les princes le regardoient comme leur ami. Il leur fait témoigner combien il deſiroit être choiſi pour médiateur dans leurs querelles, les attire par ces avances dans ſon camp, les y comble de préſens & de careſſes juſqu'à ce que tous y ſoient enfin rendus, &, ſe déclarant alors ouvertement leur ennemi,

il les fait arrêter, entre dans la ville, en
1396. enlève toutee les richeſſes, & y établit
1398. ſon Nameſtnik.

Mais Georges, l'aîné des enfans de Sviatoſlaf, n'étoit pas du nombre de ſes captifs. Rebuté de ne pouvoir rétablir la concorde entre ſes frères & les princes de ſon ſang, & plus encore de règner ſans autorité, il s'étoit retiré à Rézan auprès d'Oleg ſon beau-père. Ce fut là qu'il apprit la perfidie de Vitold & la perte de ſon héritage.

Oleg n'abandonne point ſon gendre dans le malheur, &, prompt à s'armer pour ſa vengeance, il porte avec lui le fer & le feu dans la Lithuanie. Pendant que les États de Vitold ſont en proie aux ennemis, on le voit lui-même, ignorant ce qui ſe paſſe chez lui, ravager la principauté de Rézan, qu'il trouve ſans défenſe, comme il y a laiſſé ſes domaines. Oleg, qui ſe baigne à loiſir dans le ſang, & ſe charge de butin, apprend que ſon pays éprouve les mêmes maux qu'il fait ſentir à ſes ennemis: il ſe hâte de retourner ſur ſes pas, &, embarraſſé du nombre de ſes priſonniers, il a la cruauté d'en faire égorger une partie. Vitold apprend en même tems que ſes États ſont remplis de troupes d'Oleg; il vole les combattre. Mais les deux armées ne ſe rencontrèrent pas plus qu'elles n'avoient fait, lorſqu'elles étoient entrées en cam-

pagne : il y eut ſeulement quelques coureurs Lithuaniens enlevés par Oleg qu'ils ne croyoient pas ſi près d'eux. Ce fut lui qui, par le butin conſidérable qu'il remporta, recueillit le plus grand avantage de cette excurſion réciproque. 1401.

Mais le zèle & les entrepiſes d'Oleg étoient peu utiles au prince dépouillé de Smolensk : le mal que les Tatars de Témir-Koutloui firent en Lithanie, lui rendit l'eſpérance de rétablir ſa fortune. Oleg, toujours attentif à le protèger, le conduit ſous les murs de Smolensk : deux partis y règnoient, l'un fidèle au ſang de ſes anciens maîtres & l'autre préférant l'uſurpateur. Oleg ſe montre à l'improviſte, la ville tremble à ſon approche. Les portes lui ſont ouvertes, Georges règne de nouveau, & la tranquillité eſt rétablie par le ſupplice des principaux partiſans de la domination Lithuanienne. Oleg, qui vient de rétablir ſon gendre, veut encore le venger ; il continue ſa marche, entre en Lithuanie & punit l'uſurpateur en ravageant ſes États.

Vitold ne pouvoit ſe conſoler de la perte de ſa proie : il implora les ſecours de preſque tous les princes de ſon ſang, & alla, avec toutes les forces de la Lithuanie, mettre le ſiége devant Smolensk. Mais la perfidie pouvoit ſeule l'en rendre maître ; la place réſiſta à toutes ſes attaques, & au feu, ſans doute mal ſervi, 1404.

de ſon artillerie. Il fut obligé, après ſept
1404. ſemaines, de lever le ſiége, & punit les habitans de leur courage, en changeant en déſert toute la contrée d'alentour.

Le prince de Smolensk, reſté maître de ſa ville, mais ne poſſédant plus que des campagnes dévaſtées & craignant chaque jour de nouvelles attaques de la part d'un ennemi, dont l'ambition ne pouvoit être rebutée, ſe rendit à Moskou auprès du Grand Prince, gendre de Vitold. Il lui demanda ſa médiation auprès de ſon beau-père; elle fut refuſée ou elle fut inutile: il le ſupplia, mais en vain, de lui accorder des ſecours; il lui offrit même de lui remettre Smolensk, content d'en être privé, pourvu qu'il ne la vît pas ſous la domination Lithuanienne: mais Vaſſili refuſa d'accepter ce préſent, pour ne pas rompre la paix avec ſon beau-père dont il redoutoit la puiſſance.

Pendant que Georges étoit occupé de cette vaine négociation, il ſe trouva des traîtres parmi ſes Boïars, qui profitèrent de ſon abſence pour appeler Vitold & lui ouvrir les portes. Les frères, les parens du malheureux Georges, ſon épouſe, fille du prince de Rézan, furent arrêtés, avec tous les Boïars & les Nobles qui voulurent reſter fidèles à ſon époux. Ces illuſtres priſonniers furent conduits en Lithuanie. Le prince dépouillé, que Vitold cherchoit à faire enlever pour lui

donner la mort, chercha un asyle à Nov-
gorod, où il fut reçu avec honneur. La 1406.
république lui donna treize villes en apanage; il fit serment de la défendre contre ses ennemis, & reçut lui-même les sermens des principaux chefs au nom de la république. Mais après avoir intéressé les cœurs sensibles par ses infortunes, il se rendit coupable d'un crime atroce, & devint pour eux un objet d'horreur. Il avoit à son service un prince Viazemski, dont l'épouse étoit d'une rare beauté. Sensible à tant de charmes, il cherche tous les moyens de séduire cette princesse, & ses soins sont inutiles: irrité par les obstacles, il a recours à la violence: cette femme vertueuse se défend avec courage, lui arrache son épée & le blesse au bras. L'amour de Georges se change en fureur; il tue de sa propre main le malheureux Viazemski, fait couper à la princesse les bras & les jambes & la fait jeter dans le fleuve. Souillé de ce sang vertueux, devenu un objet d'exécration pour ses anciens amis & pour ses domestiques, obligé de fuir, parce que tout le monde le fuyoit; ne pouvant se fuir lui-même, & trouvant, dans son cœur dévoré de remords, son plus cruel ennemi, il va chez les Tatars, erre de contrées en contrées, de déserts en déserts, & vient terminer enfin ses jours dans une solitude de la principaute de Ré-

zan, entre les bras d'un ſaint Abbé, qui
1404. ſeul daigna lui donner encore un aſyle & des conſolations. En lui finit la race des princes de Smolensk, & la ville ceſſa pour long-tems d'être une dépendance de la Ruſſie.

Peut-être l'État n'auroit-il pas fait cette perte ſi ſenſible, ſans les ménagemens puſillanimes du Grand Prince pour ſon beau-père; ménagemens funeſtes, qui augmentoient encore l'audace du Lithuanien, & auxquels devoit mettre fin cette même audace portée à ſon comble. Novgorod & Pleskof étoient toujours ſous la protection de Vaſſili: mais Vitold, qui ne connoiſſoit point d'égards quand ils étoient contraires à ſon ambition, ravagea les campagnes dépendan-
1406. tes de ces républiques, les mit au pillage, y exerça toutes les cruautés qui devroient caractériſer les brigands, mais dont les princes & les Chefs des armées ſe ſont trop ſouvent rendus coupables. Vaſſili ne put diſſimuler plus long-tems: il envoya ſes troupes porter la déſolation dans la Lithuanie, vengeant le ſang par le ſang, & le crime par de nouvelles atrocités. Lui-même entra en campagne l'année ſuivante avec des troupes plus nombreuſes: il étoit fortifié par des ſecours que lui amena le prince de Tver, & par des Tatars qui lui furent envoyés de la horde. Ces grands préparatifs & les diſ-

positions des deux chefs ennemis, qui s'avançoient en même tems l'un contre l'autre, faisoient attendre une action sanglante : ils ne se rencontrèrent que pour faire la paix. 1406.

Mais il étoit plus facile au prince de Moskou & à celui de Lithuanie de conclure des traités, d'en jurer l'observation, que d'établir entr'eux une paix fondée sur la confiance mutuelle. Aussi étoit-elle souvent enfreinte presqu'aussi tôt que jurée. Chadibek, dont le Grand Prince avoit reçu des secours sans doute politiques, ne règna pas long-tems : il fut chassé de la horde par Boulat-Sultan, qu'on dit fils de Takhtamych. Un Tatar, nommé Jédiguei, règna sous le nom de ce Boulat. Vassili ne manqua pas d'implorer, contre son beau-père, le nouveau Khan & son favori. C'étoit contre l'avis de ses vieux Boïars, qu'il réclamoit ces secours : secours pernicieux, si les Tatars avoient encore conservé leur première puissance. En effet, on devoit sentir qu'une amitié sincère ne pouvoit jamais règner entre la horde & la Russie. Mais la horde étoit réduite à un état de foiblesse encore peu connu au dehors : elle ne pouvoit plus mettre en campagne ces vastes & épaisses nuées de combattans, qui menaçoient de couvrir & de désoler la terre : sa population peu nombreuse lui faisoit éprouver les craintes

qu'elle même avoit inſpirées: en perdant la
1406. force, elle avoit acquis la ruſe, & ſavoit ce que le puiſſant ignore, diſſimuler & feindre. Auſſi ſe ménageoit-elle ſoigneuſement la paix avec les princes Ruſſes, leur prodiguoit de fauſſes marques d'amitié, leur rendoit des honneurs & leur faiſoit de riches préſens: mais elle ne négligeoit aucun moyen de ſemer entr'eux la diſcorde.

En conſéquence de cette politique, Boulat-Sultan, où plutôt Jédiguei, donna à Vaſſili quelques ſecours, qui ne furent pas aſſez conſidérables pour l'empêcher de faire encore la paix avant d'avoir commencé la guerre. Cette paix étoit à peine jurée, qu'il fit porter à Jédiguei de nouvelles plaintes contre Vitold. Le Tatar parut les recevoir avec un vif intérêt, & fit aſſurer le Prince qu'il ne tarderoit pas à lui témoigner ſon zèle & à lui faire paſſer de puiſſans ſecours. Il dépêcha en même tems un courier à Vitold, lui fit part des plaintes, des offres & des projets de Vaſſili, lui exagéra les torts de ſon beau-père, & lui promit de le ſecourir efficacement contre ce prince injuſte & perfide.

1409. En effet, il ne tarda pas à faire avancer lentement une armée vers la Ruſſie. Il eſpéroit que cependant le gendre & le beau-père combattroient l'un contre l'autre, & ſe promettoit de choiſir enſui-

te pour ennemi celui des deux qu'il ſeroit plus facile d'écraſer. Mais l'égal épuiſement des deux Princes ne leur permit pas de ſe mettre en campagne. Alors Jédiguei prend ſon parti & tourne ſa marche du côté de Moskou. Ses deſſeins ne ſont plus équivoques : dans le trouble qu'excite ſon approche, Vaſſili abandonne la ville qu'il auroit dû quitter le dernier, & ſe retire avec ſa famille à Koſtroma. La terreur s'empare des habitans; ils fuient, ſans penſer à leur fortune, occupés ſeulement à ſauver leur vie : des ſcélérats profitent de ce déſordre, exercent le pillage & prennent la fuite à leur tour, chargés de richeſſes abandonnées par les propriétaires. Le petit nombre s'occupa de la défenſe des murs, &, par leur activité, leur courage, ils en éloignèrent les Tatars; mais ſans pouvoir les empêcher de dévaſter à leur gré les campagnes, & de ſe baigner à loiſir dans le ſang des agriculteurs. La nature joignit ſes rigueurs à tous les déſaſtres d'une guerre barbare : les froids exceſſifs firent d'abord périr un grand nombre de payſans : un fléau plus lent & plus cruel dans ſes ravages, la diſette, règna bientôt dans une contrée où les ennemis avoient détruit la récolte; & des hommes avides, entourés de leurs frères expirans par la faim, receloient leur bled pour en faire hauſſer la valeur, & fondoient leur fortune ſur la 1409.

désolation publique qu'augmentoit leur
1409. avarice.

Ce qui avoit sauvé jusqu'ici la ville de Moskou, c'est qu'Iédiguei n'avoit pas de machines de guerre. Il ordonne au prince de Tver de lui en amener. Le malheureux Ivan obéit par foiblesse; il étoit déjà parvenu à la moitié du chemin, lorsqu'arrêté par ses remords, il retourna sur ses pas. Cependant la capitale de la Russie sembloit ne pouvoir éviter sa ruine: mais le Tatar fut forcé de se retirer à la hâte & d'aller défendre la horde avec toutes ses forces. Boulat-Sultan venoit d'être attaqué par un prince de sa nation, qui, sachant que toutes les armées du Khan étoient en Russie, voulut le renverser du trône & s'y mettre à sa place. Jédiguei, obligé de voler à son secours, abandonne, en frémissant, une proie qu'il croyoit assurée, & ne s'éloigne de Moskou qu'après avoir fait payer à cette ville une forte contribution. Il se venge en passant du malheureux prince de Tver, qui voit ses campagnes dévastées pour n'avoir pas voulu prêter des armes contre sa patrie.

Il étoit rare que les Grands Princes n'eussent pas quelques démêlés avec Novgorod, & Vassili ne pas fut excepté de cette
Drev. Let. loi commune. Il se brouilla d'abord avec la république pour une querelle d'église. Les Novgorodiens ne vouloient pas se sou-

ſoumettre au Métropolite, & ne reconnoiſſoient que la juriſdiction de leur archevêque. Le Grand Prince ſoutint les droits du Pontife qu'il avoit nommé. Les Novgorodiens, après avoir fait & ſouffert des maux inexprimables, ſe ſoumirent & obtinrent la paix. Cela ſe paſſoit en 1392. Cinq ans après, Vaſſili, ſollicité par Vitold, voulut engager les Novgorodiens à rompre la paix avec les Allemands de Livonie : mais il ne put les porter à cette injuſte & dangereuſe complaiſance, & ils réſiſtèrent également à ſes inſinuations & à ſes promeſſes. Les puiſſans ne laiſſent point impunie la réſiſtance à leurs volontés même les plus iniques. Le Grand Prince fit exhorter par ſes émiſſaires les habitans des bords de la Dvina, à ſe ſouſtraire à la domination de la république, promettant de les ſoutenir à propos. On n'eut pas de peine à les engager, & ils prêtèrent ſerment à Vaſſili, qui, par cette intrigue, acquit un vaſte domaine : mais il le conſerva peu. 1499.

Les Novgorodiens, après en avoir inutilement demandé la reſtitution, jurèrent de l'obtenir par la force des armes. La victoire couronna leurs efforts. Les peuples des bords de la Dvina, mal ſecourus par Vaſſili, qui les avoit pouſſés à la révolte, furent obligés d'implorer leur pardon. Les Chefs de la rébellion furent punis de mort ; & parmi les moins

coupables, les uns reçurent des fers & les
1409. autres la tonſure monachale; punition d'uſage en ce tems-là, où l'on outrageoit la Divinité, en lui conſacrant des victimes ſouvent impures, qui déſavouoient leur ſacrifice. Les marchands, ſujets du Grand Prince, qui ſe trouvoient répandus dans le domaine de la république, furent taxés, par tête, à une forte contribution. Les citoyens de Novgorod, après avoir aſſouvi leur vengeance, daignèrent demander la paix, & ne pouvoient manquer de l'obtenir.

Muller dans les Sotchineniai pérévody. Drev. Let., &c.

Ce fut ſous le règne de Vaſſili Dmitriévitch qu'on commença, ſuivant les chroniques, à frapper en Ruſſie de l'argent monnoyé. Il eſt ſouvent parlé auparavant de grivnes & enſuite de roubles: mais il faut alors entendre par ces mots un certain poids effectif d'argent. Ainſi, le commerce avec les étrangers ſe faiſoit par échange contre d'autres marchandiſes ou contre de l'or ou de l'argent pris au poids. Quant aux uſages communs de la vie, on avoit pour monnoie courante des morceaux de peaux de martres, qu'on appelloit *mortki*; &, pour les petits détails, des fronts d'écureuils ou petits gris, & même, ſuivant quelques-uns, des demi-oreilles qui n'avoient que la valeur de notre *liard*. Les villes de Moskou & de Tver furent les premières à employer une monnoie tatare, nommée *denga*, du

mot tatar *tanga*, qui ſignifie marque. D'abord la légende fut ſeulement en langue tatare; enſuite, en langue tatare d'un côté & en langue ruſſe de l'autre; & enfin ſeulement en langue ruſſe. 1409.

Le grand commerce de Novgorod avec les villes anſéatiques lui procura, au commencement du XVe ſiècle, beaucoup de monnoies de Pologne & d'Allemagne; mais en 1420, elle prit la réſolution de battre elle-même ſa propre monnoie, qui repréſentoit un Prince aſſis ſur un trône; elle eut long-tems le double de valeur de celle de Moskou & de Tver.

Nous aurions rompu la chaîne des principaux évènemens, ſi nous avions fait mention en ſon lieu de l'expédition de Kazan & de la ruine de cette ville.

Quoiqu'on en faſſe remonter la fondation aux premiers tems de la domination tatare dans le Kaptchak, c'eſt cependant ſous le règne de Dmitri Donski, qu'elle eſt, pour la première fois, nommée dans les chroniques ruſſes (*).

(*) Il eſt parlé, même avant l'arrivée des Tatars, des Bulgares Kazanois, dans la chronique de Nicon. Mais y avoit-il, dans le pays des Bulgares, une ville nommée Kazan, ou étoit-ce le nom de la contrée, ou enfin l'épithète de Kazanois n'a-t-elle pas été plutôt donnée à ces Bulgares par quelque rédacteur, après la fondation de Kazan, pour indiquer d'un ſeul mot le pays qu'ils habitoient?

Le Prince de Souzdal & de Nijni-Nov-
1409. gorod eut ſans doute à ſe plaindre des Tatars de Kazan, qui étoient ſes voiſins. En 1376 il envoya contr'eux ſes fils, & reçut un puiſſant ſecours du Grand Prince Dmitri, qui règnoit alors. Les Ruſſes ſe préſentoient avec courage ſous les murs de la ville, lorſque leurs chevaux furent effrayés à l'aſpect inconnu des chameaux, & ce déſordre penſa cauſer une entière défaite. Mais la première terreur fut bientôt diſſipée, les Ruſſes ſe rallièrent, & les Tatars, repouſſés juſques dans leurs murailles, furent obligés de ſe rendre tributaires. Dmitri Donski n'eut pas affaire depuis avec les Kazanois.

Drevnei Létopiſſets.

Nous avons vu ſon fils dépouiller Boris, prince de Nijni-Novgorod, qui ne ſurvécut pas long-tems à la perte de ſes États. Semen, neveu de ce malheureux Prince, ſut intéreſſer à ſon ſort Ektiak, Khan de Kazan, qui lui donna des ſecours & les commanda lui-même. Cependant ils ne purent prendre Nijni-Novgorod, & furent obligés de faire la paix avec les Vœvodes du Grand Prince. Les Ruſſes firent le ſerment à la manière accoutumée, & il eſt dit que les Tatars le firent en buvant : mais ils l'obſervèrent mal, & revinrent bientôt commettre d'affreux déſordres aux environs de la même ville. Vaſſili confia une armée formidable à ſon frère Ioury, & le chargea de ſa vengeance.

Drevnei Létopiſſets. Kniga Stepennäa. Lizlof. Ritchkof.

Elle fut atroce. Le Khan lui même & ſes femmes furent paſſés au fil de l'épée: Kazan & les autres villes & villages de la même domination furent raſés. Les Ruſſes paſſèrent trois mois entiers à ravager le pays, & revinrent chargés de richeſſes. Ce fut en 1396 que Kazan fut ruinée, & elle ne fut rétablie que quarante ans après. 1409.

Vaſſili Dmitriévitch mourut en 1425, âgé de cinquante-cinq ans, après trente-ſix ans d'un règne peu actif. Il avoit perdu preſque tous les anciens amis & les fidèles conſeillers de ſon père, & n'étoit entouré que de jeunes Boïars, qui le conduiſoient à leur gré & lui faiſoient contracter & rompre des alliances, faire la paix, déclarer la guerre, conclure & enfreindre des traités ſuivant leurs caprices. Il donnoit ſur-tout ſa confiance à ſon tréſorier, fils d'un homme dont la vertu avoit été reſpectée même des Tatars. Cet inſolent favori, trop peu digne de ſon père, opprimoit le peuple ſous le nom de ſon maître qu'il rendoit odieux. 1425. Drev. Let.

A ces vices du gouvernement, ſe joignirent d'autres fléaux. Trois fois la Ruſſie éprouva ſous ce règne les horreurs de la peſte: plus d'une fois elle fut expoſée à la famine: des petits Princes Tatars en ravagèrent pluſieurs contrées par leurs incurſions: un tremblement de terre effraya Novgorod en 1419; & pluſieurs in-

cendies avoient auparavant consumé la
1425. plûpart de ses édifices.

La première horloge sonnante fut placée à Moskou en 1404. C'étoit l'ouvrage d'un nommé Lazare, natif de Servie.

VASSILI III, VASSILIÉVITCH, *TEMNOI ou SLEPOI, c'est-à-dire le ténébreux ou l'aveugle.*

Knig. Stepen. Sophie, à la mort de son époux, ne s'abandonna point à une douleur inactive, & parut oublier ses regrets pour se ressouvenir qu'elle étoit mère. Son fils, nommé Vassili, n'avoit encore que dix ans; les anciens usages, loin de lui assurer l'héritage de son père, devoient l'en priver, & son oncle, dont on connoissoit l'ambition, n'auroit fait qu'user de ses droits en le chassant du trône. Mais Sophie sut faire valoir, en faveur de son fils, la voix de son époux qui n'étoit plus, & cette voix acquéroit peut-être une éloquence plus insinuante & plus persuasive, une force plus irrésistible, dans la bouche d'une tendre mère. Les Princes, les Boïars, les grands, tous les hommes en place reconnurent le jeune Vassili pour leur souverain, & jurèrent de le défendre.

Il avoit ſans doute grand beſoin d'être ſoutenu par ſes ſujets. Son oncle Ioury ou Georges, Prince de Galitch, étoit occupé à préparer ſes forces pour ſe faire rendre la ſucceſſion de ſon frère. Cet Ioury eſt traité comme un Prince injuſte dans ſon ambition, par les écrivains de ſon tems. Faut-il penſer que les anciennes coutumes, qui lui donnoient au trône des droits inconteſtables, étoient déjà tombées en oubli, ou que les écrivains, gênés par la crainte ou vendus au Prince règnant, calomnioient celui qui auroit dû règner? Nous n'aurons plus de ſemblables doutes à propoſer à l'avenir; &, par un nouvel uſage, plus conforme à nos idées & plus utile au peuple qu'il expoſe à moins de troubles civils, les fils des ſouverains de la Ruſſie ſuccéderont déſormais à leurs pères, juſqu'à ce qu'il vienne un Prince dont l'impérieuſe volonté rende encore ce droit incertain. 1425.

On étoit à Moskou dans les agitations de la crainte, & l'on s'attendoit à chaque inſtant à voir le Prince de Galitch en venir former le ſiége. Le Métropolite fut député pour l'engager à la paix: mais la voix du Pontife, toute révérée qu'elle étoit, devoit être moins forte que celle de l'ambition: elle ne fut point écoutée. Le prélat, après avoir long-tems employé les conſeils de la religion & les exhortations paternelles, ſe retira ſans don-

ner au prince ſa bénédiction. Préciſément
1425. dans ces circonſtances, la peſte commençoit à ſe faire ſentir en Ruſſie, & la contagion ſe répandit dans la principauté de Galitch. Le remords déchire la conſcience timorée d'Ioury; il croit que ce terrible fléau eſt envoyé du ciel ſur ſes États, en punition de ſa déſobéiſſance envers le Miniſtre ſaint. Il part, atteint le prélat, tombe à ſes genoux, verſe des larmes amères en expiation de ſon péché, & promet de renoncer pour toujours à ſes deſirs ambitieux. La Ruſſie dut la paix à ce repentir inſpiré par la ſuperſtition, qui règne toujours avec plus d'empire dans les tems de calamité.

Mais les réſolutions pacifiques d'Ioury devoient changer un jour, quand le tems auroit entièrement diſſipé ſes craintes. Il renouvelle les mêmes prétentions que ſes terreurs lui ont fait abjurer : la guerre
1431. va s'allumer entre l'oncle & le neveu : mais ils conviennent enfin de ſe rendre à la horde & d'y faire juger leur différend : leurs cœurs ſont envenimés d'une haine égale, ils partent dans le deſſein de ſe nuire mutuellement; l'oncle reſpire la perte de ſon neveu, le neveu celle de ſon oncle : & ils ſe préparent, par des actes de dévotion, à ce voyage dont le but eſt ſi peu chrétien. Tous deux firent jouer à la horde les efforts les plus délicats de l'intrigue; tous deux, par des

Tſarſtvennoi Létopiſcets.

préſens diſtribués à propos, ſe firent des amis puiſſans; tous deux promirent au Khan une égale ſoumiſſion: mais, ſoit que Vaſſili ou ſes agens euſſent plus d'adreſſe; ſoit qu'il eût reçu de la nature le don de plaire, don plus puiſſant que le manège de l'art; il ſut gager la faveur du Khan Oulou-Mahmet, qui, non content de lui adjuger le trône, voulut avoir en ce Prince un ami plutôt qu'un vaſſal, & l'exempta de tout tribut: il ordonna même qu'Ioury conduiroit par la bride le cheval de ſon neveu, qui devenoit ſon ſouverain: mais Vaſſili, content de l'emporter ſur ſon oncle, ne voulut pas le réduire à cet excès d'humiliation. 1431. 1432. Ibid. & Knig. Stepen.

Cependant cet acte de modération ne put établir la confiance entre les deux Princes; Ioury ſe retira d'abord à Zvénigorod & enſuite à Dmitrof: mais ces deux villes, qui étoient de ſon apanage, n'étoient pas aſſez éloignées de Moskou pour qu'il oſât s'y croire en ſûreté; il les abandonne & ſe retire dans ſa principauté de Galitch. C'étoit une mauvaiſe politique. Sa préſence étoit ſur-tout néceſſaire dans ceux de ſes États qui ſe trouvoient les plus expoſés aux entrepriſes de ſon neveu. Auſſi n'a-t-il pas plutôt quitté Dmitrof, que Vaſſili y envoie un Nameſtnik.

Le Grand Prince avoit parmi ſes Boïars un Ivan Dmitriévitch, homme adroit, ambitieux, qui, pour élever ſa fortune,

avoit travaillé d'abord à celle de ſon maî-
1432. tre. Il avoit accompagné Vaſſili à la horde, & n'avoit pas peu contribué, par ſes intrigues, à lui procurer les bonnes graces du Khan. Soit qu'il s'exagérât ou non l'importance de ſes ſervices, il croyoit que le Prince lui devoit la couronne; & attendoit tout de ſa reconnoiſſance: homme ſimple, qui ne ſavoit pas que c'eſt l'eſpérance de nouveaux bienfaits qui nourrit la reconnoiſſance, & qu'ils ſont bientôt oubliés, quand on ne doit plus en attendre d'autres. Il avoit une fille, & propoſe au Prince de lui donner la main & de l'élever au trône: le refus qu'il reçoit lui eſt d'autant plus ſenſible, qu'il s'y eſt moins attendu, & ſon orgueil le lui préſente comme un outrage: il renonce au ſervice d'un Prince ingrat, &, ne
1333. reſpirant que la vengeance, il va chercher un aſyle auprès de l'implacable ennemi de ſon maître. Il ne pouvoit manquer de recevoir un bon accueil de la part d'Ioury, puiſqu'il partageoit ſa haine contre le Prince de Moskou, qu'il l'excitoit à le renverſer du trône, & qu'il lui offroit les moyens de ſatisfaire ſon ambition.

Dès que Vaſſili fut inſtruit de la réſolution & des préparatifs de ſon oncle, ils s'empreſſa de lui demander la paix; mais ſes Ambaſſadeurs furent reçus par Ivan Dmitriévitch, & c'eſt dire aſſez qu'ils ne pouvoient ſe promettre aucun

ſuccès de leur négociation. Ils furent écoutés avec une hauteur mépriſante, & l'on ne daigna pas même leur répondre. Et quel fruit en effet le Grand Prince devoit-il eſpérer de ſa vaine députation, lors qu'il n'étoit pas en état de ſe défendre? Le tems lui manquoit pour raſſembler des troupes; il ſe mit à la tête du petit nombre d'hommes qui étoient autour de lui, fit armer à la hâte les marchands de Moskou, & ſortit à la rencontre des ennemis qui n'étoient qu'à cinq lieues de diſtance. Sa troupe, peu faite pour la guerre, ne connoiſſoit aucune diſcipline; elle étoit ivre quand elle fut attaquée & fut diſperſée ſans combat. Le vainqueur reſta maître du bagage, dans lequel il trouva une grande quantité d'hydromel: c'étoit la ſeule boiſſon enivrante qui fût alors connue des Ruſſes, & il eſt probable qu'ils en furent les inventeurs (*). 1435.

Vaſſili s'étoit retiré à Koſtroma & s'y étoit renfermé: ſon oncle l'y pourſuivit; la ville étant ſans défenſe, les portes lui furent ouvertes, & il ſe trouva maître du Prince vaincu; il le traita avec honneur, lui donna le ſoir même un grand

(*) Il en eſt parlé dans la plus ancienne chronique: C'eſt avec de l'hydromel qu'Olga enivra les principaux Drevliens, ſur qui elle pourſuivoit la mort de ſon époux.

festin, & lui marqua pour apanage la
1433. ville de Kolomna. Tant de générosité pouvoit surprendre après tant de haine; mais il y fut excité par son favori nommé Morosof. Malheureusement cet acte de vertu devint funeste à celui qui l'avoit conseillé & à celui qui l'exerça.

Vassili vaincu, relégué, en apparence abandonné, étoit plus fort que son vainqueur; car il étoit plus aimé. Son apanage ou son exil devint la première Cour de Russie : tous les grands, toute la noblesse de Moskou se rendit à Kolomna. Les fils d'Ioury virent avec indignation l'abandon où se trouvoit leur père; ils se ressouvenoient que c'étoit Morozof qui avoit fait donner au Grand Prince un apanage; ils haïssoient d'ailleurs ce favori, & saisirent ce prétexte pour lui donner la mort. Souillés de son sang & craignant la vengeance de leur père, qu'ils venoient de priver d'un ami, ils se retirent eux-mêmes à Kolomna. Ioury, sur le trône & qui voit fuir loin de lui ses sujets & jusqu'à ses fils, fait dire à son neveu qu'il lui abandonne la souveraineté de Moskou & retourne à Galitch, maudissant un accroissement de fortune, dont il n'a, comme il arrive souvent, recueilli que des douleurs.

Pour jouir tranquillement du trône qu'il venoit de recouvrer, Vassili n'avoit peut-être qu'à renoncer à la vengeance;

mais il voulut la ſatisfaire, & elle fut la cauſe de ſa perte. A peine il étoit entré à Moskou, qu'on lui vit enfreindre la paix qu'il avoit conclue avec ſon oncle. Il s'avance vers Galitch; Ioury prend la fuite: le pays eſt abandonné à la fureur du Grand Prince, qui répand au loin l'incendie, ſe charge de butin & retourne à Moskou; mais l'ennemi, qu'il croit abattu par la crainte, le ſuit de près, l'atteint à Soſtof, & le défait. Il ſe réfugie à Novgorod. Un Ivan, prince de Mojaïsk, qui avoit combattu avec lui, ſe retire à Tver où ſa mère avoit cherché un aſyle. Vaſſili l'envoie prier de ne le point abandonner, mais Ivan lui fait répondre avec une raillerie inſultante: „ Seigneur, je „ ſuis votre vaſſal, & tant qu'il ne s'a- „ gira pas de riſquer mon patrimoine & „ de voir ma mère courir les pays étran- „ gers, vous me trouverez tout à vous". Il avoit déjà un traité entamé avec Ioury, auprès duquel il ſe rendit bientôt après. 1434.

La mère & l'épouſe du Grand Prince étoient entre les mains du vainqueur, qui les envoya en exil. Il prit en même tems poſſeſſion de Moskou, dont toutes les portes lui furent ouvertes. Vaſſili, privé de reſſources, alloit à la horde ſolliciter humblement la protection des Tatars. Pendant qu'il étoit en chemin, ſon oncle mourut. Ce Prince avoit trois

fils : l'aîné, nommé Vaſſili, comme le
1434. Grand Prince, & que, pour le diſtinguer nous déſignerons par ſon ſurnom de Koſſoi (le louche) lui ſuccéda. Les deux autres, qui ſe nommoient Dmitri-Chémiaka & Dmitri-Kraſnoi, & que nous appellerons auſſi par leurs ſurnoms, étoient à la pourſuite du malheureux Vaſſili. Ils apprennent à Volodimer que leur père eſt mort, & que leur frère eſt ſur le trône. Ils font dire à Koſſoi que puiſque Dieu n'a pas voulu que leur père règnât, ils ne prétendent pas non plus le laiſſer règner, & en même tems ils envoient préſenter leurs hommages au Grand Prince détrôné, qui étoit alors à Nijni-Novgorod, & ſe montrent les plus zèlés de ſes ſujets, après avoir été ſes plus ardens perſécuteurs.

1435. Muller *ubi ſupra.* Koſſoi cherche un aſyle & des ſecours à Novgorod; tout lui eſt refuſé, & il ſe venge en faiſant le dégat dans les terres de la république. Il oſe attaquer le Grand Prince avec le peu de troupes qui lui reſte, eſt abattu, ſe relève de ſa défaite, remporte même quelques avantages, obtient la paix & la ville de Dmitrof pour apanage, reprend les armes dès l'année ſuivante, croit ſurprendre ſon ennemi, eſt ſurpris lui-même & fait priſonier. Mais Vaſſili uſa de ſa victoire en barbare, & fit crever les yeux au malheureux Koſſoi, ſon couſin germain, dont l'humeur in-

Tſarſtvennoi Letop.

quiète & ambitieuſe n'excuſe pas le Grand Prince. 1435.

Un acte d'ingratitude dont il ſe rendit coupable peu de tems après, eſt une nouvelle tache à ſa mémoire. Il devoit le trône à l'amitié du Khan Oulou-Mahmet, qui depuis l'avoit toujours exempté de toute marque de vaſſelage. Jédiguei, Prince Tatar, ſorti des ſtepes qui ſe trouvent au-delà de l'Iaïk, vint attaquer 1438. Mahmet, & le renverſa du trône. Cet Jédiguei avoit, dit-on, trente fils de neuf femmes différentes, & le plus jeune de ces princes avoit juſqu'à dix mille hommes ſous ſes ordres. Mahmet ne pouvoit réſiſter à des forces ſi redoutables. Il paſſe le Volga, erre dans les déſerts, & fait demander à Vaſſili la permiſſion d'entrer en Ruſſie, juſqu'à ce qu'il ait pu raſſembler des troupes pour ſe défendre. Chez les hommes qui ne ſont point entièrement dépravés, le premier mouvement eſt pour la vertu. Auſſi le Grand Prince lui permit-il avec joie de camper dans le canton de Biélef, auprès des bords de l'Oka. Mais ſes réflexions, ou de mauvais conſeils, amenant bientôt la défiance, il ſe repent du bien qu'il vient de faire, & envoie contre ſon bienfaiteur & ſon ami une armée de quarante mille hommes: il en donne le commandement à Chémiaka & à Kraſnoi, que le traitement qu'il avoit fait à leur frère auroit dû

Lisloſ. Ritchkoſ.

rendre ſes implacables ennemis. Mah-
1438. met, qui n'avoit que trois mille hommes, ne paroiſſoit guères en état de réſiſter à tant de forces : il n'emploie que d'humbles ſupplications, & la promeſſe de reſpecter l'aſyle qui lui ſeroit accordé : il offre même de donner ſes fils en ôtage : mais plus il témoigne de douceur, & moins on paroît diſpoſé à lui accorder aucune grace. Tant de dureté le réduit au déſeſpoir : ne voyant de tous côtés que la mort, il veut du moins la ſupporter avec courage, & ne pas mourir ſans vengeance. Il ſe renferme avec ſa petite troupe, dont le tiers au plus avoit des armes, dans la ville de glace qu'il avoit conſtruite pour hiverner. Les Tatars du nord ont aſſez ſouvent conſtruit de ces fortes de citadelles, qui ſont plus fortes que ne peuvent le ſoupçonner les habitans des climats tempérés. Les Ruſſes l'attaquent avec mépris, & ſont étonnés de la réſiſtance qu'ils éprouvent. Oulou - Mahmet, qui n'eſpéroit pas lui même ſe défendre avec tant d'avantage, eſt animé par ſes premiers ſuccès à oſer encore plus; &, non content d'oppoſer à l'ennemi les murs de ſa forteresſe, il l'attaque à ſon tour, fait une ſortie impétueuſe, &, preſqu'au même inſtant, il eſt ſurpris de ſe trouver vainqueur. Les deux fils du Prince de Galitch, qui peut-être ſe firent battre par politique, prirent la fui-

Kniga Stepennaïa.

te avec cinq Vœvodes & quelques troupes: le reſte périt ou tomba dans les chaînes du Tatar. Il repaſſa le Volga, apperçut les ruines de Kazan abandonnées depuis quarante ans, les releva, & fonda une domination que la Ruſſie ne pourra détruire qu'au prix de bien du ſang. Ainſi fut longuement expiée la lâche ingratitude de Vaſſili, & l'on verroit avec quelque ſatisfaction la peine qui ſuivit le crime du Prince, ſi elle n'étoit pas ſupportée par le peuple innocent. Mais, qu'avoient fait les malheureux habitans de Moskou qui périrent, lorſque, trois ans après, Mahmet indigné vint y mettre le feu? Qu'avoient fait les innocens cultivateurs qu'il enleva dans les campagnes, pour leur faire porter des fers loin de leur patrie? De quoi étoient coupables les peuples de Mourom, chez qui les fils du Khan portèrent enſuite le ravage? Enfin avoient-ils outragé Mahmet, ces malheureux combattans, que Vaſſili conduiſit en cette occaſion pour repouſſer l'ennemi, & qui furent entièrement défaits? Le Grand Prince rencontra les fils de Mahmet près de Souzdal, &, quoique ſon armée fût moins nombreuſe, elle remporta d'abord la victoire. L'imprudence des Ruſſes fit leur malheur: les uns ſe mirent à la pourſuite des Tatars, d'autres à dépouiller les morts & à piller le bagage, d'autres enfin ſe retiroient déjà, per-

1438.

1441.

1445.

ſuadés qu'il ne reſtoit plus rien à faire.
1445. Les vaincus s'apperçoivent du déſordre, ſe rallient ; &, dès qu'ils ont réſolu de combattre, ils ſont vainqueurs : le Grand Prince tombe entre leurs mains : il avoit fait des prodiges de valeur & avoit tué de ſa main un grand nombre d'ennemis, mais lui-même étoit couvert de bleſſures ; il avoit perdu trois doigts de la main droite, avoit la gauche percée, & ſembloit expirant quand il perdit la liberté. Un grand nombre de Princes tombèrent avec lui dans les fers.

Kn. Stepen.

Quoique Chémiaka fût toujours reſté dans l'alliance du Prince de Moskou, il n'en nourriſſoit pas moins dans ſon cœur une ambition héréditaire ; il avoit promis d'être de la dernière campagne & avoit manqué à ſes engagemens, dans l'eſpoir qu'elle ſeroit malheureuſe & qu'il pourroit profiter des déſaſtres de Vaſſili.
1446. Quand il ſut que ce prince étoit captif, il crut être déjà monté ſur le trône de Moskou. Il envoya un Ambaſſadeur à la horde pour engager le Khan à ne pas délivrer ſon captif ; mais le député fut aſſaſſiné en chemin. Oulou-Mahmet oublia l'ingratitude du Grand Prince, lorſqu'il le vit malheureux ; il le traita comme ſon ami & le renvoya, content d'en exiger la promeſſe de payer une rançon conforme à ſes moyens.

Chémiaka, qui avoit inutilement dreſſé

des embûches a Vaſſili ſur la route, ne perdit pas encore l'eſpérance de ſe rendre maître de Moskou. Il ſe fit dans cette ville un parti conſidérable, & acheta la plûpart de ceux qui avoient la confiance du Prince. Comme un aſſez grand nombre de Tatars avoient accompagné Vaſſili à ſon retour de la horde, il fit courir le bruit que ce Prince leur vendoit ſa nation, qu'il avoit promis de céder à Mahmet la principauté de Moskou & une grande partie de la Ruſſie, & de ſe contenter de la principauté de Tver, dont les Tatars le rendroient maître. Ainſi le perfide ſut effrayer le prince de Tver & le mettre dans ſon parti. Il lui importoit d'éloigner Vaſſili de Moskou; il lui fit conſeiller d'aller au monaſtère de la Trinité, rendre grace de ſa délivrance ſur le tombeau miraculeux de l'Igoumène Serguei. Il fut aiſé d'engager le Prince à cet acte de dévotion. Il partit avec ſes fils, & c'eſt ce qu'attendoit ſon ennemi. Chémiaka ſurprend Moskou, dont ſes intelligences lui facilitent l'entrée, arrête les princeſſes & s'aſſure de ceux des Boïars qui ne ſont point entrés dans ſon parti. Ivan, prince de Mojaïsk, le même que nous avons vu le vaſſal & l'ami du Grand Prince, & qui l'abandonna dans le malheur, ſe charge de l'enlever. 1446.

Le Grand Prince vaquoit ſans crainte à des exercices de dévotion dans le mo-

naſtère de la Trinité. Un homme du peu-
1446. ple vint l'avertir du danger qu'il couroit; mais au lieu de l'écouter, on le chaſſa, après l'avoir fait battre par la ſentinelle. Cependant après une plus mûre réflexion, Vaſſili juge à propos d'envoyer un ſoldat examiner ſi cette nouvelle a quelque fondement; il eſt trop tard: il apperçoit bientôt de loin la troupe du Prince de Mojaïsk, & l'on avoit eu ſi peu de défiance, qu'il ne ſe trouve pas même un cheval ſur lequel il puiſſe prendre la fuite. Le peu de monde qui reſte auprès de lui ne fait alors que trembler.

Sans ſecours, ſans eſpoir, Vaſſili ſe réſigne à ſon ſort. Il ſe retire dans l'égliſe où il ſe met en prières; il entend la voix du Prince Ivan, qui eſt déjà à la porte avec ſa troupe; il prend ſur le tombeau de l'Igoumène Serguei l'image de la vierge, va ouvrir lui-même, &, ſe préſentant avec majeſté devant ſon infidèle vaſſal: „ Frère, lui dit-il, voilà l'ima-
„ ge (*) que tous deux nous avons bai-
„ ſée dans cette même égliſe: c'eſt ici,
„ c'eſt ſur cette image que tu m'as juré
„ de ne former jamais aucun mauvais
„ deſſein contre moi, & de me conſer-

(*) Quoique les ſermens ſe prêtaſſent d'ordinaire en baiſant la croix, ils ſe faiſoient quelquefois auſſi en baiſant une image pour laquelle on avoit une dévotion particulière.

„ ver juſqu'à la mort un amour frater-
„ nel. " Ivan auroit dû rougir; mais il 1446.
ne paroît pas même foiblement ému, &, cachant ſous un air railleur l'embarras qu'il éprouve ſans doute intérieurement, il lui répond avec une ſoumiſſion affectée: „ Seigneur, que le mal que je vous veux „ retombe ſur moi. Voyez que nous agiſ- „ ſons en bons chrétiens : nous vous ren- „ dons ſervice, & vous nous aurez l'obli- „ gation que les Tartars vous faſſent „ meilleur marché de votre rançon ". A ces mots il arrache le Grand Prince de l'égliſe & le conduit à Moskou, où Chémiaka lui fait crever les yeux. Vaſſili dans ſon malheur obtiendroit plus de pitié, s'il ne ſembloit pas s'être attiré ce cruel traitement par celui qu'il avoit fait éprouver à Koſſoi. Cependant ne le jugeons pas avec plus de ſévérité que ne le firent ſes contemporains, qui lui conſervèrent leur amour. Convenons qu'il punit, dans le fils aîné d'Ioury, un ambitieux entreprenant & dangereux, déjà condamné par la nation elle-même; & qu'il fut privé de la vue par un rébelle, qui recueillit la haine générale en punition de ſon crime.

Le malheureux Vaſſili fut envoyé à Ouglitch avec la princeſſe ſon épouſe. On marqua un autre exil à ſa mère, & ſes amis furent renfermés dans diverſes priſons. Ses deux fils, Ivan & Ioury, étoient avec lui lorſqu'il fut arrêté; mais on avoit

Knig. Stepen.

eu le tems de les cacher, & ils avoient
1446. pris la fuite la nuit ſuivante. Trois frères, les Princes Riapolovski, les avoient reçus dans un village & les avoient conduits auſſi tôt à Mourom, où ils s'étoient renfermés avec un nombre de ſujets fidèles.

Chémiaka ne jouiſſoit pas tranquillement de ſon crime. De juſtes craintes l'agitoient : il ne pouvoit ignorer que les cœurs étoient pour Vaſſili & la retraite des deux jeunes Princes, qui verroient chaque jour augmenter le nombre de leurs défenſeurs, ajoutoit à ſes inquiétudes. Il employa le miniſtère d'un prélat auſſi ſimple que pieux, & le chargea de porter aux Riapolovski des paroles de paix. Le ſaint homme fut d'autant plus perſuaſif qu'il étoit de bonne foi : on lui remit les Princes, que le fourbe Chémiaka envoya dans le même exil que leur père.

Les Riapolovski trompés, ſentent redoubler leur haine contre le perfide : pluſieurs Princes ſe joignent à eux pour délivrer leur légitime ſouverain. Ils étoient déjà redoutables quand Chémiaka fut inſtruit de leur confédération, & l'armée qu'il envoya contr'eux fut diſſipée. Les vainqueurs allèrent ſe joindre à un Prince Vaſſili Iaroslavitch, qui, dans ces troubles, avoit cherché un aſyle en Lithuanie ; il y raſſembloit un parti en fa-

veur de ſon ſouverain, qui étoit en même tems ſon beau-frère. 1446.

Le fils d'Ioury tremble ſur ſon trône uſurpé. Il aſſemble ſes Boïars, ſes grands, ſes prélats. Le coupable prince de Mojaïsk tenoit un des premiers rangs dans ce conſeil. Toutes les voix furent pour la délivrance de Vaſſili.

Chémiaka ne réſiſte point à cet avis unanime; il ſe tranſporte à Ouglitch, rend de grands honneurs à ſon priſonnier, lui déclare qu'il eſt libre, , & lui donne en toute propriété la ville de Vologda & ſes dépendances. Il arriva ce qu'on auroit dû prévoir : c'eſt que les Boïars vinrent ſe ranger auprès de leur ſouverain dans ſon nouveau domaine: les principaux officiers & les courtiſans de Chémiaka, rendirent eux-mêmes hommage à Vaſſili & entrèrent à ſon ſervice. Il ne reſta pas long-tems à Vologda & ſe rendit à Tver, dont le ſouverain, qui avoit perdu les ſoupçons qu'on lui avoit inſpirés, donna ſa fille au fils aîné de ce Prince. Là, il le vit encore augmenter ſon parti d'une foule de nobles, qui vinrent ſe ranger autour de lui. Par tout où il étoit, ſembloit ſe trouver le ſiége de l'État.

En même tems, le prince Vaſſili Iaroſlavitch & les Riapolovski, accompagnés d'une nombreuſe nobleſſe, s'avancent au ſecours de leur ſouverain, qu'ils

croient encore priſonnier. Ils rencontrent un parti de Tatars : à l'inſtant les flèches volent de part & d'autre & le combat s'engage. On prend enfin le parti qu'on auroit dû prendre d'abord ; c'eſt de s'interroger mutuellement & de ſavoir ſi l'on eſt ami ou ennemi. Les Ruſſes déclarent qu'ils vont trouver le Grand Prince. Les Tatars leur apprennent à leur tour qu'ils ont à leur tête deux fils du généreux Mahmet, & qu'ayant ſu le malheur de Vaſſili, ils avoient pris les armes pour le délivrer & le venger. Alors Ruſſes & Tatars ſe donnent les mains, s'embraſſent, ſe réuniſſent, &, armés pour la même cauſe, ils ſe regardent mutuellement comme des frères.

1446. Tſarſtvennoi Létop.

Dès-lors le Grand Prince pouvoit ſe meſurer avec ſon ennemi & rentrer par la force dans ſes États : mais il aima mieux épargner le ſang & employer la ſurpriſe.

Chémiaka n'étoit point encore rentré dans la capitale. On mit à profit cette conjoncture. Le Grand Prince y envoie un petit nombre d'hommes sûrs, conduits par un Chef habile. Ils ont le bonheur de traverſer, ſans être découverts, l'armée ennemie, entrent ſans obſtacle à Moskou, arrêtent & chargent de chaînes le Nameſtnik & les partiſans de l'uſurpateur, font prêter ſerment aux habitans, & mettent la ville en état de défenſe. En même

même tems le Grand Prince s'avance avec toutes ſes forces contre ſon rival : mais celui-ci ne l'attend pas, preſque toute ſon armée l'abandonne pour ſe joindre à Vaſſili. Il va ſe renfermer à Kargapol. Il avoit encore entre ſes mains la mère du Grand Prince ; il la lui renvoie pour obtenir plus facilement la paix : les grands, qu'il avoit chargés de la conduire, ne retournent point à ſon ſervice, & prêtent ſerment à Vaſſili. 1446.

Enfin, il a le bonheur d'obtenir la paix & l'imprudence de l'enfreindre preſqu'auſſi tôt. Il eſt vaincu, fuit à Galitch, eſt pourſuivi, perd ſon armée preſqu'entière, a lui même beaucoup de peine à s'échapper, & dépouillé de tous ſes États, il eſt obligé de chercher un aſyle à Novgorod. Il y meurt, empoiſonné, dit-on, par les ſiens, fatigués de ſon humeur inquiète. 1448. 1449. 1450. 1453. Kniaz Khilkof.

Les Novgorodiens eurent lieu de ſe repentir de lui avoir donné une retraite. Le Grand Prince les en punit & entra avec une armée conſidérable dans le domaine de la république, où il fit beaucoup de mal. On ne put le déſarmer que par une conbutrition de dix mille roubles. Il s'étoit déjà vengé du Prince de Mojaïsk, l'avoit obligé de fuir en Livonie & s'étoit emparé de ſes États. Intimidés par cet exemple, les Princes Ruſſes reſtèrent en 1456. Muller *ubi ſuprà.*

paix & commencèrent à reconnoître la
1462. ſoumiſſion.

Le reſte de ſa vie fut tranquille. Des Tatars qui avoient oſé l'attaquer, furent punis par les armes des Ruſſes qu'ils attirèrent dans leurs pays. Il mourut en 1462 dans la quarante-ſeptième année de ſon âge, après trente-ſept de règne, & fut pleuré de ſes ſujets dont il avoit été toujours aimé. Sa vie ne fut pas toute entière au deſſus du reproche : mais ſa mémoire doit être ſacrée, puiſqu'il eut l'amour des peuples.

Tiré d'une pièce des Archives patriarchales, publiées dans la Drevniaïa Vivliophica, & du Tſarſtven. Létopiſſets.

Ce fut ſous ſon règne, en 1437, que le patriarche de Conſtantinople conſacra, en qualité de Métropolite de Ruſſie, un moine nommé Iſidore, Bulgare de naiſſance, homme fort inſtruit. Dans le même tems l'Empereur de Conſtantinople, Jean Paléologue, privé de preſque tous ſes États par les Turcs, & eſpérant obtenir quelques ſecours des Latins, s'il paroiſſoit ſe réunir à leur égliſe, vint aſſiſter au Concile qui fut d'abord convoqué à Ferrare & depuis transféré à Florence, dont il porte le nom. Il menoit avec lui le Patriarche de Conſtantinople, & une grande partie des prélats de l'égliſe Grecque. Le Métropolite Iſidore fut invité à ſe joindre à eux, & il étoit trop flatté de cette invitation, pour refuſer de s'y rendre. Mais elle ne plaiſoit pas de même au Grand Prince, qui, ne pouvant le retenir, lui fit jurer

de ne ſe prêter à aucune union avec l'égliſe Romaine. Ainſi dans toutes les diſputes théologiques, chaque parti, avant de les commencer, eſt bien réſolu de ne ſe pas rendre; & comme chacun eſt perſuadé qu'il a raiſon, on parle beaucoup, on s'emporte, on ſe hait, mais on n'éxamine rien. 1462.

Iſidore ne fut pas plutôt entré en Allemagne, qu'il parut recevoir avec joie les honneurs que lui rendirent les Catholiques. Il ſuivit leurs proceſſions, entra dans leurs égliſes, adora la croix latine; toutes actions que les Ruſſes regardoient comme également criminelles.

Le Concile s'ouvrit à Ferrare, & les premières ſeſſions furent aſſez tranquilles: mais la quatrième fut troublée par le zèle impétueux de Marc, Patriarche d'Ephèſe. On commençoit à diſputer ſur quelques autorités, lorſque ce fougueux prélat élevant la voix, „ Vous feriez bien „ mieux, dit-il, vous autres Latins, de „ reconnoître la vérité qui a été annon- „ cée par Dieu même, que de vous ren- „ dre les interprêtes de l'erreur, de prêter „ des menſonges aux ſaints pères & de „ ſéparer & diviſer le Saint-Eſprit. Reſ- „ pectez & maintenez le ſeptième Concile „ Œcuménique, au lieu d'aſſembler votre „ nouveau Concile que Dieu rejette en „ ſa colère. Liſez les livres ſaints, ſuivez „ la diſcipline établie par Jean-Chryſoſ-

„ tôme, le Docteur univerſel; con-
1462. „ duiſez-vous ſuivant les loix des Apô-
„ tres, & ceſſez de répandre & de conſa-
„ crer vos impoſtures. Nous chantons
„ l'office tel qu'il doit être célébré; nous
„ honorons la mémoire des Apôtres, des
„ pères, de Baſile le grand, de Jean-
„ Chryſoſtôme, des papes mêmes, depuis
„ Sylveſtre juſqu'au pape Adrien. Mais
„ toi, pape Eugène, ès-tu digne de con-
„ cevoir la vérité? as-tu des idées qui
„ tendent au bien, toi, qui oſes convo-
„ quer ici l'Empereur, le patriarche uni-
„ verſel & les pères de l'égliſe Orientale?
„ Mais votre aſſemblée ſera inutile, nous
„ nous en retirons, & ce ne ſera pas de
„ nous du moins que le prophète David
„ aura dit: pourquoi les nations ſe ſont-
„ elles troublées? Pourquoi les hommes
„ ont-ils médité des choſes vaines? Les
„ princes des hommes ſe ſont aſſemblés
„ contre le Seigneur & contre ſon
„ Chriſt.

La querelle fut encore pouſſée plus loin: le Pape ſortit, ſuivi de tous les pères Latins; il ne reſta que les Grecs & les Ruſſes.

L'Empereur fit quelques reproches au patriarche d'Éphèſe; mais celui-ci étoit inflexible. Il s'emportoit plus vivement à meſure qu'on vouloit le ramener, & ſoutint que les membres de l'égliſe Latine n'étoient pas même Chrétiens. Il finit par livrer à l'anathême tous ceux qui ſou-

tiendroient la primatie du Pape & qui feroient mention de lui dans les égliſes orthodoxes. 1462.

Cette ſcène indécente menaçoit d'une rupture: mais on ſe rapprocha. Les Cardinaux firent des viſites à l'Empereur, aux pères Grecs, au Métropolite Iſidore. On prétend même qu'ils répandirent de l'argent; mais les auteurs de ces récits ſont trop paſſionnés pour mériter de la confiance. Enfin, il fut convenu que le Concile ſeroit transféré à Florence. Mais il fut impoſſible de gagner le dur patriarche d'Éphèſe, „N'allez pas à Florence, répétoit-„ il ſans ceſſe. Ne vous laiſſez pas engager „ par le Pape. Ne vous l'ai-je pas dit? „ Ces Latins ne parlent pas, ils ne font que mentir ". Paléologue employa tous les moyens pour le fléchir; mais un Pontife fanatique a-t-il des égards pour un ſouverain! Jamais on ne put le déterminer à ſigner les décrets du Concile, qui finit en 1440.

On peut juger de la haine que les Ruſſes avoient conçue contre les Catholiques, par la pièce authentique que nous tranſcrivons ici. L'auteur s'emporte, ſa fureur lui donne une ſorte d'éloquence: il apoſtrophe durement Jean Palélogue: „ O Céſar, s'écrie-t-il, qu'as-tu vu de „ bien dans l'égliſe Latine! C'eſt peut-„ être le reſpect qu'on y témoigne à Dieu „ dans les temples, où l'on élève la voix

„ comme des forcenés? C'eſt peut-être
1462. „ la beauté des égliſes, dont les voûtes
„ retentiſſent du ſon des orgues, des
„ trompettes, & de tous les inſtru-
„ mens; où l'on applaudit des pieds &
„ des mains, & où l'on donne des ſpecta-
„ cles qui réjouiſſent le diable? C'eſt ap-
„ paremment la inodeſtie, le recueille-
„ ment qui y règnent, lorſque le Pape
„ s'y met à genoux, & qu'il fait le ſer-
„ vice avec des gants aux mains & des
„ bagues aux doigts? Prélats, ſimples
„ eccléſiaſtiques, gens du monde, hom-
„ mes, femmes, grands & petits, tous
„ ſe mettent à genoux, tant que durent
„ leurs chants exécrables aux oreilles de
„ Dieu. C'eſt ainſi que les Juifs ſe mi-
„ rent à genoux quand ils voulurent
„ railler Jéſus-Chriſt, & ces faux Chré-
„ tiens répétent cet outrage aux images
„ du Sauveur! Leurs docteurs, leurs
„ prêtres, les miniſtres de leurs autels
„ profanes ſe raſent la barbe & les mouſ-
„ taches, & ſe rendent ſemblables à
„ des femmes. Ceux qui célèbrent l'of-
„ fice, ceux qui y aſſiſtent, amènent
„ leurs chiens avec eux. Et l'infâme Iſi-
„ dore s'eſt joint à leur conſeil impie!
„ & il en a été récompenſé par le Pape,
„ qui lui a rendu de grands honneurs"!

Il eſt vrai que ce Prélat s'étoit uni à l'égliſe catholique. Arrivé en Ruſſie, il prit le titre de Légat, fit porter devant

lui la croix latine, mit trois anneaux d'or à ſes doigts; &, à l'office, il nomma le Pape Eugène le premier dans ſes prières. Il lut à la fin du ſervice les décrets du concile de Florence, & déclara que le Saint-Eſprit procède du père & du fils, & qu'on peut également conſacrer avec du pain levé ou ſans levain. 1462.

Ces diſcours, rapportés au Grand Prince, furent regardés comme autant de blaſphêmes capables d'attirer la colère céleſte ſur la Ruſſie. Iſidore fut arrêté dans le moment où il faiſoit ſes génuflexions devant l'autel, à la manière de l'égliſe Latine. Jugé dans un concile, dépoſé, réduit à l'état de ſimple moine, il fut renfermé dans un monaſtère. Mais il prit la fuite, un an après, & ſe retira, dit l'auteur Ruſſe, „ auprès de ſon Pape, „ conduit à ſa perte par le diable ". Iſidore, pour récompenſe de ſon attachement à l'égliſe Romaine, fut élevé au cardinalat. Il étoit auprès de Conſtantin, le dernier Empereur Grec, lorſque Mahomet II faiſoit le ſiége de Conſtantinople.

La Ruſſie, ſous le règne de Vaſſili Vaſſiliévitch, fut deux fois affligée de la peſte, en 1425 & en 1427. La ſeconde ſur-tout fut affreuſe, & la chronique remarque que les Ruſſes ont paru ne traîner depuis qu'une vie languiſſante & que leurs jours ont été abrégés.

1462.

IVAN III, VASSILIÉVITCH,

Surnommé le menaçant.

Déjà depuis plus de deux ſiècles, la Ruſſie gémiſſoit ſous la tyrannie des Tatars. Mais ces vainqueurs, palpitant ſous les coups mortels qu'eux-mêmes s'étoient portés dans leurs diviſions, tenoient à peine d'une main foible & mourante le bout de la chaîne qu'ils faiſoient porter aux Ruſſes, & ceux-ci, pour devenir libres, n'avoient qu'à s'appercevoir qu'ils pouvoient l'être.

Il y avoit long-tems que les Grands Princes n'avoient joui d'une puiſſance auſſi étendue. Preſque tous ces apanages, ſucceſſivement détachés de leur domination, y étoient enfin réunis. Pluſieurs familles des Princes apanagés étoient éteintes; d'autres avoient été dépouillées, ſans qu'on eût à peine cherché des prétextes pour leur enlever leur héritage; d'autres enfin, en avoient été privées en punition de leur infidélité. Un ordre ſuivi de ſucceſſion ſe trouvoit établi, & le fils ne doutoit plus s'il devoit hériter de ſon père. Si, dans ces circonſtances, il montoit ſur le trône un Pirnce d'un grand caractère, il devoit ne plus ſouffrir dans l'État d'autres ſouverains que lui-même, &

ſe faire reſpecter des nations qui avoient long-tems impoſé le joug à ſes prédé- 1462.
ceſſeurs.

C'eſt ce que fit Ivan Vaſſiliévitch. A peine âgé de vingt-trois ans lorſqu'il prit poſſeſſion du trône, il porta ſes regards auteur de lui, & preſſentit ſa grandeur future. Conſidérant les portions de la Ruſſie qui ne lui appartenoient pas encore, comme des contrées qui devoient bientôt agrandir ſon domaine, il ne vit dans les différentes hordes Tatares, qui ſembloient le menaçer, que le but de ſes armes & l'objet de ſes triomphes.

Il ſemble que ces Tatars eux-mêmes vouluſſent ſervir ſon ambition, Sed-Ahmet, Khan de la grande horde, qu'il avoit déjà vaincu ſur les bords de l'Oka du vivant de ſon père, ne crut pas devoir abandonner ſa vengeance, & vint en Ruſſie avec toutes ſes forces. Il étoit déjà ſur les bords du Don, lorſqu'il fut attaqué par Azi-Guérei, Khan de Crimée, qui le défit entièrement, comme s'il eût été invité par les Ruſſes à les défendre. Ainſi, les Tatars n'avoient pas de plus dangereux ennemis que les Tatars eux-mêmes, comme autrefois les Princes Ruſſes avoient été, par leurs diſſentions, les ennemis les plus redoutables de leur patrie.

Tſarſtvennoi. Létopiſſets. Kniga Septennaïa. 1465.

Le royaume de Kazan, qui dominoit ſur la Ruſſie Orientale, & qui, maître Tſarſtvennoi

du Volga, pouvoit envoyer à ſon gré ſes
1455. Tatars dans le centre de l'Empire, don-
Letopiſ- noit au Grand Prince de juſtes inquiétu-
ſets. des. Ivan avoit à réparer la honte de ſon
Lizlof. père qui y avoit porté des fers. Son repos,
Ritchkof. ſon intérêt, ſa vengeance, ſa gloire, tout lui ordonnoit de travailler à la ruine de Kazan.

Il avoit à ſon ſervice un Prince Tatar, nommé Kaſſim, à qui il avoit donné la ville de Gorodets, qui, de ſon nom, fut depuis appelée Kaſſimof. C'étoit un fils d'Oulou-Mahmet, & il étoit venu avec Iégoup, ſon frère, ſe donner au Grand Prince Vaſſili, lorſque Mamotiak, leur aîné, avoit trempé ſes mains dans le ſang de leur père & s'étoit emparé du trône.
1468. Ce fut ce Kaſſim qu'Ivan mit à la tête de l'armée qu'il envoya contre Ibrahim, fils & ſucceſſeur de Mamotiak. Il ſe promettoit beaucoup, ſans doute, de la haine que l'oncle devoit conſerver contre le neveu. Mais cette expédition n'eut pas tout le ſuccès qu'on s'en étoit promis. Les chevaux périrent de froid, & les ſoldats Ruſſes furent réduits à un tel excès de miſère, qu'ils conſentirent à manger de la viande en carême. Cependant l'extrême rigueur de l'hiver n'empêcha pas une autre armée de pénétrer dans le pays des Tchérémiſſes, peuple dépendant de Kaza. Les Ruſſes traverſèrent dans le mois de Janvier des forêts en apparence impraticables & dans leſquelles il n'y avoit eu

jamais aucun ſentier. Mais leur férocité doit les priver des éloges que ſemble mériter leur courage; ou plutôt la même ſtupidité les rendoit également incapables de crainte & de compaſſion. Ils égorgèrent, ils firent périr dans les flammes, les hommes, les femmes, les enfans; leur rage s'étendit juſques ſur les animaux, juſques ſur les cabanes, juſques ſur les forêts, & ils tâchèrent de ne laiſſer derrière eux que des cendres. 1468.

Cette guerre tint encore deux campagnes. Dans la dernière, les frères du Grand Prince eurent le commandement des armées. Ils menèrent avec eux une nombreuſe cavalerie, & furent joints par l'infanterie qui avoit deſcendu le Volga ſur des barques. Le ſiége de Kazan eſt formé. Les Tatars font une ſortie vigoureuſe, il ſe livre ſous les murs un ſanglant combat; mais ils ſont enfin repouſſés: la ville eſt inveſtie de toutes parts, les eaux ſont coupées aux aſſiégés, &, réduits enfin aux dernières extrêmités, ils renoncent à ſe défendre. Ibrahim demande la paix en ſuppliant, & ſe reconnoît vaſſal & tributaire du Grand Prince. Il ne ſurvécut pas long-tems à ſon humiliation, & eut pour ſucceſſeur Alei-Kan, l'aîné de ſes fils. 1470.

On peut remarquer ici que les hiſtoriens Ruſſes donnent toujours le titre de Tſar aux ſouverains de Kazan, d'Aſ-

trakhan, &c. Ce qui à fait croire à des
1470. auteurs étrangers que ces Princes Tatars portoient en effet ce titre, & que les Grands Princes de Ruſſie l'ont pris eux-mêmes, par droit de conquête, quand ils ont été maîtres de Kazan. Ce ſont autant d'erreurs. Les ſouverains Tatars ſe nommoient Khans, & les Ruſſes ont traduit ce mot par celui de Tſars; ils avoient autrefois donné le même nom aux empereurs de Conſtantinople; les Rois ſont appelés Tſars dans la traduction ſlavonne ruſſe de la bible. Voltaire ſoupçonne que le titre de Tſar vient des *Tchars* de Kazan; mais jamais Kazan, ni apparemment aucune nation, n'a connu de *Tchars*.

Tſarſt vennoi Létopiſſets. Kn. Septennaïa. Muller, Sotchini pérévody

Une nouvelle occaſion s'offrit au Grand Prince de faire connoître & d'augmenter ſa puiſſance. Jonas, archevêque de Novgorod, mourut en 1470. Les citoyens procédèrent, ſuivant l'uſage, par le ſort, à l'élection de ſucceſſeur: la fortune favoriſa le moine Théophile. On fit prier Ivan de ratifier cette élection & de permettre au Prélat nouvellement élu, d'aller à Moskou recevoir la conſécration du Métropolite. Le prince reçut favorablement cette ambaſſade, & dit qu'il ſe plairoit toujours à donner des marques de ſa bienveillance à la république, qu'il regardoit comme ſon patrimoine.

Les chefs de Novgorod apprirent avec joie l'accueil qu'avoit reçu leur député. 1470. Mais il y avoit alors dans cette ville une femme ambitieuſe, inſinuante, courageuſe, ſavante dans l'art de ſe faire un parti, & de le conduire à ſon gré: elle ſe nommoit Marpha, veuve d'un Poſadnik, nommé Iſaac Boretskoi, qui s'étoit diſtingué dans l'exercice de ſa charge. Elle réuniſſoit à l'aſcendant que s'étoit acquis ſon époux, celui que lui procuroient ſes propres talens. Elle avoit pluſieurs fils, habiles & factieux comme elle.

Pour donner à ſon parti plus de poids, elle ſut y engager un moine, nommé Pimin, qui ſéduiſoit la multitude par un extérieur de piété, & ſemoit la diſcorde au nom de Dieu.

L'amour ſe mêloit dans cette intrigue avec l'ambion. Marpha aimoit un ſeigneur Lithuanien; ſon projet étoit de l'épouſer, de faire paſſer la république ſous la domination du Roi de Pologne, & de gouverner avec ſon nouvel époux au nom de ce Prince. L'intérêt lioit le moine Pimin à cette faction; il eſpéroit, en ſervant la Pologne, obtenir l'archevêché de Novgorod, & y établir l'égliſe latine, à laquelle il s'uniroit lui même.

Ainſi, pendant que les bons citoyens recevoient avec reconnoiſſance les témoignages de bonté du Prince; Marpha, les

fils, & les brouillons de leur parti, s'é-
1470. crièrent que c'étoit une honte pour la république de voir Ivan la regarder comme ſon patrimoine & ſon héritage ; qu'on n'avoit que trop long-tems ſouffert les actes d'autorité des ſouverains de Moſkou ; que Novgorod étoit libre, qu'elle devoit chercher, contre leur ambition, l'appui de quelque Puiſſance capable de réſiſter à ſes uſurpateurs, & qu'il valoit bien mieux ſe jeter dans les bras de Caſimir, Roi de Pologne, que de reconnoître la ſouveraineté du Prince Ruſſe.

Ces diſcours ſéditieux répandirent dans toute la ville le feu de la diſcorde. Les chefs de la rébellion achetèrent aiſément une multitude de ces hommes toujours prêts à mettre leur conſcience à prix d'argent, & à ſe vendre eux & leur patrie aux premiers qui peuvent les payer. Dès qu'ils eurent conclu leur infâme marché, ils ſe rendirent en foule ſur la place, ſonnèrent la cloche d'aſſemblée & s'écrièrent tumultuairement qu'il falloit ſe ſoumettre au roi de Pologne. Les citoyens honnêtes qui purent percer à travers la foule ameutée, élevèrent la voix en faveur du Prince légitime, mais ils furent chaſſés à coups de pierres. Ces violences ne firent pas perdre le courage aux bons citoyens. Les vieillards, ceux des officiers de la république, qui s'étoient fait la plus grande réputation de

ſageſſe, ce qu'il y avoit dans la ville d'hommes plus vertueux, ſe montroient en public, exhortoient enſemble ou ſéparément les rébelles à rentrer dans le devoir & cherchoient ſur-tout à réveiller cette ancienne horreur que les Ruſſes avoient conçue pour l'égliſe latine, à laquelle on ſe verroit ſoumis en changeant de domination : mais leur zèle fut inutile. Les rébelles envoyèrent une ambaſſade au Roi de Pologne avec de riches préſens, & offrirent de ſe remettre ſous ſa puiſſance. 1470.

Le Grand Prince, inſtruit des mouvemens qui agitoient Novgorod, voulut, avant d'en venir aux dernières extrêmités, eſſayer s'il n'y pourroit pas rétablir le calme par la voie de la négociation. Mais les avances qu'il fit pour amener la paix augmentèrent encore l'audace des ſéditieux, perſuadés que la crainte ſeule lui inſpiroit tant de modération. Les propoſitions de ſon ambaſſadeur furent rejetées avec inſolence.

Ivan reconnut qu'il ne pouvoit éviter la guerre ; il en fit les préparatifs & ils étoient formidables. Trois armées, dont l'une étoit ſous ſes ordres, entrèrent ſur les terres de la république par trois côtés différens. Jamais on n'avoit pu agir contre elle pendant l'été : mais cette année il ne tomba point de pluie, & les chaleurs continues deſſéchèrent les marais qui ſer-

voient aux Novgorodiens de remparts;
1470. comme ſi la nature eût voulu ſeconder le ſouverain contre des rébelles. Ceux-ci, dans leur aveugle préſomption, s'étoient regardés comme invincibles: deux fois ils envoyèrent des troupes contre le Prince Kholmkoi, qui répandit la vengeance de ſon maître au midi & au couchant de l'Ilmen: deux fois elles furent battues, & la dernière bataille fut la plus ſanglante. L'armée de Novgorod, qui avoit juſqu'à trente mille hommes de cavalerie, étoit bien plus nombreuſe que celle de Kolmskoi: mais à peine lui oppoſa-t-elle quelque réſiſtance. Douze mille hommes furent tués, & deux mille tombèrent entre les mains du vainqueur, qui porta le ravage juſques ſur les bords de la Néva, & juſqu'aux frontières de la Suède. Il trouva dans les dépouilles des vaincus une copie du traité, par lequel les Novgorodiens offroient de ſe ſoumettre à Caſimir. Le fils aîné de Marpha, fait priſonnier, fut puni de mort avec quelques-uns des principaux coupables: les autres furent diſperſés dans pluſieurs villes.

Toutes les autres actions que les rébelles avoient haſardées, avoient été également malheureuſes. Par tout les Voevodes du Grand Prince les avoient battus; par tout ils mettoient le feu ſur leur paſſage: ils forçoient les priſonniers de ſe couper mutuellement le nez,

les lèvres, les oreilles, & les renvoyoient chez eux en cet horrible état. 1470.
Si quelque choſe pouvoit excuſer ces atrocités, c'étoit la perfidie des Novgorodiens, qui avoient entammé pluſieurs fois des négociations dans la vue de tromper & de ſurpendre des ennemis ſans défiance. Mais leurs malheurs multipliés, & ſur-tout la dernière victoire du Prince Kholmskoi, les forcèrent à penſer ſérieuſement à obtenir leur pardon. Les chefs du clergé & les principaux citoyens, conduits par Théophile, leur nouvel archevêque, allèrent au devant du Grand Prince, comme des ſupplians, lui demander grace. Les frères d'Ivan avoient fait la campagne avec lui. Les députés recherchèrent leur protection & celle des principaux Boïars. C'eſt en partie ce qui leur procura un accueil plus favorable qu'ils n'auroient dû l'attendre: mais ce qui y contribua le plus, fut une lettre du Métropolite de Moskou, qui exhortoit le Grand Prince à recevoir ſes ſujets avec clémence, s'ils avouoient leur faute, & s'ils imploroient leur pardon. Ivan obligea les Novgorodiens à reconnoître, dans le traité, ſes droits ſur la république, à y faire mention des revenus annuels qu'ils devoient lui fournir, & à lui payer une forte contribution. D'ailleurs il ne toucha point aux anciens priviléges de Novgorod, & y envoya ſon Nameſtnik;

1470. Les maux que venoit d'éprouver la république devoient assurer pour l'avenir sa tranquillité : elle sembloit avoir trop souffert, pour braver une seconde fois la vengeance d'un souverain redoutable ; & celui-ci étoit trop modéré, pour qu'elle eût à craindre quelque entreprise de sa part, tant qu'elle resteroit dans le devoir. Aussi vit-on, pendant quelques années, règner entre eux la bonne intelligence. Quatre ans après sa victoire, Ivan alla visiter Novgorod. L'archevêque & les principaux citoyens firent vingt lieues à sa rencontre. Son séjour fut marqué par des festins & des plaisirs. Ceux des hommes de marque qui ne purent donner des repas au souverain, lui témoignèrent du moins par des présens leur attachement & leur zèle : Ivan admit à sa table les citoyens les plus distingués, & leur fit des présens en vases d'argent, en martres zibelines, en étoffes précieuses.

Cependant il restoit toujours de la défiance entre le Prince & les habitans, & elle s'accrut encore par des actes de sévérité qu'il fut obligé d'exercer. Des citoyens, fiers de leurs richesses ou de leurs charges, & qui, trop assurés de leur crédit, se croyoient au dessus de loix, s'étoient rendus coupables de violences & de vexations. Les citoyens lèzés portèrent leurs plaintes au souverain. Il

voulut que les accusés fussent jugés devant lui. Ils furent obligés de rendre ce qu'ils avoient enlevé, & de réparer les torts qu'ils avoient faits. D'autres plus criminels furent envoyés à Moskou, chargés de fers, & dispersés dans plusieurs villes. Quelques-uns de ceux-ci, & entr'autres deux fils de la Marpha, avoient renouvelé leurs intrigues pour livrer la république à la Pologne. 1475.

Le Prince, qui croyoit avoir rétabli solidement la tranquillité dans Novgorod, fut surpris de voir arriver de citoyens de cette ville qui venoient implorer sa justice. Les uns portoient des plaintes, les autres demandoient à se défendre. On voyoit, parmi ses supplians, des hommes de toutes les classes & de toutes les fortunes; des Posadniks, des boïars, des marchands, des veuves, des orphelins, des pauvres; enfin l'archevêque lui-même. Ils renonçoient, par cette démarche, jusques là sans exemple, à l'un de leurs droits que leurs ancêtres avoient défendu avec tant de vigueur; celui de n'être pas jugés hors de Novgorod. Cette nouveauté marquoit bien la dissention qui règnoit dans la république, & qui devoit enfin la soumettre au joug.

En même tems arrive une ambassade de Novgorod: le député qui portoit la parole, donna au Prince le titre de *Go-*

ſoudar, Seigneur, au lieu de *Goſpodin*,
1475. maître, qu'on lui avoit donné juſqu'à-lors. Ce mot, prononcé peut-être par inadvertence, eut de terribles ſuites.

Les hommes, & ſur-tout les ſouverains, ne laiſſent guères échapper les occaſions de ſe faire de nouveaux titres. Auſſi le Grand Prince ne négligea-t-il pas celui que l'ambaſſadeur venoit de lui donner. Il fit partir, avec ce député, un *Diak* ou ſecrétaire d'État, pour demander à Novgorod à quelles conditions on le reconnoiſſoit pour ſeigneur ou *Goſoudar*.

Les Novgorodiens ſoutinrent qu'ils n'avoient pas accordé à leur miniſtre le pouvoir de lui donner ce titre. L'imprudence de ce malheureux citoyen excita contre lui la fureur de la multitude. On l'aſſigna à la *vetche* ou aſſemblée du peuples. Elle fut convoquée à l'ordinaire par le ſon de la cloche nommée *vetchévoi*. La licence étoit à ſon comble dans ces ſortes d'aſſemblées : la populace y dominoit. Les Nameſtniks du Prince, les juges & les premiers citoyens s'abſtenoient ordinairement d'y aſſiſter, ou, ſi quelquefois ils s'y rendoient pour tâcher de tempérer les factions, ils n'y avoient jamais le principal aſcendant.

Ce fut à ce tribunal de forcenés que fut obligé de comparoître le malheureux député. Il dit pour ſa défenſe qu'il avoit

prêté ſerment au Grand Prince, & qu'il l'avoit appelé *Seigneur* en ſon nom; mais qu'il n'avoit pas prétendu parler au nom des citoyens, ni le reconnoître pour ſeigneur de la république. Cette excuſe ne put lui ſauver la vie. Les furieux, qui venoient d'être ſes juges, ſe rendent auſſi ſes bourreaux & le maltraitent juſqu'à la mort. Enſuite ils parcourent la ville, apprennent que deux riches citoyens arrivent de Moskou, où ils avoient demandé juſtice au Grand Prince: ils courent au palais de l'archevêque, où ces infortunés avoient cherché un aſyle, & les maſſacrent ſous les yeux du prélat. Par tout on entend crier qu'il faut ſe donner au Roi de Pologne. 1475.

Le Prince, inſtruit de cette rébellion, ſe prépare à la punir. Bientôt tout le domaine de la république eſt couvert de ſes troupes: lui-même s'avance pour la ſoumettre. Un grand nombre des citoyens de plus diſtingués viennnent à Torjok lui prêter ſerment de fidélité.

On craignoit que Pleskof ne partageât la rébellion de Novgorod: mais ces craintes étoient bien mal fondées. La ville venoit d'être preſqu'entièrement détruite par un incendie; &, à la nouvelle de la marche du Grand Prince, les citoyens crurent n'avoir d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Ils lui envoyèrent un député, qui non-ſeulement lui

donna le titre de *Goſoudar*, mais encore
1475. celui de *Tſar*, & qui l'aſſura que ſes concitoyens renonçoient à leur ancienne alliance avec Novgorod.

Muller *ubi ſuprà.* L'adminiſtration de Novgorod & celle de Pleskof étoit à peu près la même qu'elle eſt encore dans les villes libres d'Allemagne. La charge de *Stépennoi-Poſadnik* ou de Poſadnik en fonction, pouvoit être comparée avec celle des Bourguemeſtres. Elle étoit annuelle; celui qui en avoit été revêtu portoit toute ſa vie le titre de *Poſadnik*; il pouvoit être élu de nouveau & rentrer encore en fonction. La ſeconde charge étoit celle de *Tyſiatski*: il tempéroit & balançoit l'autorité du Poſadnik, empêchoit qu'il n'exerçât ſur le peuple un pouvoir trop étendu, & ſoutenoit les droits de la nation. Son nom, tiré du mot *Tyſiatcha* qui ſignifie *mille*, faiſoit entendre que ce magiſtrat étoit chargé des intérêts d'un grand nombre de milliers d'hommes. Celui qui étoit en charge portoit pendant l'année le nom de *Stépennoi-Tiſiatski*: les autres avoient le tire d'anciens, & pouvoient auſſi être encore élus. Enſuite venoient les boïars, qui étoient de même élevés à cette dignité par voie d'élection. Ces ſénateurs jouiſſoient de grandes prérogatives au deſſus des autres citoyens. On les tiroit ordinairement de la claſſe des *Jitié-Lioudi*: c'eſt

ainſi qu'on appeloit les bourgeois aiſés, qui vivoient de leurs revenus. Les marchands faiſoient une claſſe à part. Le bas peuple s'appeloit *Tchernié Lioudi*, hommes noirs, parmi leſquels on comprenoit tous les artiſans, manœuvres, hommes de peine. Au deſſus de toutes les claſſes, s'élevoit le *Nameſtnik* du Prince. Mais, s'il jouiſſoit de la première conſidération, il n'avoit que très-peu de pouvoir. Il ne pouvoit connoître des affaires, que quand on appeloit à lui du magiſtrat ordinaire: encore partageoit-il alors ſa puiſſance avec le *Poſadnik* en fonction qui devoit l'aſſiſter. D'ailleurs on lui marquoit plus d'égards qu'on n'en avoit ſouvent témoigné aux Princes mêmes, dans des tems de trouble & d'effervescence de liberté: ceux-ci n'avoient été regardés alors que comme les commandans des troupes. 1475.

La ville étoit diviſée en cinq quartiers, qu'on appeloit *Kontſi*. Chaque rue avoit ſon *Staroſte*, ſorte d'officier de police qui devoit veiller au bon ordre, appaiſer les diſputes, arrêter les malfaiteurs, & les remettre au *Staroſte* du quartier. Celui-ci faiſoit ſon rapport au magiſtrat.

Cette adminiſtration ſembloit devoir aſſurer le repos intérieur; mais elle ne pouvoit prévaloir contre l'anarchie des *Vetches* ou aſſemblées tumultueuſes du peuple. La grande cloche dont on ſe ſer-

voit pour les convoquer, & qui se nom-
1475. moit *vetchévoi kolokol*, étoit regardée comme la protectrice de la ville & comme le gage de la liberté. Au son de cette cloche, chacun couroit sur la place, & le dernier des citoyens avoit le droit d'y donner son avis: droit précieux, si le peuple en effet connoissoit les bornes de la liberté; s'il pouvoit sentir qu'il est un frein nécessaire qu'il doit s'imposer à lui-même pour son propre avantage, & que l'anarchie doit le conduire à la servitude. Novgorod donne la preuve de ces vérités. La populace ne sut user de ses droits que pour s'ameuter, répandre le sang & porter le trouble dans toutes les parties de l'État: le Grand Prince profita du tumulte & rétablit la tranquillité parmi les citoyens en les chargeant de fers.

Incapables de résister, ils ne purent employer que la négociation & les prières. Mais Ivan voulut qu'ils lui fussent soumis aux mêmes conditions que le reste de la Russie. Il supprima les charges de *Posadnik* & de *Tysiatski*, il fit enlever la cloche *vetchévoi*, qui si souvent avoit donné le signal à la révolte. Il se fit céder différentes villes & domaines, & promit d'ailleurs de ne point toucher aux possessions des particuliers. Il établit un impôt par charrue; enfin, tout ce qu'il laissa aux habitans de Novgorod de

de leurs anciens priviléges, ce fut le droit de n'être point tranſportés malgré eux hors de leur pays, de n'être pas appelés en jugement à Moskou & de ne pas ſervir dans les guerres contre les Tatars. 1475.

On arrêta & l'on conduiſit à Moskou, ſous une forte garde, ceux qui avoient entretenu des intelligences avec la Pologne: de ce nombre étoit la Marpha. Leurs biens, qui étoient conſidérables, furent confiſqués. On enleva même bien des citoyens qu'on ne pouvoit accuſer d'aucun crime, mais qui étoient ſuſpects, ou que leurs richeſſes, leur crédit, la conſidération dont ils jouiſſoient pouvoient un jour rendre redoutables. Le Prince ſe fit remettre le traité que les rébelles avoient fait avec la Pologne. Il reçut les ſermens des citoyens, & retourna à Moskou où il fit emporter le *vetchévoi kolokol*, qu'on ſuſpendit dans une tour devant le Kremle, & qui ne fut plus employé qu'à appeler le peuple à la prière.

Ainſi Novgorod perdit la liberté dont elle avoit été ſi jalouſe, qu'elle avoit défendue contre les entrepriſes de tant de Princes, & qui avoit été la cauſe de ſa puiſſance. Devenue ſujette, elle va chaque jour perdre de ſon domaine, de ſa population, de ſon commerce, de ſes richeſſes, &, dans moins d'un ſiècle, à peine ſera-t-elle une ville importante:

tant le ſouffle du pouvoir arbitraire eſt
1475. brûlant & deſtructeur.

Accoutumée à la liberté, elle ſe perſuadoit à peine qu'elle l'avoit perdue; mais tous les mouvemens qu'elle pouvoit eſſayer, lui faiſoient ſentir le poids inaccoutumé de ſes chaînes. Le Nameſtnik du Grand Prince n'étoit plus, comme autrefois, une eſpèce d'idole à laquelle on ſe contentoit de rendre de vains hommages: il règnoit en effet au nom de ſon maître. Aucun habitant ne pouvoit ſe promettre de mourir ſous le toit où il avoit reçu la naiſſance, & de finir ſes jours dans le ſein de ſes amis: il étoit enlevé loin de ſa patrie ſur le ſoupçon le plus léger. Le plus grand nombre des Boïars furent obligés d'abandonner leurs biens & de traîner leurs familles dans le domaine de Moskou; ils y reçurent quelques fiefs en échange de ce qu'ils abandonnoient. Des nobles, des marchands, des citoyens aiſés, ſucceſſivement arrachés à leurs foyers, furent tranſportés juſqu'aux extrêmités oppoſées de la Ruſſie: Novgorod vit en une ſeule année enlever plus de mille de ſes citoyens. On les remplaçoit par de la petite nobleſſe & des marchands de Moskou & quelques autres villes. La Cour, il eſt vrai, fut engagée à cet acte de rigueur par une révolte qui s'éleva contre le Nameſtnik Iakof, frère d'Ioury

Zakhariévitch, grand homme de guerre, l'un des ancêtres de cette maiſon Romanof, qui monta depuis ſur le trône. 1475.

L'année qui ſuivit la première expédition d'Ivan contre Novgorod, il fit une action de vigueur qui prouva que la Ruſſie ne devoit plus être ſoumiſe à une Puiſſance étrangère. Kakhmet, Khan de la horde dorée, lui envoya des députés avec un *baſma* ou ordre ſcellé du grand ſceau, par lequel il ordonnoit au Prince de payer le tribut auquel ſes prédéceſſeurs avoient été ſoumis. Ivan prend le *baſma*, crache deſſus, ſuivant la manière dont les Ruſſes témoignent ordinairement leur indignation, le foule aux pieds & fait mourir tous les députés, n'en réſervant qu'un ſeul, qu'il renvoie à ſon maître, pour lui annoncer le mépris que la Ruſſie fait de ſes ordres. La conduite d'Ivan ſeroit taxée à préſent de cruauté féroce; mais de ſon tems les Ruſſes n'y voyoient qu'une noble fierté. Ainſi, les actions prennent des noms différens, ſuivant le caractère & l'eſprit de ceux qui les jugent. Kniga Stepennaïa. Lizlof. Ritchkof.

Le Khan mépriſé entre dans la Ruſſie, & ſe promet de la ſacrifier à ſa vengeance: il lui eſt aiſé d'exercer d'abord le ravage ſur les frontières: mais, arrivé ſur les bords de l'Oka, lorſqu'il commençoit à la faire traverſer par ſes troupes, il voit ſe développer devant lui une armée formidable. A cet aſpect, il oublie ſes ref-

sentimens pour penser à sa sûreté, &
1475. prend la fuite devant ces Russes qu'il s'étoit promis d'écraser. Cette retraite précipitée lui coûta sans doute beaucoup de monde, & les troupes qu'il reconduisit à la horde y furent bientôt en proie aux ravages de la peste.

Les maux dont ses sujets étoient accablés suspendirent ses desseins, sans calmer sa fureur. Il resta quelques années en paix pour réparer ses pertes; &, rassemblant ensuite toutes ses forces, il se promit d'écraser son ennemi du poids de la horde entière. Le Grand Prince reçut la nouvelle de la marche du Khan, & fit aussi tôt garnir de troupes les bords de l'Oka. Akhmet, instruit de ces sages dispositions, change de route, & va, sur la frontière de la Lithuanie, se joindre aux secours qu'il attend du Roi de Pologne, Casimir IV. On croit même qu'il avoit été attiré en Russie par ce monarque, qui, lui-même, avoit été excité à la guerre par André & Boris, frères d'Ivan. Ces deux Princes, irrités de ce que leur frère ne leur avoit point fait part de ce qu'il s'étoit fait céder du domaine de Novgorod, ni de la succession d'Ioury, s'étoient retirés de la Cour, & s'étoient transportés à Vilikié Louki avec leurs femmes, leurs enfans, & un grand nombre des personnes de tous les états, qu'ils avoient attirées à leur parti. Mais

ils rentrèrent en grace avec Ivan avant la fin de la guerre qu'ils avoient excitée. 1475.

Le Grand Prince inſtruit de la nouvelle route qu'a priſe le Tatar, le ſuit de près, l'atteint ſur les bords de l'Ougra, le harcèle & l'empêche de traverſer la rivière. Chaque jour voit engager de nouvelles actions ; mais elles ſont peu déciſives. Cependant il apprend qu'à la horde il n'étoit reſté perſonne en état de porter les armes. Cet avis lui inſpire le vrai parti qu'il doit prendre. C'eſt d'y envoyer une armée, tandis qu'elle eſt hors d'état de défenſe. Ce projet ne pouvoit manquer de réuſſir. Les Ruſſes ne trouvent que des vieillards, des enfans, des femmes ; ils tuent ſans pitié ces foibles victimes, perſuadés que la guerre autoriſe ces horreurs. Toutes les habitations ſont livrées aux flammes ; les troupeaux & les autres richeſſes des Tatars ſont enlevées.

Akhmet, qui étoit toujours ſur les bords de l'Ougra, apprend que ſa horde eſt en proie aux ennemis : il court la ſecourir ; mais, pendant qu'il s'avance contre les Ruſſes, & que ceux-ci reviennent par une route différente, couverts de ſang & chargés de butin, les Nogais entrent dans la horde, détruiſent, prennent, maſſacrent ce qui a échappé au fer & au brigandage des Ruſſes, enlèvent les femmes du Khan, continuent

leur marche, passent le Volga, rencon-
1475. trent Akhmet lui-même, lui livrent une bataille, &, après un combat long & meurtrier, ils le défont entièrement : lui-même resta sur le champ de la bataille ; d'autres disent qu'il fut tué par son beau-frère. Ainsi finit la horde dorée, fondée par Bati en 1237.

Knig. Stepen. Tandis que les talens du Prince Russe, secondés par le concours heureux des circonstances, ajoutoient chaque jour à sa grandeur, il fut, dit-on, sur le point d'être arrêté au milieu de sa brillante carrière, par la trahison d'un voisin jaloux. Attirés par sa réputation, des seigneuts Lithuaniens venoient souvent lui demander du service. Casimir IV, Roi de Pologne, crut pouvoir mettre à profit la désertion même de ses sujets, pour se défaire d'un ennemi dont il redoutoit la puissance. Il convint avec le Prince Loukomski que celui-ci se rendroit à la Cour de Moskou, qu'il chercheroit à mériter la confiance d'Ivan, & qu'il en profiteroit pour lui donner la mort. Cet affreux complot paroissoit devoir aisément réussir. Loukomski, comme son maître l'avoit prévu, fut bien reçu à la Cour d'Ivan ; & il étoit près de commettre le crime dont il s'étoit chargé, lorsque son dessein fut découvert. On le trouva muni du poison qu'il destinoit au Prince. Il fut condamné à être brûlé vif dans une cage

de fer, & l'arrêt fut exécuté. Cet attentat, vrai ou ſuppoſé, fut ſuivi d'une guerre avec la Pologne qui fut avantageuſe à la Ruſſie : les priſonniers les plus conſidérables furent obligés d'entrer au ſervice du vainqueur. Par cette politique, que les Ruſſes ſuivirent pluſieurs fois, la guerre réparoit elle-même en partie les vides qu'elle avoit cauſés. La paix ſe fit dix ans après, ſous le règne d'Albert, fils de Caſimir; Ivan donna ſa fille en mariage à Alexandre, Grand Duc de Lithuanie, & frère du nouveau Roi. 1482.

Pendant que le Grand Prince étoit occupé de cette guerre avec la Pologne, l'armée de Novgorod le vengeoit en Livonie des inſultes qu'il avoit reçues des chevaliers Porte-glaives. Ils avoient attaqué Pleskof & brûlé les fauxbourgs, lorſqu'il faiſoit la guerre aux Tatars & qu'il étoit abandonné de ſes frères. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de ſaiſir une occaſion qui ſe préſenta de réunir à la couronne un apanage important. C'étoit la principauté de Tver. Mikhaïl, fils de Boris, dont Ivan avoit épouſé ſa fille, la poſſédoit alors. Il oſa ſe brouiller avec ſon beau-frère, & implorer contre lui les ſecours de Caſimir. Mais Ivan, loin de le craindre, vit avec joie l'audace de cet imprudent vaſſal, & ſe promit d'en tirer avantage. Il ne daigna pas ſe meſurer lui-même avec le foible ennemi 1485.

& ſe contenta d'envoyer contre lui une
1485. armée. Cependant cette guerre fut ſanglante, & Mikhaïl, ſur le bord du précipice, ſut du moins faire eſtimer ſon courage. Réduit enfin aux dernières extrêmités, il ſe ſoumit, demanda la paix,
1486. & ne put l'obtenir. Sa valeur lui mérita de voir l'année ſuivante le Grand Prince, qui ſembloit d'abord l'avoir dédaigné, marcher en perſonne contre lui pour conſommer ſa ruine: préparatifs ſuperflus, qui ne ſervirent qu'à immoler avec plus d'appareil une victime ſans défenſe. Les boïars de Tver ſe hâtèrent de ſéparer leur fortune de celle de leur ſouverain & ſe rendirent auprès d'Ivan, que la terreur générale déclaroit vainqueur, quoiqu'il n'eût pas combattu. Le malheureux Mikhaïl, encore au milieu de ſa capitale, reconnut qu'il n'avoit plus de ſujets, &, n'attendant ſa ſûreté que de la fuite, il ſe réfugia en Lithuanie. Sa mère & ſes États reſtèrent au pouvoir du Grand Prince.

Tant de proſpérités augmentant en
Lizlof. Ritchkof Kaz-Hiſt. lui le ſentiment de ſa force, lui faiſoient voir avec indignation la puiſſance de Kazan relevée de ſa chûte & preſque menaçante. Elle étoit encore gouvernée par Alei-Khan, dont les deux frères Makhmet Amin & Albdel-Atif, étoient entrés au ſervice de la Ruſſie où ils avoient obtenu des apanages. On ne ſait quel ſujet

les avoit ulcérés contre leur frère ; mais ils ne ceſſoient de conſeiller au Grand Prince de lui faire la guerre, & cet avis s'accordoit trop bien avec ſon ambition pour n'être pas ſuivi. Une armée nombreuſe marche vers Kazan. Alei-Khan ne l'attendit point dans la ville, & vint poſer ſon camp ſur les bords de la Sviaga. Là, ſe donna uue bataille ſanglante & opiniâtre. Le Khan vit ſon armée taillée en pièces, & tomba lui-même dans les fers. Les reſtes de l'armée Tatare prirent la fuite en déſordre ; & les vainqueurs entrèrent avec eux dans la ville qui fut auſſi tôt obligée de ſe ſoumettre. Ils y prirent la mère & l'épouſe du Khan & deux de ſes frères qui lui étoient reſtés fidèles ; tous furent menés à Moskou. Le Khan & ſon épouſe furent envoyés à Vologda, & ſa mère & ſes frères à Biélozéro. On leur avoit auparavant propoſé de recevoir le baptême, & l'exil fut la punition de leur refus. Ils y moururent tous, excepté l'épouſe du Khan & Koudailouk, le plus jeune frère de ce Prince, qu'Ivan fit baptiſer & dont il fit ſon gendre.

1486.

1487.

Les chefs de l'armée Ruſſe avoient laiſſé un Voevode pour commander à Kazan, juſqu'à ce qu'on pût recevoir les ordres du ſouverain. Ivan crut apparemment que le moyen le plus ſûr de s'aſſurer des Kazanois étoit de leur donner un Prince

de leur nation, & une année s'étoit à peine écoulée depuis ſa conquête, qu'il parut y renoncer. Perſuadé que ſes bienfaits lui avoient inviolablement attaché Mahmet-Amin, frère d'Alei, il le plaça ſur le trône dont ce Khan venoit d'être renverſé. Mais le nouveau ſouverain ſembla n'avoir reçu la puiſſance que pour en abuſer & faire le malheur de ſes ſujets. Aux riches il enlevoit leur fortune, aux pères leurs filles, aux maris leurs épouſes, & ceux qui ſembloient ne rien poſſéder, trembloient encore pour ce qu'ils avoient de plus cher. Un gouvernement auſſi violent devoit être bientôt renverſé. Les ſujets du tyran le chaſſèrent, appelèrent chez eux un Prince étranger, nommé Manouk, & n'en furent pas plus heureux. Ils ſentirent alors la faute qu'ils avoient faite de diſpoſer de leur trône ſans le conſentement du Grand Prince; ils envoyèrent une ambaſſade implorer leur pardon & demander un autre ſouverain. Ivan leur donna Abdel-Atif, qui règna cinq ans de ſuite: mais il oublia la fidélité qu'il devoit à ſon bienfaiteur, & celui ci le renverſa du trône auſſi facilement qu'il l'y avoit élevé. Le malheureux Abdel-Atif put bientôt connoître qu'il ne convient pas au foible de ſe rendre coupable. Enlevé, même au milieu de ſon palais, par des officiers d'Ivan, & conduit à Moskou, il fut condamné à l'exil & n'y vécut pas long-tems. Malgré la haine que les

1487.

Kazanois avoient conçue pour Mahmet-Amin, il leur fut donné une seconde fois pour maître, après avoir obtenu la liberté de la veuve d'Alei, dont il fit son épouse. 1487.
Ivan auroit pu prévoir que cette princesse ne lui pardonneroit jamais les maux qu'elle avoit soufferts, & il fit une grande faute contre la politique en la laissant sortir de ses États.

Cette femme adroite, à qui la haine donnoit cette éloquence qui inspiroit les passions fortes, faisoit sans cesse rougir son époux de n'être, avec le titre de souverain, qu'un esclave décoré des Russes: elle l'excitoit à secouer le joug, & lui faisoit regarder son abaissement comme un opprobre éternel pour tous les Musulmans, destinés par le ciel à donner des loix aux Chrétiens & non à leur obéir.

Mahmet-Amin résista long-tems; il en coûtoit à son cœur de devenir ingrat: mais enfin, séduit par les insinuations de sa femme, ou plutôt vaincu per les craintes qu'elle lui sut inspirer, il fit assassiner tous les marchands Russes qui se trouvoient dans l'étendue de ses États. Les 1503.
femmes, les enfans mêmes ne furent point épargnés. Pour que cette boucherie fût encore plus affreuse, il choisit le 24 de Juin, jour où, de tous les côtés de la Russie, des marchands se rendoient à une foire célèbre qui se tenoit à Kazan: ils avoient soin d'apporter avec eux toutes

sortes des marchandises précieuses, qui
1503. devinrent la proie de leurs assassins.

Mahmet-Amin ne pouvoit attendre tranquillement la vengeance du Prince offensé; &, après tout le sang qu'il venoit de répandre, il ne pouvoit être en sûreté, s'il n'en répandoit encore. Il rassemble donc toutes ses forces, tire des Nogais un secours de vingt mille hommes, & va porter la désolation dans plusieurs contrées de la Russie. Animé par ses premiers succès, il marche ver Nijni-Novgorod, s'empare des faux bourgs & donne trente jours de suite l'assaut à la ville. Elle étoit défendue par un Voevode nommé Khabar Simski, qui n'avoit avec lui que peu de troupes, mais qui ne connoissoit point la crainte. Un certain nombre de prisonniers de guerre se trouvoit sous sa garde, c'étoient des arquebusiers Lithuaniens: il leur promit la liberté & des récompenses; &, persuadé que leur intérêt lui répondoit assez de leur fidélité, il leur ôta les chaînes & leur donna des armes. Les Tatars furent fort mal traités, & parmi les morts étoit un Mourza Nogai, beau-frère de Mahmet-Amin. Sa perte irrita tellement les troupes de sa nation, qu'elles voulurent la venger sur celles mêmes qu'elles étoient venues secourir. Il se livra entre les Nogais & les Tatars de Khazan, sous les murs de la ville qu'ils assiégeoient, un

combat meurtrier, que Khazan n'appaiſa qu'avec beaucoup de peine. 1503.

Ivan apprit enfin la perfidie de Mahmet, les maſſacres des Ruſſes & les nouvelles entrepriſes des Tatars. Il envoya contre eux du côté de Mourom, une armée qu'on fait monter au nombre de cent mille hommes: mais les Voevodes furent aſſez lâches pour ne point oſer ſe meſurer avec des ennemis inférieurs, découragés par la valeur de Khabar Simski, & affoiblis par leurs propres diviſions. Heureuſement Mahmet-Amin, ne ſe croyant pas aſſez fort pour réſiſter à l'armée des Ruſſes, leva le ſiége & ſe retira dans ſa capitale. Le Grand Prince, qui mourut bientôt après, n'eut pas le tems de ſe venger.

Tous les voiſins d'Ivan éprouvèrent les effets de ſon ambition, & ne ſe déclarèrent ſes ennemis que pour contribuer à ſa gloire & à ſon agrandiſſement. Il avoit donné ſa fille au Grand Duc de Lithuanie, qui voulut forcer ſon épouſe à entrer dans la communion latine; il ſe rendit cependant aux avis ou plutôt aux menaces de ſon beau-père, & ceſſa d'inquiéter la princeſſe: mais il n'avoit pas la même indulgence pour ſes ſujets. Un grand nombre d'entr'eux ſuivoient le rit grec, & leur conſtance à conſerver les ſentimens de leurs pères leur attiroit une violente perſécution. Soit par zèle, Knig. Stepen.

ſoit par intérêt, le Grand Prince déclara
1503. ſolemnellement à ſon gendre qu'il prendroit la défenſe de tous ceux qu'il voudroit forcer à changer de religion. Parmi ces confeſſeurs de la foi grecque, on remarquoit les deſcendans de ce Dmitri Chémiaka, & de ce Prince de Mojaïsk, obligés de quitter leur patrie après leurs querelles avec le dernier ſouverain. La fortune de ces opprimés méritoit encore, même après leur déſaſtre, qu'Ivan prît leur défenſe & les attirât auprès de lui. Mais il ne s'agiſſoit pas ſeulement de leur tendre les bras; il falloit encore leur aſſurer la poſſeſſion de leurs domaines, ou plutôt les conquérir. Cela ne ſe pouvoit exécuter paiſiblement. Iakof & Ioury Zakhariévitch eurent le commandement des armées, & contribuèrent, par leur valeur & par leurs talens, à l'agrandiſſement d'une domination, qu'ils ne prévoyoient pas devoir appartenir un jour à leur famille. Ils réunirent à la Ruſſie non-ſeulement les domaines des princes qui avoient réclamé la protection d'Ivan, mais encore pluſieurs villes importantes qui en avoient été démembrées à différentes époques, telles que Briansk, Poutimle, Dorogobouje & Toropets. Mais ils manquèrent Mſtiſlaf & Smolensk.

Des auteurs étrangers rapportent au commencement du XVIe ſiècle une bataille qui ſe donna près de Pleskof entre

les Ruſſes & les Livoniens. Les Ruſſes, dit-on, étoient au nombre de cent mille hommes, & Plettenberg, grand maître de Livonie, en avoit au plus douze mille. Cependant il fut vainqueur; on tua plus de quarante mille Ruſſes & Tatars, & toute la plaine fut couverte de morts. Il y a, ſans doute, de l'exagération dans ce récit; quarante mille hommes peuvent fuir & ſe diſperſer; mais ils ne ſe laiſſent pas tranquillement égorger par douze mille combattans. Cependant, malgré le ſilence des auteurs nationaux, on doit croire que, vers l'époque dont nous parlons, les Ruſſes furent défaits par les Livoniens dans une bataille meurtrière. 1502. Hiſtoria belli Livonici. Deſcription de la Livonie.

Ce fut Ivan qui fit bâtir en Livonie la ville d'Ivan-Gorod, ſur une montagne eſcarpée, au bord de la Narova & vis à vis de Narva. Raſée peu après par les Suédois, qui vouloient ſe venger d'une ſanglante incurſion des Ruſſes dans la Finlande, & bientôt relevée, elle réſiſta aux efforts des chevaliers Porte-glaives dans la campagne de 1502, qui leur fut très-funeſte, perdirent pluſieurs batailles, furent obligés de lever le ſiége de Pleskof qu'ils étoient venus attaquer, & demander humblement la paix.

La pauvreté, qui ſemble être le plus ſûr aſyle des peuples contre les entrepriſes des conquérans, étoit un rempart inutile contre l'ambition d'Ivan. Il vou-

lut, dans les dernières années de ſa vie,
1503. faire ſentir ſon joug aux nations qui vivent le long de la mer Glaciale, ou peut-être avoient-elles, par leurs brigandages, provoqué ſa vengeance. Les Vogoules ou Vogoulitches, à préſent mépriſables, montroient alors quelque courage, & faiſoient de fréquentes incurſions dans la Permie, pays qui s'étend ſur les deux rives de la Kama: il tire ſon nom de l'ancienne Biarmie, qui comprenoit preſque tout le nord de la Ruſſie, & où des étrangers ont placé autrefois un peuple qu'ils appellent Borandiens, & qui n'eſt point nommé dans les chroniques Ruſſes (*).

Une armée, forte de plus de quarante mille hommes, ſe tranſporta dans l'Iougorie, aux environs de la Petchora, vers le 65e degré de latitude & le 75e de longitude. C'eſt le même pays connu autrefois ſous le nom d'Ougorie, & dont les montagnes marquent, vers le couchant, les limites de la Sibérie. Cette contrée tire ſon nom des Ougres ou Hongrois, qui en ſortirent à la fin du neuvième ſiècle, & qui s'établirent enſuite ſur les bords du Danube. On doit rapporter

(*) Les chroniques parlent quelquefois des Bérendiens, *Bérendei*; mais ils devoient habiter au midi de la Ruſſie, & ils ſont ordinairement nommés avec les Turcs.

leur origine à ces Igours ou Ouigours, diviſés, un peu avant notre ère, en deux hordes aſſez conſidérables; celle des Un-Ouigours au nord, & celle des Tokos-Ouigours au midi. Les derniers avoient pour capitale la ville qu'on appelle aujourd'hui Turphan. Cette nation, qui s'eſt répandue au loin dans l'Aſie & dans l'Europe, doit être compriſe parmi les hordes des Huns, & faiſoit partie de l'immenſe famille des Turcs. 1380.

Une branche de ce peuple, repouſſée par quelques conquérans, ou peut-être égarée elle-même dans le cours de ſes conquêtes, s'eſt étendue au nord & au couchant de la Sibérie le long de la mer Glaciale, ſur les bords du Ladoga & dans l'ancienne Tchoude. Auſſi trouve-t-on différentes dialectes, ou du moins des débris de la même langue, qui fut apparemment celle de cette nation, chez une partie des Samoyèdes, chez les Vogoules, les Oſtiaks, les Tchouvaches, les Tchérémiſſes, les Sermiens, les Finois, &c. Et enſuite, après une aſſez grande interruption, cauſée par des peuples Slaves & Germaniques, on retrouve des veſtiges conſidérables du même idiôme dans la Hongrie, où les Ougres s'arrêtèrent enfin.

Les Ouigours ou Igours ſont les premiers peuples de race Turque qui aient cultivé les ſciences, & ce ſont eux qui

les ont communiquées, auſſi bien que
1489. l'écriture, aux autres nations de la même famille, & peut-être à la plûpart des nations. Peut-être devons-nous à ce peuple ces obſervations aſtronomiques, qui, faites ſous un climat plus ſeptentrional que celui des anciens peuples qui nous les ont tranſmiſes, ne peuvent être leur ouvrage. Elles prouvent que, dans les ſiècles reculés, le nord contenoit une nation ſavante, dont on a perdu le ſouvenir, en jouiſſant de ſes lumières & de ſes bienfaits. Ainſi cette nation qu'on croit perdue, cette nation à laquelle nous devons tant de reconnoiſſance, maintenant dégénérée, barbare, mépriſée, méconnue, occupe, peut-être, encore une grande partie du globe (*): révolution terrible que les peuples aujourd'hui floriſſans peuvent éprouver à leur tour. Les habitans de l'Iougorie ont bien dégénéré de la ſcience de leurs ancêtres: cependant ils ſont moins bruts, moins groſſiers, moins ſtupides, que les autres anciens peuples de la Sibérie. Mais comment auroient-ils pu réſiſter aux Ruſſes qui les attaquoient avec des armes & une diſcipline qui leur étoient inconnues? Les

(*) Les débris de cette nation paroiſſent s'étendre, en partant de l'Orient, au moins depuis le 110e & peut-être depuis le 120e degré de longitude & au delà, juſqu'au 35e.

généraux du Grand Prince ne perdirent preſque perſonne dans leur expédition. 1480.
Les cahuttes qui compoſoient ce qu'on appeloit les villes des Vogoules furent détruites, la plûpart de ces malheureux furent maſſacrés: quelques-uns, conduits à Moskou, y périrent bientôt, ne pouvant ſoutenir un genre de vie auquel ils n'étoient point accoutumés.

Les Ruſſes, parvenus à huit journées de chemin au delà des monts Ougoriques, apperçurent des chefs de la nation traînés par des rennes. Ils venoient ſans doute leur rendre hommage & payer tribut, car il ne ſe fit aucune hoſtilité. L'armée Ruſſe continua de parcourir le pays. Les généraux ſe faiſoient traîner par des rennes, & le reſte par des chiens. Dans cet équipage, ſi nouveau pour des Européens, ils prirent trente-trois villes des Vogoules & des Oſtiaks. Ce fut la première fois que les Ruſſes mirent le pied dans la Sibérie ſeptentrionale.

Souvent un prince en impoſe à ſes voiſins intimidés; ſa gloire ſe répand au loin, ſon nom n'eſt prononcé qu'avec un reſpect mêlé de terreur: les hommes, ſéduits par les apparences, le regardent comme un dieu: tandis que, livré aux chagrins domeſtiques, il n'eſt, pour les confidens de ſes douleurs, qu'un homme digne de pitié. Tel fut Ivan: nous l'avons vu abandonné, trahi par deux

de ſes frères; il leur pardonna: mais An-
1480. dré, le plus coupable des deux, convaincu d'une nouvelle offenſe & d'une intelligence criminelle avec les Tatars de Crimée; ne trouva plus dans ſon frère qu'un ſouverain juſtement irrité: il fut mis en priſon, & mourut après deux ans de captivité. Le facile Boris, ſéduit par André, avoit partagé toutes ſes fautes: mais la ſimplicité de ſes mœurs & la foibleſſe de ſon caractère lui méritèrent ſon pardon.

Ivan eut deux épouſes: la première fut Marie, princeſſe de Tver & fille du Prince de Boris; & la ſeconde, Sophie, fille de Thomas Paléologue & petite fille de Manuel, Empereur de Conſtantinople. Après la priſe de cette ville par les Turcs, & la mort de Conſtantin, le dernier des Céſars, Thomas, ſon frère, chercha un aſyle à Rome, où il ſe mit ſous la protection du Pape. Il y mourut. Le Pape fit propoſer Sophie pour épouſe au Grand Prince. Ivan crut, par cette alliance, acquérir, pour lui-même ou pour ſes deſcendans, quelques droits au trône de Conſtantinople. Il épouſa Sophie en 1482. Elle avoit été élevée dans la religion catholique; mais, peu de tems après ſon mariage, elle embraſſa la religon grecque.

Knig. Stepen. Ivan avoit eu, de ſon premie mariage avec Marie, le prince Ivan qui mourut

en 1490, laiſſant un fils nommé Dmitri. Ce jeune prince ſuccédoit aux droits de ſon père, & devenoit l'héritier préſomptif du trône : mais Sophie, la ſeconde épouſe du Grand Prince, voyoit avec la jalouſie d'une belle-mère, qu'un ſi riche héritage dût paſſer à la poſtérité de la première épouſe, tandis que Vaſſili, ſon propre fils, & le deſcendant de pluſieurs Céſars, n'auroit de la ſucceſſion paternelle qu'un foible apanage. Elle fit valoir, en faveur de ce jeune Prince, l'aſcendant que l'amour lui donnoit ſur ſon époux ; Ivan, ſéduit à la fois par la tendreſſe qu'il avoit pour ſa femme & pour ſon fils, déclara celui-ci héritier du trône. 1480. Muller, dans les Sotchinenia i pérévody.

Ivan ſe rendoit coupable d'une injuſtice : mais Hélène, mère de Dmitri, & ſes partiſans, entreprirent de la détourner par un crime atroce. Ils perſuadèrent au Grand Prince que ſon épouſe & ſon fils, impatiens de règner, avoient conjuré ſa mort : on lui nomma la femme qui avoit fourni du poiſon à la princeſſe Sophie : le jeune prince & ſa mère furent envoyés dans des exils où ils étoient ſévèrement gardés, & ceux qui étoient accuſés d'être leurs complices, furent punis de mort. Ivan voulut aſſurer le trône à ſon petit-fils par une cérémonie publique, & le fit couronner ſolemnellement par le Métropolite. Mais une année n'étoit pas encore écoulée, qu'il ſoup-

çonna la fraude dont il avoit été le jouet,
1498. & ſe repentit d'avoir légèrement con-
1499. damné des accuſés auſſi chers. Il rapela ſon épouſe & ſon fils, &, pour dédommager en quelque ſorte celui-ci du trône que ſa tendreſſe lui avoit deſtiné, & dont il l'avoit privé par trop de précipitation, il lui donna les principautés de Pleskof
1502. & de Novgorod. Trois ans après, mieux inſtruit des intrigues d'Hélène, il la fit arrêter, elle & ſon fils, fit retrancher leurs noms des prières publiques, & déſigna Vaſſili pour ſon héritier. Hélène & Dmitri finirent leurs jours dans une étroite captivité.

Il y eut deux conciles tenus à Moskou ſous le règne d'Ivan. Le premier fut aſſemblé pour condamner des hérétiques de Novgorod. On les accuſoit de rejeter le culte des images, de nier la préſence réelle dans l'Euchariſtie, & d'aſſurer qu'il n'y avoit aucune obligation de ſuivre les inſtitutions de l'égliſe. Suivant d'autres auteurs, ils nioient même l'incarnation de Jéſus-Chriſt; alors ils n'étoient pas même Chrétiens. Auſſi ajoute-t-on qu'ils avoient été entraînés à l'erreur par des Juifs. Mais ſait-on quels étoient leurs ſentimens, lorſqu'on ignore même s'ils étoient coupables? Ils furent condamnés ſur des dépoſitions de témoins & non pas ſur leur aveu. Un grand nombre de ces malheureux furent brûlés à Moskou

Muller.

Knig. Stepennaïa.

& à Novgorod. Les autres, qui, vraiſemblablement, méritèrent leur grace, 1502.
en convenant, après le jugement, de tout ce qu'on voulut leur faire avouer, furent exclus de la communion de l'égliſe & renfermés dans différentes priſons.

L'autre concile fut aſſemblé pour faire quelque réforme dans la vie des eccléſiaſtiques. Il interdit aux prêtres & aux diacres qui perdroient leurs femmes, la célébration des ſaints myſtères; parce que le public pouvoit être ſcandaliſé de les voir vivre avec des femmes, telles que mères, ſœurs, filles, nièces, parentes, domeſtiques. Il leur étoit ſeulement permis d'aſſiſter aux offices & de chanter au chœur, & on leur abandonnoit, pour ces fonctions, le quart des revenus de ceux qui les remplaçoient. D'ailleurs, ils pouvoient être reçus dans les monaſtères, s'ils en étoient jugés dignes.

Cette loi eſt encore obſervée. Un prêtre veuf ne peut continuer ſes fonctions qu'avec la permiſſion de ſon évêque, qui, s'il le juge à propos, lui ordonne de ſe faire moine.

Il y avoit beaucoup des monaſtères où l'on recevoit en même tems des moines & des religieuſes. Le même concile ordonna qu'ils ſeroient déſormais ſéparés, & que les moines ſeroient gouvernés par un Igoumène & les religieuſes par un prêtre ſéculier & marié.

Uſé par les travaux & courbé ſous une
1502. vieilleſſe prématurée, déjà depuis long-tems Ivan ſe ſentit affoiblir. A peine pouvoit-il marcher avec l'aide de deux hommes qui le ſoutenoient ſous les bras.
1505. Il mourut enfin, après de longues ſouffrances, le 7 d'Octobre 1505, âgé de 66 ans & 9 mois, & après un règne de 43 ans. Les étrangers qui ont avancé qu'il s'étoit repenti d'avoir déſigné Vaſſili pour ſon ſucceſſeur, ſont aſſez réfutés par ſon teſtament, dans lequel il renouvelle les mêmes diſpoſitions. Quoiqu'il ait vu de loin la mort, moins ſuperſtitieux que ſes contemporains, il ſe diſpenſa de prendre l'habit monaſtique, & de dégrader un règne glorieux par une fin ridicule.

Dès que la Ruſſie eut ſecoué le joug étranger, elle attira ſur elle les regards de l'Europe; & Moskou vit, pour la première fois, des ambaſſadeurs de l'empereur d'Allemagne, du Pape, du Sultan de Conſtantinople, du Roi de Pologne, de la république de Veniſe & du Roi de Danemark. Ivan ſigna des traités d'alliance & d'amitié avec tous ces princes.

Non content d'agrandir ſes États, il voulut les embellir & y introduire les arts de goût qui commençoient à renoître en Italie. L'eſpoir des récompenſes attira ſous le rude climat de Moskou des artiſtes

tes & des ouvriers Italiens, architectes, orfévres, fondeurs de canon, maçons. 1505.
On diſtinguoit parmi eux Ariſtoteli de Bologne, architecte, ingénieur & artilleur. Alors le palais des ſouverains offrit une architecture plus régulière, & quelques-unes des inventions de la Grèce embellirent la capitale de la Ruſſie. On fondit du canon ſous la direction d'Ariſtoteli, & l'on en fit uſage pour la première fois en 1482, contre la ville de Felling, en Livonie, qui ſe rendit auſſi tôt. Les Suédois n'en employèrent que treize ans après.

On croit communément que les anciens ſouverains de Ruſſie, lorſqu'ils vouloient ſe marier, envoyoient chercher de tous côtés les plus jolies filles de leurs États, & faiſoient enſuite leur choix dans ce nombreux troupeau, ſans égard à la condition de celle qu'ils choiſiſſoient. On ſe trompe, &, juſqu'à l'époque où nous voici parvenus, les Princes Ruſſes ont toujours épouſé des princeſſes de leur nation & de la race de Rurik, ou des princeſſes Hongroiſes, Polonoiſes, Lithuaniennes, Grecques, ou Tatares. Souvent ces mariages ſervoient à cimenter des traités de paix ou d'alliance, & les uſages, à cet égard, étoient ceux de tous les ſouverains de l'Europe. Ivan, aſſez grand pour ne pas craindre d'avilir

ſon ſang par une méſalliance, donna, quelque tems avant ſa mort, pour épouſe à ſon fils & ſon ſucceſſeur, Salomonée, fille d'un Sabourof, d'une illuſtre famille Tatare, qui montera bientôt ſur le trône de Ruſſie dans la perſonne de Boris Godounof.

1505.

Les ſucceſſeurs de Vaſſili épouſeront quelquefois des filles de ſimples gentilshommes, & les choiſiront dans un nombre de jolies perſonnes qu'ils ſe feront préſenter. Les voyageurs prendront cette fantaiſie de quelques ſouverains pour un uſage invariable.

Les Grands Princes avoient toujours pris pour leurs armoiries un S. Georges à cheval, qui eſt encore à préſent l'empreinte de pluſieurs monnoies : mais Ivan Vaſſiliévitch, après ſon mariage avec Sophie, princeſſe du ſang impérial de Conſtantinople, prit l'aigle noire à deux têtes.

1505.

VASSILI IV, IVANOVITCH.

Vaſſili recueillit ſans obſtacle la ſucceſſion de ſon père. Les droits du jeune Dmitri, annulés par le teſtament de ſon aïeul, ne trouvèrent point de défenſeurs, & ce malheureux Prince mourut dans la captivité, ſans que perſonne parût s'intéreſſer à ſon ſort.

Le nouveau ſouverain, qui prenoit poſſeſſion d'un État capable déſormais de réſiſter à ſes ennemis, ſouhaitoit le rendre plus puiſſant encore en y maintenant la paix. Il conclut des traités avec la Pologne, & avec Mildi-Guérey, Khan de Crimée. Mais il ne put eſpérer de conſerver la bonne intelligence avec Mahmet Amin, Khan de Kazan. Inſtruit de la haine irréconciliable & des mauvaiſes intentions de ce Prince, il ſe détermina enfin à le prévenir. On croit même qu'il forma le deſſein de réunir Kazan à ſa domination. Il envoya contre cette ville ſon frère Dmitri, avec une armée qu'on fait monter à cent mille hommes. La cavalerie ſe rendit par terre à ſa deſtination, & le reſte deſcendit le Volga ſur des barques. Mais cette armée n'avoit point encore préparé ſes attaques, lorſqu'elle ſe laiſſa ſurprendre par Mahmet-Amin,

Lizlof. Ritchkof.

& fut obligé de s'éloigner avec une
1508. perte considérable. Les Tatars, qui regardèrent les Russes comme complètement défaits, ne daignèrent plus s'en occuper, & se seroient crus pusillanimes, s'ils avoient pris contre eux les précautions que devoit leur inspirer la prudence.

Soit qu'il survînt alors une de leurs fêtes, soit qu'ils voulussent célébrer leur victoire, ils sortirent de la ville, dressèrent des tentes dans la plaine, &, se livrant à la joie avec leurs femmes & leurs enfans, ils tombèrent bientôt dans une profonde ivresse. Les Russes, instruits à tems de cette imprudence, les surprirent dans le sommeil, & en tuèrent un grand nombre. Les autres se sauvèrent dans la ville avec tant de précipitation, qu'il y en eut un grand nombre d'étouffés aux portes. Si les Russes avoient su profiter de leur victoire, ils pouvoient entrer dans la ville avec les fuyards; si même ils l'avoient tenue bloquée pendant quelques jours, on peut croire qu'ils s'en seroient rendus maîtres sans répandre beaucoup de sang. Mais ils n'eurent rien de plus pressé que de retourner sur leurs pas, pour piller ce que les Tatars avoient abandonné & pour profiter des restes du festin. Ainsi, tandis que les Kazanois, reconnoissant leur imprudence, cherchoient les moyens de la réparer; leurs

ennemis, encore plus imprudens à leur tour, ſe plongeoient ſtupidement dans l'ivreſſe ſous les yeux mêmes des ennemis qui les obſervoient du haut d'une tour élevée. Pendant que la plûpart des Ruſſes ſont enſevelis dans le ſommeil de la crapule, le Khan raſſemble à la hâte cinquante mille hommes, parmi leſquels on comptoit trente mille Tchérémiſſes, tombe ſur les Ruſſes & les maſſacre à loiſir. A peine ſept mille hommes peuvent-ils ſe ſauver par la fuite. Pluſieurs Princes & pluſieurs Voevodes furent au nombre des morts. 1508.

Bientôt après, Mahmet-Amin fut atteint d'une maladie cruelle & incurable. Il crut reconnoître, dans le mal dont il étoit frappé, la vengeance céleſte, qui le puniſſoit de ſon ingratitude envers un Prince auquel il devoit le trône. Il eut horreur des conſeils que lui avoit donnés ſa femme & qu'il avoit trop ſuivis: & envoya à Vaſſili une ambaſſade avec un préſent de trois cents de ſes meilleurs chevaux. Le Prince Ruſſe fut touché du repentir d'un ennemi qui, dans l'état affreux où il ſe trouvoit, étoit bien loin d'être redoutable: il lui fit porter des paroles de conſolation & d'amitié, & lui envoya de ſon côté de riches préſens. Le malheureux Mahmet périt après de longues ſouffrances, & ſa vindicative épouſe, qui, par ſes conſeils & ſes ſollicita-

tions, avoit cauſé ſes perfidies, termina
1508. ſes jours par le poiſon, voulant peut-être prévenir la vengeance qu'elle craignoit de la part du Grand Prince.

Kniga Stepennaia. Nous avons vu Vaſſili, montant ſur le trône, conclure un traité de paix avec la Pologne : il ſe flattoit auvec d'autant plus de raiſon d'en jouir long-tems, que ce n'étoit pas lui qui l'avoit ſollicitée. Alexandre l'avoit demandée lui-même; mais il mourut en 1506, & Sigiſmond ſon frère, qui lui ſuccéda, n'hérita point de ſes intentions pacifiques. Il fit redemander au Grand Prince pluſieurs villes qui avoient en effet appartenu à la Pologne, mais qui précédemment avoient fait partie de la Ruſſie & n'en avoient été détachées que lorſque les Polonois profitèrent des malheurs des Ruſſes aſſujettis à la horde, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il devoit bien s'attendre au refus qu'il eſſuya; mais il ne demandoit qu'un prétexte pour commencer la guerre. Elle fut très-avantageuſe aux Ruſſes, ſur-tout par les défections qu'éprouva le Khilkof. Roi de Pologne. Il eſt vrai que des auteurs prétendent qu'il ne commença la guerre que pour ſe venger de ces mêmes défections. Parmi les Princes & la nombreuſe nobleſſe qui abandonnèrent la Lithuanie pour ſe donner au monarque Ruſſe, il faut diſtinguer les Glinski. Ils formoient une branche de la maiſon des

Odolenski & descendoient de cet infortuné Mikhaïl, que nous avons vu, en 1245, périr si malheureusement à la horde. Ils avoient abandonné leur patrie pour quelques sujets de mécontentement, & leurs talens militaires leur avoient procuré en Pologne la plus grande considération. Mais ils furent tous effacés par Mikhaïl, fils de Léon, à qui ses campagnes en Allemagne, en Italie, en Hongrie avoient donné une grande expérience dans le métier des armes, & qui par-tout avoit brillé par sa valeur & ses talens. Ébloui lui-même le premier de l'éclat de sa gloire, il ne fut pas en jouir avec modestie, & ses hauteurs lui attirèrent la haine des seigneurs Polonois, déjà trop humiliés de son mérite. Pendant tout le règne d'Alexandre, sûr de la faveur de ce Prince, il ne fit que sourire de la fureur impuissante de ses ennemis, & son orgueilleuse sécurité les irrita d'avantage. Des voix innombrables s'élevèrent contre lui autour du trône de Sigismond, &, pour repousser les accusations multipliées qu'on intentoit contre lui, il n'avoit pas même en sa faveur le frêle appui de son innocence. Les vexations qu'il avoit exercées em Lithuanie réunirent contre lui les gémissemens du peuple opprimé aux rugissemens de l'envie. Il sentit alors tout ce qu'il avoit à craindre & se donna à Vassili avec ses 1508.

deux frères, & tous ſes domaines. Ces
1508. acquiſitions dédommagèrent le Grand Prince de ce que la guerre avoit pu lui coûter. Les avantages en avoient été aſſez indécis entre les deux Puiſſances; mais Sigiſmond, attaqué d'un autre côté par les Valaques, ſembla reconnoître la ſupériorité des Ruſſes en leur demandant la paix. Il promit, pour l'obtenir, de permettre à tous les parens de Glinski, qui ſe trouvoient encore dans ſes États, d'aller s'établir en Ruſſie. A peu près en même tems, Vaſſili conclut avec la Li-
1509. vonie un traité de paix & de commerce pour dix-ſept ans.

Il profita de la tranquillité dont il jouiſſoit pour aller à Novgorod y affermir encore plus ſa domination; ou, peut-être, inſtruit des troubles de Pleskof, il voulut être à portée de les réprimer. Quoi qu'il en ſoit, le Knias Obolenski, qu'il y avoit établi en qualité de ſon Nameſtnik, lui envoya, pendant ſon ſéjour à Novgorod, des plaintes amères contre les citoyens. Les accuſés, que le Prince fit avertir de leur devoir & menacer de ſa colère, ſe plaignirent à leur tour d'Obolenski, & demandèrent un autre Nameſtnik. Vaſſili voulut juger par lui-même ce grand procès. Il mande Obolenski à Novgorod, & fait publier, dans tout le domaine de Pleskof, qu'il eſt prêt à entendre tous ceux qui voudront

Muller dans les Sotchinenai i péréwody.

réclamer ſa juſtice. Sur cette déclaration, une foule de peuple le vient implorer contre d'odieux oppreſſeurs. Il examine avec ſoin les accuſations & les défenſes. Il reconnoît aiſément que ceux à qui leur fortune ou leurs emplois donnoient quelque pouvoir, en abuſoient pour exercer contre les foibles citoyens les plus criantes vexations. C'étoient ces tyrans ſubalternes qu'avoit voulu réprimer Obolenski, & qui s'étoient promis de le perdre. L'oppreſſion d'un côté, de l'autre, l'impatience & le déſeſpoir faiſoient régner à Pleskof tous les maux qui ſuivent les diſſentions civiles. Le Prince déclara que les citoyens avoient mérité la punition la plus ſévère; mais que, ſenſible à leur ſoumiſſion, il vouloit bien leur faire éprouver ſa clémence: qu'il leur ordonnoit de ſe ſoumettre entièrement à ſes loix & à ſon autorité, de recevoir deux Nameſtniks, de renoncer aux aſſemblées populaires, & de lui remettre le *vetchévoi-kolokol*, c'eſt-à-dire, la cloche qui annonçoit ces aſſemblées. Ces ordres étoient accompagnés de plus fortes menaces en cas de déſobéiſſance. Perſonne n'oſa s'expoſer à la colère du ſouverain. Le ſerment fût prêté & le Prince ſe rendit lui-même à Pleskof, pour être témoin du bon ordre qui venoit de ſuccéder au cahos de l'anarchie. A ſon arrivée, le peuple donna des marques d'u-

1506.

1510.

ne joie extraordinaire : tant s'étoit tour-
1510. née contre lui cette liberté républicaine, dont les hommes puiſſans avoient joui ſeuls pour faire des malheureux. Les principaux citoyens, c'eſt-à-dire, les féroces oppreſſeurs des foibles, furent envoyés à Moskou avec leurs familles. Il leur fut permis d'emporter leurs richeſſes. On trouve dans la manière dont les étrangers ont raconté cet évènement, cette ignorance & ces préjugés qu'ils ont montrés dans preſque tout ce qu'ils ont écrit ſur l'hiſtoire ancienne de Ruſſie.

Knig. Stepen. 1511. Nous avons vu Sigiſmond négocier & ſigner la paix avec le Grand Prince. Elle lui étoit trop néceſſaire pour qu'il la rompît bientôt ouvertement : mais il engagea Mildi Guérey, ce même Khan de Crimée qui avoit juré un traité d'alliance avec Vaſſili, à faire en Ruſſie des incurſions. L'Ukraine fut dévaſtée. Mais les Tatars, terribles tant qu'aucune armée ne s'oppoſoit à leurs brigandages, ſe retiroient aux premières approches des troupes Ruſſes; bientôt obligés de demander la paix, ils firent connoître le perfide qui leur avoit fait prendre les armes.

A peu près dans le même tems, le Roi de Pologne ſe croyant en état de tout braver, fit arrêter, je ne ſais ſous quels prétextes, la veuve de ſon frère, ſœur de Vaſſili: celui-ci fit des plaintes inutiles, elles ne furent point écoutées, &

la malheureuſe Reine termina bientôt ſes jours dans la priſon. 1513.

Le Grand Prince ne pouvoit plus diſſimuler, & réſolut de répondre par une guerre ouverte à la guerre ſourde que lui faiſoient les Polonois. Il s'avança vers Smolensk; mais il ne paroît pas que, dans cette première expédition, il eût aucun deſſein de la prendre; il ſemble même qu'il n'avoit pas amené d'artillerie: il fit ſeulement de grands ravages autour de la ville, enleva un grand nombre de priſonniers, alla exercer en Lithuanie le même genre d'hoſtilités, ou, ſi l'on veut, de brigandages, & revint à Moskou, plus chargé de dépouilles que de gloire.

Mais Smolensk étoit le principal objet de ſon ambition: Smolensk, dont les campagnes avoient été arroſées de tant de ſang Ruſſe, Lithanien & Polonois. Il y envoie une armée nombreuſe & une artillerie qui eût été formidable, ſi elle avoit été mieux ſervie. Les habitans font une ſortie, ſont battus, & laiſſent entre les mains des ennemis un grand nombre de leurs chefs: mais ce fut le ſeul avantage que les Ruſſes recueillirent de leur entrepriſe. En vain le Grand Prince vint ſe préſenter lui-même devant les murs: il ſembla n'avoir fait ce voyage indiſcret que pour recevoir une humiliation & pour ordonner en perſonne la retraite.

de ſes troupes. Il n'emporta que la vai-
1513. ne conſolation d'avoir fait beaucoup de mal à ſes ennemis.

Son malheur n'abattit point ſon courage, &, par ſa conſtance, il ſe montra
1514. digne d'un meilleur ſuccès. Dès que, l'année ſuivante, on put entrer en campagne, il ſe mit lui-même, avec ſes frères, à la tête d'une armée encore plus forte, & ſe crut en état de ſoumetre enfin les défenſeurs de Smolensk. Lui-même conduiſoit le ſiége: ſon artillerie étoit nombreuſe, les murailles furent battues de tous côtés. Les aſſiégés ne ſe défendoient pas avec moins d'ardeur; leurs canons tonnoient ſur les remparts, & les vengeoient de leurs pertes. Les Ruſſes étoient menacés d'avoir encore en vain prodigué leur ſang. Mais il ſe trouvoit dans la ville un grand nombre de citoyens qui, toujours fidèles à la religion de leurs pères, obéiſſoient en gémiſſant à des Princes Catholiques; & qui, d'ailleurs, ſe reſſouvenant qu'ils étoient Ruſſes, ne ſervoient qu'avec chagrin des maîtres étrangers. Gliński ſe ménagea des intelligences qui augmentèrent encore les partiſans de la Ruſſie. Le gouverneur ne s'apperçoit pas aſſez qu'avec ſes ſoldats il forme le parti le plus foible; il veut faire ſentir ſon autorité, & par là même il achève de la perdre: on ſe ſoulève, on ne le reſ-

pecte plus. Le Grand Prince, inſtruit de ce qui ſe paſſe dans la ville, fait ceſſer les hoſtilités. Cet acte de clémence achève de lui livrer les cœurs. Le gouverneur ſe voit arracher les clefs, les portes ſont ouvertes; l'évêque & les principaux citoyens ſortent & vont prêter ſerment à Vaſſili. Il les careſſe, les exhorte à lui reſter fidèles, les invite à ſa table, & témoigne des bontés de père aux derniers même des citoyens. Lorſqu'il entra dans la ville, le peuple vint à ſa rencontre, toutes les rues retentiſſoient d'acclamations, & l'on voyoit la joie briller ſur tous les viſages, au lieu de cet abattement qui fait d'ordinaire reconnoître les vaincus. Les citoyens ſe félicitoient, s'embraſſoient mutuellement; dans leur bonheur, ils s'aimoient d'avantage les uns les autres; ils rendoient grace à Dieu qui leur donnoit un Prince du rit Grec, & les premiers jours qui ſuivirent l'horreur du ſiége, furent des jours de fête & d'allégreſſe. Le Prince donna des feſtins ſomptueux aux hommes les plus conſidérables de la ville, il fit diſtribuer au peuple des préſens proportionnés aux différens états, & renvoya le gouverneur Polonois à ſon maître. 1514.

Mikhaïl Glinski avoit eſpéré que le Grand Prince, devenu maître de Smolensk, la lui donneroit en toute ſouverai- Khilkof.

neté : peut-être même en avoit-il reçu la
1514. promesse. Trompé dans ses espérances, il traita secrètement avec Sigismond, implora sa grace & n'eut pas de peine à l'obtenir. Le Roi pensoit que les Russes, privés des talens de ce général, ne pourroient continuer long-tems la guerre avec avantage, &, avant même que la réconciliation fût consommée, il reçut de Glinski un grand service. Ce fut par le conseil de ce maître, qu'une armée Polonoise s'avança vers le Dniepre & livra une bataille aux Russes sur les bords de l'Orcha : bataille meurtrière, dans laquelle plusieurs Russes, distingués par leur naissance & leurs emplois, perdirent ou la vie ou la liberté. Mais enfin la correspondance du perfide fut interceptée; Glinski fut chargé de fers & mis en prison; punition bien douce pour une trahison aussi marquée.

L'évêque de Smolensk fut arrêté à peu près dans le même tems. C'étoit ce même prélat qui avoit contribué à faire rendre la ville au Grand Prince, & qui avoit alors témoigné tant de zèle pour la Russie. Peut-être n'avoit-il pas reçu des récompenses conformes à ses prétentions; ou peut-être encore, ne pouvant plus rien attendre de la Russie, & toujours également avide, résolut-il de se vendre au parti contraire. Il promit à Sigismond de lui livrer la ville. Constantin Ostrojski s'avança pour s'en

rendre maître : c'étoit un Prince Russe, qui, ayant abandonné sa patrie, étoit devenu l'un des principaux généraux du Roi de Pologne. Il croyoit que ses intelligences avec le perfide prélat lui feroient ouvrir les portes sans résistance, & n'avoit amené avec lui qu'une foible armée. Mais les habitans ne partagèrent pas la trahison de leur évêque, & les Polonois furent taillés en pièces. 1514.

Ce fut alors que le Grand Prince acquit l'inutile alliance de l'Empereur Maximilien. Le traité fut signé à Gémunde le 4 Août 1514. Maximilien s'y engageoit à s'unir aux Russes & à agir, de concert avec eux, contre Sigismond leur ennemi commun. Il donnoit au monarque Russe le titre d'Empereur, & ce fut tout le fruit que Vassili retira de ce traité.

La guerre avec la Pologne continua encore neuf ans entiers, presque toujours avantageuse aux Russes, malgré les perfidies de Sigismond. Il avoit trompé trop de fois pour pouvoir tromper encore. Jamais il ne pouvoit surprendre des ennemis que ses fourberies avoient avertis d'être toujours sur leurs gardes. C'est sur-tout lorsqu'il entamoit des négociations, que les Russes se précautionnoient d'avantage contre ses attaques. Obligé enfin, par ses mauvais succès, à traiter de bonne foi, il conclut, en 1523, une trève de cinq ans avec la Russie. 1523.

Le Grand Prince avoit beſoin de cette
1514. paix pour agir contre Kazan avec plus de
Lizlof. vigueur. Nous avons vu mourir le ſou-
Ritchkof. verain de cette domination Tatare, ce Mahmet-Amin, qui, peut-être, moins par penchant que par foibleſſe, s'étoit ſouillé d'une noire ingratitude. Vaſſili lui donna pour ſucceſſeur un Prince Tatar, qui étoit à ſon ſervice & dont il connoiſſoit la fidélité : c'étoit Chikh-Alei, Khan de Kaſſimof. On lui donna pour général, ou, ſi l'on veut, pour ſurveillant, un nommé Karpof.

Chikh-Alei règna trois ans avec aſſez
Hiſt. MS. de tranquillité, mais ſans obtenir l'amour de ſon peuple. Il avoit, dit-on, la figure d'une laide femme, de longues oreilles pendantes, un gros ventre, des jambes courtes & engorgées. Ce n'eſt guères avec un tel extérieur qu'on plaît à un peuple guerrier. D'ailleurs, les Kazanois le regardoient moins comme un ſouverain, que comme un émiſſaire de la Ruſſie, & ils ne pouvoient s'accoutumer à dépendre d'une nation qu'ils avoient tenue ſi long-
Ritchkof. tems ſoumiſe. Souvent ils cherchoient à faire rougir leur Prince de ſon humiliation, & le rappeloient à l'indépendance ; mais Chikh-Alei, qui avoit de bonne foi prêté la tête au joug, & qui, fait pour le porter, n'en ſentoit pas le poids, traita de rébelles les partiſans de la liberté, & les fit mourir, croyant acquitter

de leur ſang ce qu'il devoit au Prince Ruſſe. 1521.

Cette ſévérité, devenue plus odieuſe encore par le ſentiment de baſſeſſe qui la cauſoit, excita une révolte générale. Les Kazanois firent prier ſecrètement Mildi-Guérei, Khan de Crimée, de leur envoyer ſon jeune fils, Sapha ou Sip-Guérei. Les députés le ramenèrent avec eux, & Chikh-Alei ſe trouva précipité du trône, avant d'avoir ſoupçonné ce qui ſe tramoit contre lui. Les Chrétiens qui ſe trouvoient à Kazan furent impitoyablement maſſacrés; on reſpecta les jours du Voevode, mais ſa maiſon fut livrée au pillage, & il périt environ mille hommes de ſa ſuite.

Plus de cinq mille Tatars de Chikh-Alei éprouvèrent le même ſort; comme lui-même étoit du ſang des Khans, Sapha-Guérei ne permit point ſa mort, & le fit eſcorter, lui & le Voevode Ruſſe, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en ſûreté.

A la nouvelle de cette défection, le Grand Prince éprouva la plus amère douleur, & paſſa pluſieurs jours ſans ſortir de ſes appartemens. Chikh-Alei erra longtems à pied, preſque nu & livré au ſupplice de la ſoif & de la faim. Il trouva enfin, à mille verſtes de Kazan, de ces pêcheurs Ruſſes, qui viennent ſouvent, de provinces aſſez éloignées, paſſer tout l'été ſur les bords du Volga, & remportent ſur des barques, en automne, le

produit de leur pêche. Ils étoient au nom-
1521. bre de dix mille. Il leur apprit le ſort de leurs malheureux compatriotes & les remplit à la fois de compaſſion & de terreur. Ils réſolurent de l'accompagner & partirent, n'emportant de leur pêche que ce qu'ils crurent néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Mais ils n'avoient pas fait des proviſions ſuffiſantes : obligés de ſe nourrir de baies ſauvages & des plus dégoûtantes charognes, la plûpart périrent de beſoin. Enfin le Grand Prince, inſtruit de la marche de Chikh-Alei, lui envoya une eſcorte & des vivres.

La guerre de Pologne lui fit différer ſa vengeance : mais dès qu'elle fut terminée, il raſſembla une armée de cent cin-
1524. quante mille hommes, dont il fit deux diviſions ſous le commandement de quatorze Veovodes. L'une fut envoyée par terre, & l'autre par eau : la dernière fut preſqu'entièrement détruite avant d'arriver à Kazan. Les Tchérémiſſes, pour lui couper le paſſage, avoient jeté quantité d'arbres & de pierres dans les endroits où des isles reſſerrent le cours du Volga. Les bâtimens embarraſſés au milieu de ces obſtacles qu'on leur avoit préparés, ſe heurtoient, ſe briſoient les uns contre les autres, tandis que les Tchérémiſſes, montés ſur des légers canots, accabloient les Ruſſes d'une grêle de fléches, les harceloient de tous côtés & ſembloient voler

autour d'eux. D'autres avoient gravi sur les bords escarpés des isles, d'où ils faisoient tomber sur les vaisseaux des pierres & d'énormes poutres. Les malheureux qui se sauvoient de leurs bâtimens brisés, trouvoient la mort sur le rivage : trente mille hommes périrent dans le fleuve. Les Tchérémisses pêchèrent les canons & les boulets dont ces navires étoient chargés & les envoyèrent à Kazan. 1534.

Cependant la division qui s'étoit avancée par terre attendoit inutilement sur les bords de la Sviaga le corps d'armée auquel elle devoit se joindre, & qui n'existoit plus. Elle fut attaquée, repoussa vigoureusement les Tatars, & les poursuivit jusqu'au Volga où il s'en noya un grand nombre; les autres se dispersèrent dans les forêts : quelques-uns plus heureux rentrèrent à Kazan. On croit que cette affaire coûta quarante mille hommes aux Tatars. Des partis Russes se dispersèrent dans les campagnes qu'ils ravagèrent, & tous ces avantages en promettoient de plus décisifs à l'arrivée de l'armée qu'on attendoit.

Tandis qu'on se repaissoit de ces espérances, arrivèrent quelques malheureux, nus, défaits, épuisés par la faim, qui racontèrent le désastre de la flotte, la mort de leurs compagnons & la perte de l'artillerie, sans laquelle on ne pouvoit rien entreprendre contre la ville. Ainsi

fut manquée cette laborieuſe expédition.
1524. On prit une vengance inutile des Tchérémiſſes. Les Ruſſes leur cauſèrent des maux extrêmes : mais bientôt ils furent eux-mêmes en proie à des maux plus cruels encore ; les proviſions avoient péri avec les barques, l'armée ſe fondit par la famine, & il n'en revint à Moskou que quelques débris.

Le Grand Prince, abattu de ſes pertes, paſſa ſix années entières ſans rien entreprendre contre Kazan. Mais dans ce repos involontaire, il attendoit avec impatience le moment de ſatisfaire ſa vengeance & ſa haine. Enfin, lorſqu'il crut que ſes forces réparées lui permettoient de nouvelles entrepriſes, il raſſembla une armée ſous
1530. les ordres de trente Voevodes. Sapha-Guérei reçut la nouvelle des préparatifs qui ſe faiſoient contre lui ; il étoit malade de quelques bleſſures qu'il venoit de recevoir, on ne ſait dans quelle occaſion : il donna cependant ſes ordres pour la défenſe, ſollicita & obtint un ſecours de dix mille Nogais, & fit conduire, des deux côtés de la ville, un retranchement de paliſſades aiguës, fortement ſoutenu de pierres & de terre & défendu par de larges foſſés. Les Ruſſes appellent *oſtrog* toutes les conſtructions de ce genre. Il paroît que les Tatars avoient fini leurs diſpoſitions avant l'arrivée de l'ennemi. Les Ruſſes, pendant tout l'été, donnè-

rent de fréquens assauts à la ville & à l'*ostrog*, mais ils faisoient peu de progrès : les Kazanois se défendoient avec opiniâtreté ; & ils auroient encore rendu vaine cette expédition, si leur conduite avoit répondu à leur courage : mais si le jour ils ne craignoient aucune fatigue, ils croyoient pouvoir la nuit se consoler de leurs travaux dans les plaisirs de la table & se livrer ensuite au sommeil. Cette sécurité ne put rester toujours secrète pour les Russes, & ils surent la mettre à profit. De jeunes gens s'avancent sans bruit dans l'obscurité, enduisent de soufre & de poix les poutres de l'*ostrog* & celles des murs de la ville, & y mettent le feu. Aussi tôt l'attaque commence : les Tatars, mal éveillés, ont à peine le tems de prendre des armes ; on les force aisément, on les massacre, on lance des feux de tous côtés ; on ne voit que des flammes, on n'entend que des cris, auquels succède le silence de la mort. Il périt, dit-on, dans cette affreuse matinée, soixante mille Tatars. 1530.

Sapha-Guérei, qui étoit renfermé dans le château, ne crut pas pouvoir résister d'avantage, &, rassemblant trois mille cavaliers d'une valeur à toute épreuve, il s'ouvrit un passage pendant la nuit au travers de l'armée Russe ; &, couvert de blessures, s'enfuit en Crimée avec sa femme & ses enfans. On croit qu'il ne res-

toit dans la ville que quatorze mille habi-
1530. tans; il étoit facile de la prendre, on ne le fit pas. Aucun des Voevodes ne vouloit rester pour la garder, & ils n'eurent pas honte, à la tête d'une armée redoutable, de faire la paix avec une poignée d'habitans. Ils levèrent un tribut de trois années, & se retirèrent. Le Prince Ivan-Belski, le premier des Voevodes, fut accusé d'avoir reçu des Tatars une somme considérable pour trahir les intérêts de son pays. Le Grand Prince vouloit le punir de mort, mais il lui accorda la vie à la prière du métropolite. Belski fut privé de tous ses biens, chargé de fers & jeté en prison comme un scélérat. Il y resta cinq ans.

Les Tatars de Kazan envoyèrent au Grand Prince une ambassade pour lui demander la confirmation de la paix qu'ils avoient obtenue de ses Voevodes. Ils le firent prier en même tems de leur donner lui même un souverain. Vassili craignit peut-être de les révolter en leur donnant Chikh-Alei, dont ils n'avoient pu supporter la rigueur, & qu'ils avoient chargé de leur haine. Pour consoler ce Khan de lui refuser son choix, il lui donna de nouveaux apanages, & envoya à Kazan Tchin-Alei ou En-Alei, frère de Chikh-Alei. Ce Prince n'avoit encore que quinze ans, & sa grande jeunesse lui mérita peut-être le choix de Vassili, qui

eſpéra le trouver plus ſoumis à ſes volontés, ou qui, plutôt, ne lui laiſſa que le titre de la ſouveraineté, dont il confioit en effet l'exercice au Prince Vaſſili-Penkof, qu'il lui donna pour conſeil. Mais il ne recueillit aucun fruit de cette politique. Les Kazanois, après une année d'une feinte ſoumiſſion, maſſacrèrent Tchin-Alei, Penkof & toute leur ſuite, & rappelèrent Sapha-Guérei. La mauvaiſe ſanté de Vaſſili ne lui permit pas de ſe venger. 1530. 1366.

Ce Prince fut marié deux fois. Après vingt ans d'un mariage ſtérile avec Salomonée, qu'il avoit épouſée du vivant de ſon père, il la répudia en 1525. Ce divorce peut être excuſé par la politique, & l'égliſe Ruſſe ne pouvoit le permettre qu'à condition que la princeſſe s'engageroit dans les vœux monaſtiques. Mais il faut déteſter la dureté de Vaſſili, qui relégua ſon épouſe infortunée dans un monaſtère ſous le climat rigoureux de Kargapol, où il la fit retenir dans une cruelle captivité. Ce traitement odieux excita l'indignation & les clameurs de pluſieurs hommes également diſtingués par leurs charges & par leur naiſſance : mais cette louable ſenſibilité fut punie par l'exil ou par la mort. Kniaz Kourbskoi.

Vaſſili, après ſon divorce, épouſa la jeune princeſſe Hélène, fille de Vaſſili Glinski, & nièce de ce Mikhaïl qui lan-

guiſſoit depuis ſi long-tems en priſon, &
1531. qui dut ſa liberté à la nouvelle ſouveraine. De ce mariage naquit Ivan, qui contribua plus qu'aucun de ſes prédéceſſeurs à la puiſſance de ſa nation. Le Grand Prince, car on ne doit pas lui donner le titre de Tſar, quoiqu'il l'ait quelquefois ſur la fin de ſon règne; le Grand Prince,
1533. dis-je, mourut le 4 décembre 1533. On lui donna, au lit de la mort, malgré ſa réſiſtance, l'habit monaſtique & le nom de Varlaam.

Fin du Tome ſecond.

VA1153756B

142 B 36.